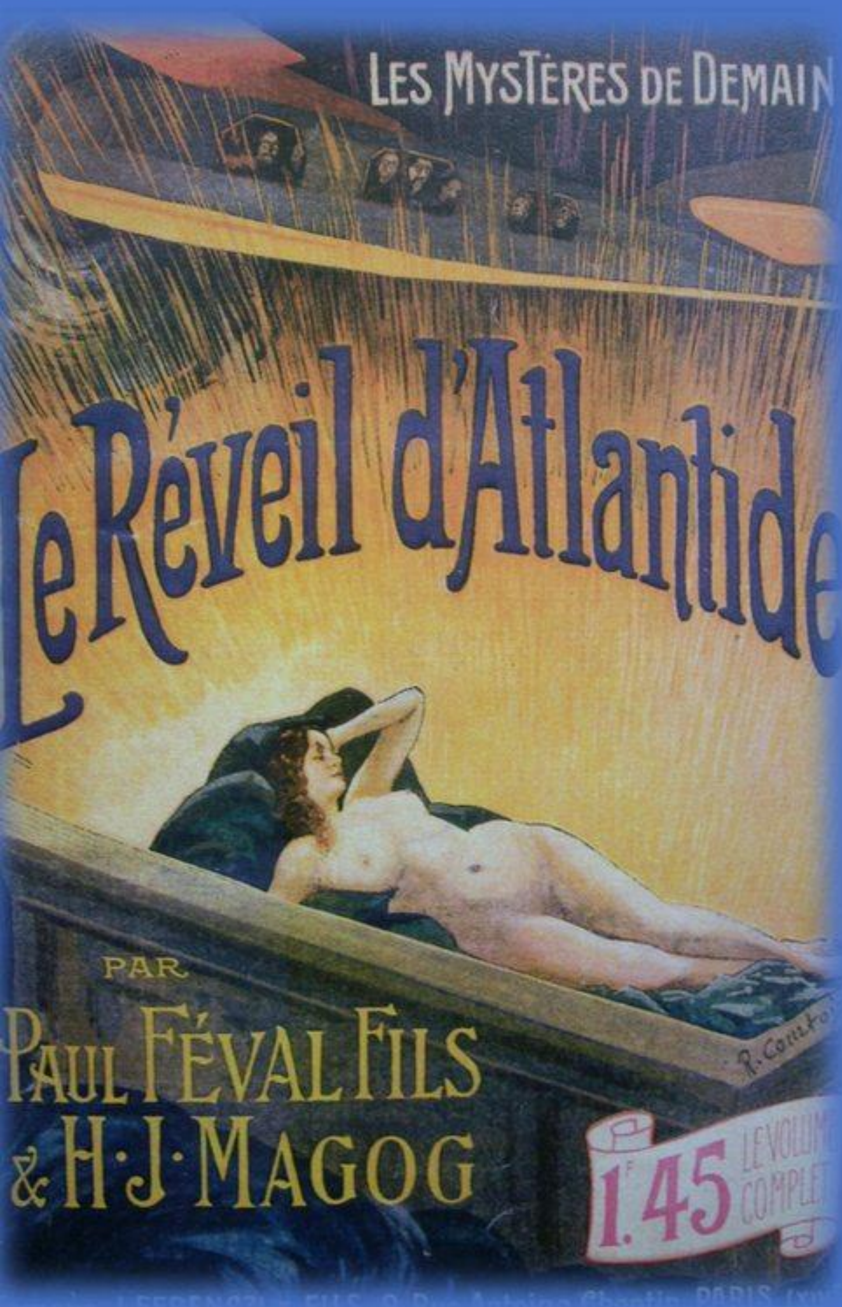
LE RÉVEIL DE L'ATLANTIDE



Paul Féval fils
H. J. Magog

LES MYSTÈRES DE DEMAIN

volume 3

1922-1924

bibliothèque numérique romande   ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

FANTASTIQUE SURENCHÈRE

Au commencement du vingt-et-unième siècle, personne ne l'ignore mais nous nous permettons de le répéter pour le cas où certains l'auraient oublié, l'agglomération Yokohama-Tokio était devenue l'une des capitales les plus modernes du monde.

Son importance et le développement qu'elle avait pris ne venaient pas seulement du rang occupé par le Japon dans le monde asiatique. – Et c'était le premier rang puisque l'ancien Mikado portait présentement le titre de Président des États-Unis d'Asie. – Mais ils découlaient encore du fait que la puissante république, après avoir ressuscité et galvanisé l'indolence des jaunes, marchait en tête de la Civilisation.

Autant que Paris ou Londres, plus que Rio-de-Janeiro ou New-York, Yokohama était donc une ville cosmopolite. C'est dire que le moindre événement y attirait une foule bigarrée, comptant autant d'Européens que d'Asiatiques, sans parler des Américains, des Australiens et des Africains de toutes couleurs.

Telle était celle qui se pressait certain après-midi dans la plus spacieuse des salles de l'Hôtel des Ventes. Les vastes proportions de cette salle avaient déterminé ce choix, et il s'expliquait encore non seulement par l'énorme affluence de public, mais aussi à cause des dimensions de l'objet qui allait affronter le feu des enchères.

Long d'une douzaine de mètres, large de deux, avec une hauteur égale, une sorte de monstre fossilisé s'allongeait, dans un box surélevé de trois marches, au milieu de la foule des curieux.

À en juger par la grosseur des poutres et des croisillons de fer dont on avait dû étayer le plancher, le poids de ce monstre pétrifié devait être considérable. Des siècles, – à ce qu'on supposait – l'avaient recouvert d'une carapace métallique et brillante. Les gens les mieux informés affirmaient que ce devait être de l'or – métal déprécié depuis le jour où la découverte du gisement formidable du Fouzi-Yama en ayant inondé le monde, les gouvernements avaient été mis dans l'obligation de pourvoir son remplacement, en tant qu'étalon monétaire.

Quant à l'animal contenu dans cette enveloppe, les avis étaient partagés : on parlait de dragon, de brontosaure, d'ichtyosaure, d'iguanodon, et de toute la ménagerie préhistorique. Car l'opinion unanime s'accordait pour admettre l'antiquité de cette trouvaille.

Les circonstances dans lesquelles elle avait été mise au jour plaidaient il est vrai, en faveur de cette thèse. C'était au cours des fouilles faites sur l'emplacement du volcan sacré, le Fouzi-Yama, disparu récemment dans les entrailles du sol,

pendant qu'un subit tremblement de terre secouait tout le Japon[1].

Une aussi formidable convulsion de la croûte terrestre ne pouvait avoir mis au jour qu'un fossile, jusqu'alors enseveli dans les couches géodésiques les plus profondes.

On en déduisait qu'il datait des premiers âges du monde ; de sa période secondaire.

À l'époque où elle avait été faite – cela remontait à quelques mois – on n'avait point parlé de cette découverte qui aurait dû révolutionner le monde paléontologique.

Cela tenait à ce que la bête métallisée avait été aussitôt vendue à un vieux bonze collectionneur. Celui-ci, fort jaloux de ses trésors, s'était bien gardé d'ébruiter son aubaine. Ayant subrepticement fait introduire le fossile dans sa bonzerie dont il avait fait partir les mousmées, afin d'éloigner les dévots, il passait ses jours et ses nuits en contemplation devant sa monumentale relique.

Mais ce collectionneur venait de mourir et les héritiers, tenant naturellement à tirer le meilleur parti possible des curiosités qu'il s'était plu à rassembler, avaient au contraire trompeté aux quatre coins du monde les mérites de cette pièce unique.

Cela expliquait l'affluence des curieux et des amateurs qui se pressaient dans le vaste hall des enchères. Il y avait là l'ordinaire tourbe des intermédiaires, des brocanteurs venus

---

[1] Voir *Le Monde des Damnés*.

de toutes les parties du monde. Bien entendu, on y trouvait le dessus du panier des races agioteuses, commerçantes et rapaces : Grecs, Persans, Chinois et Arméniens.

Ils étaient venus pour le fossile d'or, véritable pièce de Musée ; chacun espérant pouvoir l'acquérir à bon compte, et comptant bien le revendre ensuite un prix fabuleux.

À l'un des bouts de la longue rangée de fauteuils de rotin, réservés aux amateurs sérieux, un vieillard paraissait somnoler.

Ce n'était évidemment pas un professionnel. Son aspect sordide n'annonçait pas davantage le riche amateur. Son teint coloré, sa maigreur squelettique trahissaient quelque dévot ascète de l'Inde, appartenant vraisemblablement à la secte religieuse des banians ou à l'ancienne caste des fakirs.

Tout d'abord, ce personnage parut se désintéresser des enchères, comme de tout ce qui se passait autour de lui. Mais quand le flot des amateurs du fossile se fut réduit et qu'il ne resta plus en présence qu'une demi-douzaine d'enchérisseurs sérieux, le vénérable vieillard se réveilla comme par magie.

— Où en est-on ? demanda-t-il à son voisin.

Celui-ci répondit :

— Le petit Persan a été jusqu'à neuf mille *Orons*… Le grand Arménien en met dix… C'est cher !

— Cher ? répéta le Banian. Écoutez ?

Et d'une voix calme il surenchérit :

— Cent mille *Orons !*

Cette enchère formidable sidéra les concurrents et toute l'assistance. L'*Oron*, ainsi appelé du nom abrégé du savant Oronius qui avait découvert le métal entrant dans sa composition, avait remplacé l'ancienne livre sterling et représentait à peu près cinquante francs de le monnaie d'autrefois.

C'était donc une enchère de cinq millions que venait de jeter ce vieillard dont l'aspect était celui d'un mendiant.

Qui était-il ?… Ou au nom de qui agissait-il ?

Certes, il fallait avoir une sérieuse envie de posséder le fossile d'or pour en offrir un prix aussi disproportionné. L'or, nous l'avons dit, était un métal déprécié.

Atterrés, les autres amateurs se turent.

Ils étaient vaincus.

Et déjà, la traditionnelle baguette d'ivoire s'abaissait, quand une voix de tonnerre emplit la salle :

— Deux cent mille Orons ! clamait cette voix. Faites vos prix, messieurs ; vous perdrez votre temps ! Je suis prêt à doubler n'importe quel chiffre qui sera offert.

L'assistance se regarda avec effarement. Qu'était le premier coup de théâtre auprès du second ?

De plus, ce nouveau mouvement de stupeur n'était pas seulement causé par l'offre folle, mais aussi par ce fait que la voix, cette voix tonitruante, n'était sortie du gosier *d'aucun de ceux qui se trouvaient dans la salle*.

Elle provenait du dehors, et même d'un lieu éloigné. Après s'être entre-regardée, l'assistance dut le constater, non sans un certain frisson.

Seul, le vieux fakir ne donna aucun signe d'étonnement ni d'effroi. Toutefois, ses prunelles, ternes jusque-là, se mirent à briller d'un éclat singulier.

— Qui porte cette enchère ? demanda-t-il d'une voix calme.

La question était sensée. Le commissaire-priseur s'empressa de la répéter, en chevrotant légèrement, car il éprouvait, comme son entourage, une assez compréhensible émotion.

— Qui enchérit ? cria-t-il.

Alors, au milieu d'un profond silence, la voix de l'enchérisseur invisible laissa tomber ce seul mot :

— Oronius !…

*** ***

L'illustre savant, dont nous avons entrepris de rapporter les aventures, n'était pas l'homme des fantaisies ni des caprices.

Que pouvait-il vouloir faire du singulier fossile, lui qui avait dispensé à l'humanité les trésors de la science et mis au service de ses contemporains les forces asservies de la Nature ?

Il se trouvait à Paris, entre sa fille Cyprienne, gracieuse blonde de vingt ans et son futur gendre, en même temps son élève – l'ingénieur Jean Chapuis.

En leur compagnie et en celle de ses dévoués serviteurs – le mécano Victor Laridon, master Julep son nègre polychrome, la délurée soubrette Turlurette, Mandarinette, la jeune Chinoise, et les petits chiens Pipigg et Kukuss, le Maître avait toutes les raisons du monde de souhaiter vivre tranquille.

Within-globe-trotter, il rentrait à peine de la fantastique randonnée qui lui avait fait traverser la sphère terrestre de part en part, sans cesse menacé par la haine de son rival Hantzen, savant dévoyé, lié aux puissances du Mal que représentait la mystérieuse Hindoue Yogha.

De la lutte effroyable qui s'était déroulée dans les soufflures endothermiques, Oronius et les siens étaient revenus seuls. Leurs ennemis y ayant trouvé leur tombeau.

Après une telle suite d'entreprises cyclopéennes, de luttes forcenées contre des adversaires inexorables et contre les révoltes de la nature, toujours disposée à anéantir ses trop audacieux violateurs, l'illustre maître ne devait-il pas aspirer au repos ? Ses travaux le réclamaient ! De plus le Palais-Laboratoire que ses concitoyens venaient de lui réédifier pour remplacer sa Villa Féerique détruite par la haine de Hantzen, comptait maintenant un nouvel hôte qu'Oronius devait tenir à étudier : c'était un échantillon d'une branche sous-terrienne de la race humaine. Ramenée de l'étrange expédition, cette créature répondait au nom de Taï. Elle avait rendu d'appréciables services dans le séjour des ténèbres et s'était particulièrement attachée à Cyprienne et à Jean Chapuis.

Encore une fois, comment Oronius pouvait-il, dans de telles conditions, s'intéresser au fossile découvert chez le bonze antiquaire japonais ?

C'est que, comme tous les savants de l'Univers, il avait reçu des héritiers du collectionneur la missive que voici.

« Illustre Maître,

« Nous avons l'avantage de vous signaler le prochain passage à l'Hôtel des Ventes de Yokohama d'une pièce unique de Musée. C'est un fossile certainement préhistorique et que des millénaires ont revêtu d'une carapace d'or. Il provient des fouilles effectuées sur l'emplacement du Fouzi-Yama. Ci-joint la photographie de ce monstre qui constitue, pour un amateur éclairé, un trésor inestimable. »

La lecture de ce prospectus et la vue de la photographie avaient fait bondir Oronius.

— Mais, c'est lui ! s'était-il écrié. C'est le *Snaky* qui a servi de cercueil à Hantzen, à Yogha et à leurs âmes damnées. Je comprends maintenant pourquoi nous l'avions vainement fait chercher par notre brave Victor. Le pauvre garçon arrivait comme les carabiniers de jadis. Le fameux serpent avait déjà été recueilli et caché par ce collectionneur bouddhiste.

Sa fille et son futur gendre s'étaient approchés pour l'écouter. Laridon, Julep et les soubrettes prêtaient l'oreille.

Tous semblaient singulièrement impressionnés. N'était-ce point naturel : ces simples mots : Hantzen – Yogha – le *Snaky* leur rappelaient tant de cruels instants ! Ce cercueil qui reparaissait à la lumière du jour et qui contenait les corps de leurs ennemis ne pouvait les laisser indifférents.

— Certes ! cette méchante boîte ne peut plus être qu'un ossuaire, réfléchit Oronius à mi-voix. Et pourtant, le simple

nom de fossile d'or sonne à nos oreilles comme une menace. C'est à nous de nous en constituer les gardiens. J'achèterai l'animal prétendu fossilisé.

— Peut-être ne serez-vous pas le seul enchérisseur, émit Jean Chapuis.

— Bah ! les autres compétiteurs n'auront pas des raisons aussi valables que les miennes de désirer l'acquérir. Il nous suffira d'y mettre le prix.

— Qui enverrez-vous au Japon ? demanda Cyprienne.

— Envoyer quelqu'un là-bas… Pourquoi ?… N'ai-je pas les moyens de voir et d'entendre ce qui se passera aux enchères – et cela sans sortir de mon laboratoire ? N'ai-je pas l'*Oroniphone* et *l'œil cyclopéen ?*

Grâce à ces merveilleux instruments qui donnaient à la voix et au regard humain une portée presque illimitée, Oronius avait pu, en effet, suivre les conversations et les différents incidents de la Salle des Ventes de Yokohama.

Contrairement à son attente, il trouvait, en face de lui, un compétiteur particulièrement sérieux, en la personne du vieux fakir. La formidable enchère lancée par ce dernier lui avait ouvert les yeux. Aussi, comprenant la nécessité de décourager immédiatement un pareil adversaire, avait-il lancé simultanément l'enchère doublée et le défi qui devaient stupéfier l'assistance.

*** ***

Dans la salle des Ventes de Yokohama, le fakir s'était redressé. Il ne paraissait nullement disposé à abandonner la lutte. Au contraire, on aurait dit que le nom d'Oronius était pour lui un stimulant. Disposait-il donc de ressources illimitées ? Qui, en ce cas, lui fournissait de pareils trésors ?

— Ce n'est pas le tout d'enchérir, il faut prouver sa solvabilité, ricana-t-il. En somme, vous n'entendez que les offres d'une voix affirmant être celle d'Oronius. Qui vous garantit l'authenticité de cette voix ? N'est-ce point celle d'un mauvais plaisant ? Pour moi, je suis prêt à payer comptant… et j'en fais la preuve ! Demandez présentement à votre Oronius de montrer ses Orons !… Tenez, voici, en diamants, la valeur offerte. Il tira de dessous ses vêtements une boîte métallique assez volumineuse et l'ouvrit.

Tous avancèrent la tête, et durent reculer en tumulte, car juste au moment où le vieil ascète s'apprêtait à plonger sa main dans la boîte pour exhiber les joyaux annoncés, un rayon lumineux sembla jaillir du sol et atteignit le coffret.

Avec un cri de douleur le fakir le lâcha aussitôt et se mit à secouer ses mains comme si elles venaient d'être atrocement brûlées… Le coffret était devenu tout rouge et une épaisse fumée en sortait. Quand elle se dissipa, chacun put constater que le coffret était vide.

Apporté par l'Oroniphone, un ricanement sarcastique retentit.

— Voilà vraiment une belle monnaie. D'où tenez-vous ce talent de fabriquer de faux diamants ? Malheureusement pour vous, ils ne sauraient résister à l'action des rayons Z, qui volatilisent les substances dont vous les avez composés. Vous n'êtes qu'un vieux filou. Retirez-vous au plus vite si

vous ne voulez que j'éclaircisse les raisons secrètes de votre intervention. En quoi ce que contient le Fossile d'Or vous intéresse-t-il ?

La curiosité dont le menaçait Oronius dut probablement paraître importune au vieux fakir, car il s'éloigna aussitôt.

— J'abandonne la partie, maugréa-t-il, avec un visible dépit. Adjugez l'objet… Mais, que l'acquéreur prenne garde ! Le « Yoghi » ne fabrique pas que de faux diamants. Il possède une puissance plus réelle, que pourront expérimenter à leurs dépens ceux qui tenteront d'emporter le serpent d'or… Il n'est pas encore entre les mains d'Oronius et je doute même qu'il lui parvienne jamais !…

CHAPITRE II

S.O.S. CÉRÉBRAL

En dépit de cette énigmatique menace, Victor Laridon, dépêché au Japon par le Maître, avait pris passage sur un navire spécialement aménagé en vue de sa mission, et était arrivé à bon port dans les États du Soleil-Levant.

Mis au courant des propos du vieux fakir, au moment où il s'apprêtait à faire embarquer la merveille antédiluvienne, notre Parisien s'était contenté d'en rire.

— Qu'il s'y frotte ! avait-il dit. Je lui apprendrai ce que pèse le « tampon d'un Pantruchard » qui a affronté Hantzen en son repaire de l'Everest, et a bouffé sa part du feu central. J'affalerai le *Snaky* à Paname… ou bien nous n'y « abouleront » ni l'un ni l'autre.

Une heure après avoir prononcé ces paroles mémorables, l'entêté mécano faisait transporter le pseudo-fossile sur le quai, à proximité de l'*Autonef*. (C'était le nom du navire qui l'avait amené.)

L'*Autonef*, on doit le penser, tant pour la forme du carénage, que pour ses commandes de propulsion ou de manœuvre, n'avait rien de commun avec le genre de construc-

tion navale du siècle écoulé. Pourvu d'une installation électrique qui permettait l'automatisme de toutes les manœuvres possibles, en se passant complètement de main-d'œuvre humaine, pour tout état-major et pour tout équipage, l'*Autonef* n'avait à son bord que Victor Laridon et master Julep.

Personne – en dehors des deux envoyés d'Oronius – ne devait mettre le pied sur le pied du bâtiment. Et ce furent eux seuls qui procédèrent à l'embarquement du *Snaky*.

Laridon était donc bien certain qu'il n'emmenait aucun ennemi. Il n'avait pas à craindre une trahison machinée ou payée par le fakir.

Au moment du départ, ayant placé Julep en observation sur la passerelle, il effectua une minutieuse visite du bâtiment. Après quoi, certain que tout fonctionnait à souhait et que rien de suspect n'existait, il passa dans le *poste des chiffres* et appareilla en quelques secondes, électriquement :

— À présent, bien malin serait ce fakir s'il nous causait quelque ennui, confia-t-il à Julep quand leur bâtiment se trouva à une certaine distance des côtes du Nippon, courant, à une allure de 45 à 50 nœuds, vers le sud. Vois-tu, blanc de poulet, on est seuls, ici, nous deux, avec, comme cargaison, une boîte à bijoux qui est un peu là… Quoi que tu dis ? Qu'elle a coûté un peu chérot ? T'en fais pas, vieux zinc ! La « cocotte » contient un frichti d'Hantzen au piment Yogha à s'en lécher les babigouinsses !

Or, on aurait difficilement fait admettre à maître Laridon que son « frichti » pouvait représenter un danger quelconque.

N'était-il pas enfermé dans une double carapace d'airain et d'or ? Et cette dernière enveloppe, qui moulait exactement le *Snaky* (puisque tel était le nom dont Hantzen et Yogha avaient baptisé leur appareil) constituait une prison dont le serpent mécanique ne pouvait s'échapper.

D'autre part, Laridon avait pleine confiance dans son *ship* ultra moderne et dans sa machinerie électrique – œuvre exécutée par Jean Chapuis sur les plans du Maître.

L'*Autonef* était véritablement une merveille. D'une cabine vitrée, située sur la passerelle, un seul homme pouvait le diriger sans le moindre effort et lui faire accomplir toutes les évolutions voulues.

Bien mieux, ayant réglé la route et actionné les différents mécanismes qui assuraient la marche de l'*Autonef*, son pilote pouvait s'endormir d'un sommeil exempt d'appréhension. Non seulement il était assuré que, grâce à la précision du mécanisme, tous les organes du bâtiment continueraient à fonctionner selon le programme prévu et aux heures déterminées à l'avance – mais il était en outre bien certain d'être réveillé, en temps utile, si quelque incident impossible à prévoir venait à se produire.

En effet, des avertisseurs automatiques existaient dans toutes les parties du bâtiment, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur.

De plus, l'approche même d'un danger se trouvait automatiquement signalé. Des dispositifs électro-magnétiques et des appareils enregistreurs, munis de plaques sensibles à toutes les émanations, ondes et courants, possibles entouraient et doublaient la carène ainsi que les superstructures d'une véritable armature nerveuse.

Si, par exemple, dans un rayon déterminé, un écueil affleurait, un submersible évoluait, ils exerçaient aussitôt, du fait de leur voisinage, une action combinée sur les cloches sous-marines et sur les plaques vibrantes de l'*Autonef* dont chaque appareil, isolément, pouvait déclencher les organes sifflants de l'avertisseur. Mis en alerte, le commandant Laridon n'avait plus qu'à consulter le tableau indicateur pour connaître la nature du danger, sa direction et la distance à laquelle on en était encore.

Un tel système de protection n'était-il pas suffisant pour autoriser la confiance à toute épreuve dans laquelle se confinait Victor Laridon, navigateur novice en même temps qu'officier de marine improvisé.

La route ayant été déterminée à l'avance par Oronius, il suivait ponctuellement les instructions du maître en tournant certains boutons dans le sens indiqué et dans un temps prescrit, selon l'horaire d'un régulateur mis en marche à la sortie du port de Yokohama.

Cette besogne accomplie, il pouvait naviguer en dormant sur ses deux oreilles. C'était le cas ou jamais de le dire : le bateau marchait tout seul. L'*Autonef* fendait les flots à une vitesse prestigieuse.

En raison même de sa vélocité toute spéciale et de son très petit tirant d'eau, il ne suivait pas les routes ordinaires, mais bien celle qui lui avait été imposée par Oronius. Pour éviter l'étranglement de Bab-el-Mandeb, à l'entrée de la Mer Rouge et l'étroit couloir du canal de Suez où il eût dû prendre la file et marquer le pas, le Maître avait prescrit à son navire électrique la traversée du Pacifique.

Il nous paraît nécessaire de noter ici un point d'histoire : les travaux entrepris en 1875, par Ferdinand de Lesseps, pour le percement de l'isthme de Panama et l'établissement d'un canal interocéanique, fut un gouffre dans lequel les capitaux français s'engloutirent pour un milliard quatre cent millions de francs. En 1889, la société ayant été mise en liquidation, le travail fut abandonné, puis repris pour le compte des États-Unis. Ceux-ci, grâce à de nouveaux capitaux, purent pousser jusqu'à l'achèvement, et le début du XXe siècle vit l'inauguration du gigantesque canal établi sur les plans d'un grand Français. Jusqu'en 1950, les navires purent donc passer de l'Atlantique au Pacifique en suivant le tracé du canal, entre Colon et Panama, après s'être fait monter ou descendre par les trois écluses de Gatun, et les trois écluses de Pedro Miguel et de Miraflorès. Mais, à cette dernière date, qui vit la grande guerre sino-américaine, les Unionistes ayant fait sauter les portes des barrages, leurs ennemis, complétant la dévastation, coupèrent littéralement l'isthme en pulvérisant les racines de la Culebra, de Pedro Miguel à Obispo, en utilisant pour la première fois l'énergie intra-atomique du radium.

Le passage désormais libre, sur une largeur moyenne de plus de deux cents mètres, on hésita tout d'abord à s'y engager à cause de la hauteur inégale des deux mers. C'était une erreur ; le niveau des deux océans est bien le même, mais si l'oscillation de la marée n'atteint que 0 m. 58 d'amplitude à Colon, par contre à Panama, elle est à 2 mètres en morte-eau et peut atteindre 6 mètres en vive-eau ; de là un courant de 2 nœuds 5 ; des simili cascades à Obispo, devant le rio Chagres, et quelques tourbillons entre Juan Grande et Tavernilla.

En somme, rien qui puisse arrêter les lévriers des mers et encore moins le navire électrique d'Oronius.

Quelques heures après avoir quitté Yokohama, l'*Autonef*, ayant traversé le tropique du Cancer et laissé derrière lui les îles Hawaii filait à toute vitesse vers la Mer Panamienne.

Le temps n'était plus où il fallait dix-huit jours à un paquebot pour aller du Japon à San-Francisco.

Sans souci comme sans crainte, Victor Laridon, dans la cabine vitrée de la passerelle, s'abandonnait donc béatement au plaisir contemplatif, quand, tout à coup, un concert de sifflements le fit sursauter.

Stupéfait, il consulta le tableau.

— Pas possible ! s'exclama-t-il. Que nous arrive-t-il ? Il faut que quelque chose se doit détraqué.

Alors, s'élançant hors de la cabine, il appela à pleine voix :

— Julep !… Ohé ! Blanc d'Espagne !… Arrive tout de suite, extrait de jus de chique !…

Ces noms d'amitié avaient le privilège de faire surgir immédiatement le nègre polychrome.

Comme de coutume, il se présenta, riant de tout son cœur.

C'était un caractère enjoué et qui savait comprendre la plaisanterie.

Mais l'expression plutôt sévère du visage de son capitaine de manœuvre lui fit entrevoir que ce n'était pas le moment de s'amuser.

Il se produisait certainement de graves inconvénients pour que « massa Victor » eût une « binette » pareillement bouleversée.

Le rire de Julep se figea sur sa large bouche, et son nez épaté esquissa un allongement impossible.

— Quoi y a, massa Laridon ? demanda-t-il avec inquiétude. Toi pas bonne « bobine ». Toi méchante guegueule à raffût ! Dis à master Julep : perdu blague ? Cassé pipe ?

D'un haussement d'épaules, le mécano fit justice de ces suppositions puériles.

— Il en faut d'autres pour me retourner ! déclara-t-il tragiquement. Ma vieille tarte de suie à la groseille-pistache, ou j'ai le vertigo et, comme on dit, ou je la perds, ou nous sommes en train de passer à l'as !

— À la as ? répéta le nègre sans comprendre.

— De couler ! De plonger ! si tu aimes mieux, précisa le Parisien. Comme notre bâtiment n'est pas un submersible et qu'il n'est aménagé qu'en vue de la navigation en surface, nous pouvons nous apprêter à boire à la tasse.

— Julep soif… Julep boire océan, affirma le nègre en ouvrant une bouche d'une dimension effrayante.

— Imbécile ! Tu oublies les poissons. Ils ne passeraient pas. Et puis il y a les « c'est assez ! » Silence donc et reviens au sentiment de la situation. Je t'annonce une nouvelle non seulement inquiétante, mais absolument inexplicable. Or tu l'accueilles comme un événement normal… Ta bêtise est immonde !… Je te répète qu'il se passe à bord un truc « sardi-napoilesque ». Si je n'étais pas aussi sûr que personne autre que nous n'a mis ses « arpions » sur l'*Autonef*, je t'in-

sufflerais : le fakir est en train de nous démonter un bateau… Mais l’olibrius est resté sur le plancher des mousmées.

— … Jolies ! confirma le nègre en se frottant les mains avec une satisfaction évidente.

— Imbécile ! tu as du goût pour ces tranches de citron ?… Viens tout de même visiter les cales… Je ne puis comprendre à quoi nous sommes en butte. Sans crier gare, ou plutôt si, en sifflant gare, l’avertisseur vient de m’annoncer que le bâtiment s’enfonçait et que le niveau de l’eau, dans la cale, atteint la ligne des œuvres mortes ! Cela voudrait dire que nous avons embarqué de la flotte sans nous en apercevoir… Mais, est-ce possible avec un pareil « rufiau » ? Le signal aurait fonctionné… Et puis d’où viendrait la limonade ? L’*Autonef* n’est pas une coquille à se détraquer comme ça pour rien, pour le plaisir de faire des chichis… Ce n’est pas une petite « menesse » nerveuse. Il est solidement construit… D’autre part, nous ne sommes passés dans le voisinage d’aucun écueil. Nous en aurions été avertis… Alors, quoi ? Dois-je donner ma langue aux requins ?…

— Nous aller voir, conseilla le nègre.

— Quoi ? Les requins ?

— Non ! Cale basse de petite menesse.

Ils descendirent et passèrent une inspection complète du navire.

Les murailles étaient intactes. Dans les cales, il n’y avait pas trace de voie d’eau et la grande soute ne renfermait que le *Snaky*.

Cependant, quand ils remontèrent, un simple coup d’œil jeté au tableau de la cabine les troubla : le signal d’alarme re-

tentissait sans interruption et le graphique indiquait que l'*Autonef* s'enfonçait lentement, mais continûment *sans faire eau*.

— Hein ! constata le Parisien. N'est-ce pas plus fort que de jouer au bouchon ?

— Plus fort ! accorda son écho.

De fait cette descente non motivée prenait des proportions inquiétantes.

Quand la mer atteindrait le niveau des dalots, – si cette inexplicable descente ne s'arrêtait pas, – ils embarqueraient forcément et le navire coulerait, car toutes les écoutilles étaient ouvertes.

Or que faire pour empêcher cela ? Condamner les ouvertures ?… Le temps manquait.

Et puis, comment se défendre contre un péril dont la cause est inconnue ?

Chaque seconde de réflexion rendait Laridon de plus en plus soucieux. Il avait maintenant conscience d'être environné par un péril mystérieux. Des forces invisibles le menaçaient, sans lui laisser la chance de se défendre.

À quoi visaient-elles ? D'où pouvaient-elles provenir ?

Le mécano se rappela la mystérieuse menace du fakir. Elle était en train de se réaliser. Il ne pouvait s'empêcher de faire ce rapprochement.

De là à penser que le singulier personnage pouvait – si invraisemblable que cela parût – être pour quelque chose dans l'aventure, il n'y avait qu'un pas.

Laridon le franchit :

— Ce serait au *Snaky* qu'on en veut, murmura-t-il. Ne m'as-tu pas seriné le refrain ? *On ne veut pas qu'il arrive au port*. Le cochon s'opposerait-il lui-même à son transport ?

— Lui mort… Lui peut pas !

— Si fait, blond de fumée !

— Comment qu'il ferait ?

— Et s'il lui plaisait de forcer son poids !…

Les sourcils du mécano se froncèrent. Le pli volontaire de son front indiqua la concentration de toutes ses forces de combat.

Il n'était pas facile d'entamer le moral de maître Laridon ni d'obtenir qu'il s'abandonnât.

— Mais moi, j'ai dit qu'il arriverait là où je le mène ! reprit-il avec entêtement. On n'est pas sans comprendre les « magnes » et du moment où la roublardise est éventée, c'est à Bibi de retrousser ses manches ! La manigance doit être démolie… Allons, jus de lentilles au caramel ! Un peu d'huile de bras, mon canard ! Nous allons sauver les meubles. Puisque c'est pour descendre le *Snaky* au fond de la grande baille qu'on veut y envoyer l'*Autonef* et nous aussi par-dessus le marché, on va faire un radeau et nous nous y installerons avec le serpent… Ah ! mais il ne faut pas croire qu'on les prend sans vers, ceux de Pantruche !

Le premier effort à effectuer pour réaliser ce beau projet était de hisser le *Snaky* sur le pont.

Cette opération n'était pas aussi difficile qu'on pourrait le croire, car tout avait été prévu pour qu'elle pût être aisément conduite en cas de nécessité. Un puissant treuil électrique, qu'un enfant eût manœuvré d'un seul doigt, tellement son mécanisme était à la fois simple et perfectionné, était boulonné sur le pont, au pied du mât de misaine et sous la corne de brigantine, faisant fonction de grue. Du haut de cette corne non décapelée, descendaient toujours, dans le grand panneau, les chaînes d'acier qui avaient servi à l'embarquement du *Snaky*. Descendu sur sa plateforme de poutres, celui-ci n'avait pas été débarrassé de ses entraves. De sorte qu'aucun préparatif n'était nécessaire. Au contraire tout était disposé en vue de l'opération du débarquement.

Laridon et Julep ayant procédé seuls à l'introduction du fossile, il n'y avait aucune raison pour que l'opération inverse ne pût être effectuée avec autant de facilité.

Les mêmes moyens mécaniques qui devaient être mis en jeu. Et ceux-ci avaient fait leurs preuves.

Le mécano actionne donc la dynamo avec assurance, l'objet devant être enlevé par le treuil « à la guibe de saton » (jambe de bois).

Le treuil, obéissant, se mit en marche, embraqua en vitesse tout le mou de la chaîne, puis celle-ci se tendit avec un râlement de ses anneaux et, brusquement, le cylindre s'arrêta.

Le *Snaky* résistait !

— Saperlipopette ! gronda notre capitaine estomaqué. Le bibelot fait de la rouspétance ! Mets de l'avance à l'allumage, miroir à moricaudes !... Quoi ?... Ça flanche encore ?

Littéralement stupéfait, il dut constater l'étrange résistance qu'opposait le *Snaky* à tous les efforts faits pour l'arracher. En dépit de l'action de la grue élévatrice, conçue cependant pour jongler avec des poids bien plus considérables, il demeurait collé au plancher de la cale.

Son poids s'était-il donc subitement accru dans des proportions inquiétantes ?

Cette réflexion démente fit germer une autre idée dans l'esprit désemparé de Laridon : cette modification de poids ne pouvait-elle pas être la cause principale de l'étrange aventure qui menaçait la sécurité de *l'Autonef ?*

N'était-ce pas ce maudit *Snaky*, inexplicablement et progressivement alourdi, qui faisait s'enfoncer le navire ?

Durant quelques minutes, le mécano demeura interdit et anxieux, éprouvant – et peut-être pour la première fois de sa vie – une impression d'incommensurable terreur.

Car, cette fois, il sentait combien peu de chose est l'atome humain environné de ces forces hostiles et mystérieuses que la Nature cache à nos regards et à notre intelligence.

Ce conflit avec des puissances invisibles, dont il ne pouvait se faire aucune idée, démontait le pauvre Victor, le privait en partie de cette assurance dont il avait fourni tant de preuves.

Avec Julep, – qui ne comptait guère en la circonstance, – il était seul à bord. Cela, il en était sûr.

Et pourtant *quelque chose* agissait sur la dangereuse cargaison, pour l'attirer au fond de la mer ; entraînant avec elle le navire qui la portait et son modeste équipage.

Or, de l'avis de Laridon, cette diabolique interposition, qui ne pouvait venir que de l'extérieur, *avait été annoncée*.

Vraiment, pour une pareille lutte, le mécano ne se sentait pas de taille. Il avait besoin d'être aidé.

Perdu au milieu de l'Océan, loin de tout secours humain possible, quelle assistance utile eût-il pu réclamer, sinon celle de son grand patron, le savant Oronius.

Mais Oronius, absorbé par ses travaux de laboratoire, était à Paris… de l'autre côté de la terre !

N'importe ! Pour communiquer avec le Maître, il avait mieux que la T.S.F. Et ce n'était pas le trop bref S.O.S. qu'il allait lancer.

Les ondes cérébrales amplifiées – perçues selon le procédé d'Oronius par les cerveaux dotés de l'amplificateur de l'Aqueduc de Sylvius – remplaçaient avantageusement les ondes hertziennes.

Ce mode de communication, par exemple, exigeait un puissant cerveau, tendu jusqu'à l'extrême, – puisque ce cerveau se trouvait constituer à la fois le poste émetteur et le poste récepteur.

Pour la réception des messages cérébraux, Oronius – nous venons de le dire – y avait pourvu. Grâce à l'amplificateur, tout individu qui en était doté, pouvait être atteint par lesdits messages.

Mais, pour l'émission, il en allait tout autrement. Seul un Maître de la Pensée avait le pouvoir, sans le secours d'un dispositif spécial et par sa seule force de concentration cérébrale, de lancer des ondes d'amplitude suffisante pour que des cerveaux éloignés fussent atteints par elles.

Le mécano n'était évidemment pas de cette catégorie privilégiée.

Heureusement, le cas avait été prévu. Et il existait, à bord de l'*Autonef* une cabine amplificatrice d'où l'appel cérébral de celui qui y était enfermé partait avec une puissance suffisante.

Laridon courut à cette cabine et s'y claquemura. Là, concentrant toute sa pensée, il lança son appel désespéré.

Pendant ce temps, le nègre caméléon, terrorisé autant par le visible affolement de son compagnon que par l'inexplicable façon dont se comportait leur bâtiment, passait par toutes les couleurs assombries de l'arc-en-ciel.

Pour le polychrome Julep, ce n'était point là un tour de force !…

De son côté, cédant à la mystérieuse pression qu'exerçait sur ses membrures le *Snaky* alourdi, l'*Autonef* continuait à s'enfoncer lentement…

CHAPITRE III

LE FOSSILE NAUFRAGEUR

À Paris, dans le Palais-Laboratoire construit pour lui par la reconnaissance publique, Oronius et les siens attendaient le *Snaky* et ses convoyeurs avec une certaine curiosité.

Turlurette, elle, se sentait animée d'un autre sentiment. Son agitation inaccoutumée décelait une certaine impatience. Dame ! on n'attend pas un futur mari, connu et estimé, avec le même calme qu'on afficherait en espérant un quelconque particulier. Or, la jolie soubrette le savait : le même jour où seraient célébrées les noces de Cyprienne Oronius et de Jean Chapuis, elle épouserait Victor Laridon, mécanicien de talent et garçon à ne pas engendrer la mélancolie.

D'ailleurs, d'une façon générale, Laridon manquait à tout le monde – aussi bien aux espiègles petits chiens Pipigg et Kukuss qu'à Taï, le sous-terrien ramené du centre de la Terre.

Oronius lui-même, tout préoccupé qu'il fût par la reprise de ses travaux, n'était pas insensible à l'éloignement de son mécano préféré.

Pourtant cette absence devait être brève en raison de la merveilleuse vitesse du navire électrique. Malgré l'intervention du fakir dans la Salle des Ventes de Yokohama, le Maître ne prévoyait aucune complication. Les précautions prescrites à Laridon, il en gardait l'assurance, devaient parer à tout.

Malgré cette certitude absolue, en homme prévenu, il n'abandonnait jamais les fils de ses opérations ; aussi pour pouvoir, le cas échéant, suivre les péripéties du voyage de son envoyé, le père de Cyprienne avait-il installé à proximité de son laboratoire un appareil de vision à distance.

Cet appareil – simple perfectionnement de l'*œil cyclopéen* – réfléchissait et agrandissait, sur une surface plane recouverte de sel d'argent, l'image perçue par l'œil. Il permettait donc à plusieurs personnes de suivre simultanément la scène observée.

Pendant le voyage aller de Victor Laridon, les enchères, l'embarquement du *Snaky* et le départ de Yokohama, Oronius et sa famille n'avaient eu qu'à venir jeter au miroir quelques coups d'œil intermittents. Ils s'éloignaient satisfaits après avoir constaté que tout marchait pour le mieux.

Une fois l'*Autonef* hors des eaux du Nippon avec sa cargaison, Oronius s'abstint même de toute nouvelle visite au miroir d'argent. Il estimait qu'aucune tentative hostile n'ayant eu lieu avant le départ, il ne s'en produirait plus.

Il semblait, en effet, beaucoup plus facile de disputer la possession du *Snaky* avant son embarquement. Une fois en mer, étant donné les précautions prises, le fossile présumé pouvait être considéré comme hors d'atteinte.

Seule, nous l'avons dit, Turlurette, agitée, continuait à passer des heures entières à contempler la silhouette du navire, en route pour Panama, qui rapportait son cher mécano.

Or, un matin, poussant un grand cri, elle abandonna le miroir pour se précipiter dans la laboratoire d'Oronius. Son irruption soudaine, sa pâleur firent se dresser d'un même mouvement Cyprienne et Jean Chapuis qui se trouvaient là et conversaient avec le Maître.

De leur côté, épouvantés par le cri entendu, Mandarinette et Taï accoururent, suivis des insemables petits chiens.

Mais, avant que la soubrette eût ouvert la bouche pour expliquer son invasion insolite, le Maître, les yeux dans le vague, traça dans l'air un geste impérieux. C'était un ordre ! l'ordre de garder le silence.

Les premiers mots du message mental du malheureux capitaine de l'*Autonef* venaient de l'atteindre. Et c'était pour mieux percevoir et comprendre qu'il désirait pouvoir se recueillir au milieu d'un silence absolu.

Mais Turlurette pouvait-elle se conformer religieusement à ce qu'imposait ce muet commandement, selon l'usage établi chez Oronius ?

Non !… Elle était bien trop bouleversée.

— Victor est en danger ! gémit-elle. L'*Autonef* fait naufrage… Venez voir… Venez voir…

D'un geste réprobateur et semi-menaçant, durement Oronius lui coupa la parole. Il y réussit, cette fois.

La pauvre fille, bouche ouverte, s'arrêta haletante, regardant le Maître avec une expression suppliante et désespérée.

Il en fut touché.

— Venez ! dit-il simplement, en faisant signe à tous de le suivre.

Et il les amena devant le miroir.

Celui-ci avait été réglé sur un mécanisme mobile, semblable à celui en usage pour les équatoriaux stellaires, pour permettre à tout spectateur d'y suivre automatiquement la course de l'*Autonef*.

Dès leur entrée dans la pièce, tous se trouvèrent donc en face du réfléchissement d'un point éloigné de l'Océan Pacifique, à la surface duquel avançait encore le navire électrique.

Avançait ?… À peine !… Et dans quelle posture !… À la surface ?… Si peu !… plus pour longtemps !

Cela n'était que trop visible…

Tous ses hublots noyés, et par bonheur vissés à fond ; l'*Autonef* aux trois quarts submergé, ne levait plus à la lame ; les vagues le poursuivaient, comme montant à l'assaut, à la hauteur de sa ligne de pont. Ses dalots buvaient… Depuis longtemps ses écubiers devaient embarquer sans arrêt !

Sur le pont, on n'apercevait que Julep, affolé. Laridon, lui, restait invisible. Il était enfermé dans la cabine amplificatrice, en communication avec Oronius, mais ce dernier était seul à le savoir.

Le spectacle de ce bateau sans équipage, mangé graduellement par les flots comme un submersible au début de sa plongée, était bien fait pour emplir les cœurs d'un inexprimable sentiment d'angoisse.

Turlurette se mit à gémir.

Nul n'y fit attention. L'émotion était ailleurs… Les regards d'Oronius avaient pris une fixité impressionnante. Une sorte de radiation lumineuse s'échappait du front du Maître et l'entourait d'un halo.

Ses yeux étincelants, dédaignant le miroir, semblaient traverser l'espace et voir au-delà.

La contraction de ses traits indiquait le travail de sa pensée. Non seulement, il recevait la communication de Laridon et l'interrogeait mentalement ; mais, pour percer les causes de l'étrange naufrage, il devait encore, au prix d'un effort terrible de concentration et de projection hors du « moi », parcourir cérébralement les différents compartimentages de l'*Autonef*.

Une certaine agitation décela bientôt le trouble que lui causait ses stupéfiantes constatations.

On l'entendit murmurer à mi-voix :

— La cause ?… Parbleu ! c'est le *Snaky*. Oui ! oui ! il s'alourdit pour naufrager l'*Autonef !…*

Plus bas encore et avec un visible frémissement, il ajouta bientôt :

— Alors, *ils ne sont pas morts !…* Est-ce possible ?… Oh ! Je veux les voir !… Je veux m'assurer !…

L'effort psychique intensifié convulsa ses traits : des flammes jaillirent de ses yeux… Il haletait…

— Ce sont pourtant des cadavres ! murmura-t-il, en promenant ses regards sur quelque chose que ses compagnons ne pouvaient apercevoir.

Ils ne pouvaient l'apercevoir, non, car le miroir ne reflétait rien de ce mystère : mais, désormais, ils en avaient comme l'intuition et une sueur glacée leur coulait dans le dos.

Par la pensée Oronius venait de percer la carapace d'or puis l'enveloppe d'airain du *Snaky*… du *Snaky* voguant à des milliers de kilomètres de Paris, enfermé dans la cale de l'*Autonef !*

Que sont le Temps et l'Espace pour l'esprit libéré de la matière ?

La pensée d'Oronius n'était plus dans ce cabinet de verre. Elle était sur les flots du Pacifique, à l'intersection du 18e degré de latitude nord et du 109e degré de longitude occidentale, à bord de l'*Autonef ;* elle traversait la double enveloppe du *Snaky*.

Et ses compagnons, immobilisés par l'étrangeté du mystère auquel ils assistaient, voyaient le savant faire les gestes qu'il aurait fait – s'il avait été vraiment là-bas, en chair et en os, comme il y était en esprit.

Il le voyait se pencher, s'agenouiller, palper des formes immatérielles.

— Un… deux… trois… quatre… Ils y sont bien tous ! soupirait-il. Voici Hantzen et Wiwar… Et voici Jarrousse, dans son enveloppe de singe, séparé de sa forme humaine

que je conserve dans un frigorifique… Voici enfin Yogha, la belle Hindoue mystérieuse… Oui, les voici tous les quatre inertes et froids, étendus côte à côte au fond du cercueil d'or, où le Destin les a enfermés… Qui oserait soutenir que ce ne sont point des cadavres ?… Aucun souffle ne soulève leurs poitrines… Leurs cœurs ne battent plus… Depuis des mois – depuis la catastrophe, ils demeurent là, rigides et privés de vie… Et pourtant !…

« Impossible ! râla-t-il. Elle est comme scellée au plancher d'acier… Il semble que toutes les forces pesantes de la Nature se soient accumulées en elle… De semblables forces habiteraient-elles un cadavre ?… Elle est vivante ! Ils sont vivants ! Leur aspect, leur rigidité ne sont qu'une apparence, le résultat de quelque stratagème… Tout cela a été voulu, calculé pour me duper… Ce n'est qu'une mise en scène… Et voilà la réalité : Yogha pesante… Yogha ou corps magnétique, transformé pour l'instant en un accumulateur de forces extérieures dont l'action veut envoyer mon *Autonef* par le fond !…

Il se releva tragiquement.

— Et je ne peux rien pour empêcher cela !

Une plainte douloureuse de Turlurette ne parut pas l'atteindre. De nouveau, il s'était concentré en son for intérieur et demeurait silencieux.

À ses pieds se traînait la soubrette de Cyprienne, implorant pour son fiancé.

— Secourez-les, Maître ! sanglota-t-elle. N'abandonnez pas vos serviteurs en danger… Essayez… Tentez… Si vous le voulez, rien ne vous est impossible. Supplications vaines !

Ses gémissements n'arrivaient pas jusqu'à l'oreille du Maître – dont seule l'enveloppe corporelle demeurait dans le cabinet du miroir.

Son esprit était absent. Ou plutôt, non. Il courait le monde… Il était au devoir, là-bas où se déroulait le drame…

Timidement, autour de lui, tous tendaient les mains, pour joindre leur prière à celle de Turlurette.

Oronius ne voyait rien…

Et sur l'écran du miroir l'abominable s'achevait… Comme un fou, fuyant le pont balayé par les vagues et déjà couvert d'eau jusqu'aux bordures des écoutilles ; Julep venait de se précipiter à l'intérieur du navire.

Derrière lui, par le panneau demeuré ouvert, l'eau commença à s'engouffrer… L'*Autonef* se mit à tourner sur lui-même, s'enfonçant toujours au sein du gouffre que lui-même creusait…

Il disparut enfin sous les flots dont le tumulte s'apaisa sur la tombe refermée…

Étendue la face contre terre, Turlurette sanglotait. Et aucun des spectateurs terrifiés de ce drame marin n'osait entreprendre de la consoler.

À ce moment, Oronius parut enfin sortir de son apparente indifférence.

— C'est fini, murmura-t-il. L'*Autonef* a coulé par trois mille mètres de fond.

Les sanglots de Turlurette se changèrent en lamentations de désespoir.

Atterrés, les autres regardaient le Maître.

Lui n'avait rien perdu de sa contenance fière et ferme. Il avait repris possession de son corps et demeurait calme, immuablement fixant Turlurette, il prononça :

— Pourquoi te désoler ?… Supposes-tu donc que je me considère comme vaincu. Enfant, retiens ceci : je prends l'engagement solennel de repêcher l'*Autonef* et le *Snaky*, ainsi que tous ceux qu'ils renferment.

— Il sera trop tard ! gémit la malheureuse en redoublant de sanglots. Laridon et Julep n'en seront pas moins morts. Je ne reverrai jamais Victor !

Mystérieusement, Oronius s'approcha d'elle.

— Tu les reverras l'un et l'autre, affirma-t-il. Immergés avec l'*Autonef, ils ne sont pas restés sans secours*… J'ai fait le nécessaire… Ils peuvent vivre… Ils vivent sous les flots de l'Atlantique… au fond de l'Océan !

CHAPITRE IV

AU SECOURS DE L'ÉPAVE

Vivants… à trois mille mètres sous l'Océan ? Vivants, après avoir coulé avec leur navire ?

En affirmant cela, Oronius perdait-il l'esprit ? N'était-ce pas folie de donner un pareil espoir ?

Autour du Maître, cependant, personne ne se récriait. On avait une telle confiance en sa parole, en sa science ! De lui, on admettait tout, même l'inadmissible.

Ses découvertes n'étaient-elles pas une longue suite de miracles ? Il avait accompli des prodiges. Ce ne pouvait donc être extravagant de l'entendre annoncer qu'il était en train d'ajouter à sa liste une nouvelle et magique réalisation.

Respectueusement, on attendait qu'il voulût bien s'expliquer.

— Mon Dieu ! balbutia Turlurette en joignant les mains. Ô Maître, serait-ce vrai, Victor n'est pas asphyxié ?

Pour apaiser son désespoir et rallumer en elle la lueur de confiance, il ne fallait rien de moins que la parole d'Oronius.

— Tous vivent ! répéta solennellement celui-ci. Tous ils pourront continuer à vivre sous les flots pendant un certain nombre de jours. Je leur en ai donné les moyens… Il va donc nous être possible d'aller à leur secours et d'arriver à temps… Jean, ajouta-t-il en s'adressant à l'ingénieur, prépare l'*Alcyon-Car*. Nous allons partir immédiatement.

Et revenant vers ses autres auditeurs, il demanda :

— Qui sera du voyage ?

Toutes les mains se tendirent vers lui, toutes les bouches s'ouvrirent pour solliciter une admission impossible à refuser.

Il était en effet naturel que Cyprienne prétendît accompagner son père et son fiancé.

On ne pouvait d'autre part refuser à Turlurette de participer au sauvetage de son ami Victor. Et Mandarinette, qui avait un faible pour Julep, devait être de l'excursion, moins en raison de cette inclination que pour les services qu'elle ne cessait de rendre à Cyprienne. Celle-ci s'éloignant, il ne pouvait être question d'abandonner Pipigg et Kukuss.

Restait Taï… Le petit phénomène avait trop longtemps habité sous la terre, pour négliger cette unique occasion d'aller voir les dessous de la mer ; il demanda de ne point être laissé seul à Paris.

Ce fut donc la totalité des hôtes du Palais-Laboratoire qu'emporta, une heure plus tard l'*Alcyon-Car*, – merveilleux auto-avion-sous-marin qui servait aux déplacements d'Oronius.

La première partie du voyage devait s'effectuer par la voie des airs. Mais, sitôt arrivé au-dessus du lieu du nau-

frage, l'*Alcyon* redeviendrait poisson et se poserait sur les flots, avant de plonger à la recherche de l'épave.

La position de cette dernière avait été déjà exactement déterminée par Oronius.

Le Maître s'était bien gardé de révéler les moyens qu'il comptait employer pour procéder au sauvetage annoncé. De même, personne n'eût osé lui poser la moindre question à cet égard ; son entourage ayant pris pour habitude de faire confiance à son ingéniosité.

L'*Alcyon*, instantanément transformable en sous-marin, devait être d'une grande utilité pour faciliter les recherches.

On traversa donc en droite ligne tout l'ouest de la France, l'Atlantique, les Antilles et le Yucatan. Après avoir laissé derrière lui le Popocatépetl, l'*Alcyon* parvint enfin au point d'intersection du méridien visé.

Là, après s'être légèrement posé sur les flots à la façon d'un hydravion, l'appareil, ayant replié ses plans, et s'étant enveloppé d'une carapace en forme de coque allongée, s'apprêtait à plonger, quand, par l'ouverture du capot, affleurant l'eau et difficile à repérer, Oronius vit tout à coup un sous-marin émerger à moins de deux encablures[2].

Mis en méfiance, le savant appela auprès de lui Jean Chapuis et tous deux se mirent à suivre attentivement la manœuvre du suspect flotteur.

---

[2] L'encablure mesure environ 200 mètres, puisqu'elle comporte 120 brasses de 1 m 62 l'une.

Que pouvait-il venir faire là, si loin des côtes ? Et pourquoi en ce lieu, témoin du mystérieux naufrage ?

Il avait beau s'éloigner en flânant d'un air paisible, son aspect était singulier. Et d'autre part, il manifestait, par des dispositions ouvertement prises, son intention de ne pas céder la place à l'*Alcyon*.

Son capot s'était ouvert, livrant passage à deux manœuvriers et, par diverses trappes venait de surgir sur son pont tout un aménagement comme en portent les yachts armés en vue d'une croisière océanographique.

À son arrière notamment s'équipait un grand chalut manœuvré par de puissants treuils électriques.

À cette époque, la navigation sous-marine étant passée dans le domaine commun, ce submersible inattendu pouvait n'être venu opérer en cet endroit que par une simple coïncidence, rien ne prouvait que son équipage s'occupât d'autre chose que de paisibles études.

Néanmoins, cet attirail océanographique pouvait également servir d'autres desseins, destinés à contrarier les projets des Français accourus là pour opérer d'urgence un sauvetage.

Quoi qu'il en pût être, le Maître estimait cette présence insolite, même indésirable. Il ne voulait pas perdre de vue le sous-marin avant de s'être assuré de ses intentions.

Aussi décida-t-il de modifier son plan primitif.

— L'*Alcyon* demeurera en affleurage, dit-il en se penchant vers l'intérieur de la carlingue, et je demeurerai ici, dans le kiosque, pour surveiller ce quidam ! Cyprienne et Taï resteront avec moi pour me seconder en cas de besoin. Les

autres, c'est-à-dire vous, Jean, avec ces deux braves filles, Turlurette et Mandarinette, vous allez de suite revêtir tous trois mes scaphandres spéciaux. Ces appareils au sujet desquels je dois vous donner toutes les indications nécessaires ont été construits en vue de l'exploration des grandes profondeurs ; ils peuvent donc résister à n'importe quelle pression. Quand vous les aurez vus et que je vous en aurai expliqué le mécanisme, vous comprendrez pourquoi je puis affirmer que Laridon et Julep ont survécu.

Turlurette avait accueilli avec une explosion de joie la proposition du savant. La bonne fille considérait comme une faveur cette invitation à collaborer effectivement au sauvetage de son amoureux.

À la suite d'Oronius elle se rendit donc, avec ses compagnons de la future plongée, dans la cabine où étaient rangés les costumes et les accessoires destinés à ces sortes d'opérations.

Demeurée à l'entrée du kiosque avec, pour consigne, de surveiller les mouvements du sous-marin suspect. Cyprienne, en considérant la surface de l'eau, sentit une grosse émotion l'étreindre toute.

Quoi, c'était sous ce linceul mouvant, sous cette énorme masse liquide, à des profondeurs qu'elle ne pouvait évoquer sans vertige, c'était au fond de cette tombe que Laridon et Julep attendaient du secours ?

N'était-ce pas terrible d'imaginer des amis… oui, des amis, car ces serviteurs dévoués n'avaient cessé de partager ses surprenantes, ses émouvantes aventures ? N'était-ce pas affreux de les savoir sous cette chape, dans cet abîme ?

Quelle avait été leur existence depuis leur chute au fond du gouffre ? Espéraient-ils ? Étaient-ils avertis qu'on venait à leur secours ?

Heureusement, grâce à la science de son père, leur angoisse allait prendre fin…

Tandis qu'elle pensait à cela, sur les indications du Maître, Taï avait procédé aux préparatifs de descente.

Un câble était disposé sur une énorme bobine, mobile autour d'un axe horizontal afin d'en permettre le déroulement. Un treuil électrique allait en faciliter la manœuvre.

Ce câble, constitué par plusieurs fils de laiton recouverts de gutta-percha, devait relier à l'*Alcyon* la chaîne des trois scaphandriers.

Une fois immergé, jouant librement dans l'anneau d'un large flotteur, la direction qu'il imprimerait à ce flotteur indiquerait celle suivie par les scaphandriers. Ainsi se trouverait réalisée la liaison. Quelles que fussent les évolutions auxquelles serait amenés, sous les flots, les courageux sauveteurs, l'*Alcyon* ne pourrait manquer de les accompagner.

Les trois plongeurs, revêtus de scaphandres, parurent enfin, guidés par Oronius. Ils étaient uniformément méconnaissables, et faisaient figure de mannequins ballonnés et boursouflés. D'énormes casques, munis de *l'œil cyclopéen*, de *l'oreille de stentor* et de *l'oroniphone sous-marin*, étaient vissés sur leurs épaules.

Reliés les uns aux autres, ils se présentaient si parfaitement semblables qu'on ne pouvait les distinguer entre eux. Ce n'était plus le sympathique Jean Chapuis, la coquette Turlurette ou la fine Mandarinette aux petits pieds. C'étaient

trois monstres anonymes et hallucinants, bien faits pour aller rendre visite à ces autres monstres que recèlent les grands fonds de l'Océan. Profitant de l'inattention du sous-marin, le Maître activa la plongée.

— Au revoir ! À tout à l'heure… quand nous ramènerons Victor, Julep et le *Snaky !* dirent les trois monstres d'une voix un peu assourdie par leur carapace.

Puis, l'un après l'autre, ils se laissèrent glisser le long de l'échelle. L'eau rejaillit un peu, clapota à peine, et se referma sur la chute du dernier scaphandre. Un grand silence recueilli s'établit… le silence attristé qui, à bord d'un navire, accompagne l'immersion d'un corps. Aucune pompe pour envoyer de l'air, les partants ayant, chacun sur soi, sa provision d'air liquéfié.

Sur le sous-marin voisin, rien n'avait bougé. Aucune silhouette ne s'était montrée. Il semblait qu'on n'y prêtait point attention à la scène qui se déroulait.

— Surveille ! commanda néanmoins Oronius à Taï.

Lui-même ne perdait pas des yeux le flotteur.

De plus en plus nerveuse de se savoir au-dessus de son fiancé si bas enfoui, Cyprienne attendait, agitée.

Tout à coup, une voix qui semblait sortir du centre du flotteur et devait avoir monté le long des fils conducteurs, se fit entendre, courant sur l'eau.

Rendue nasillarde et affaiblie par le trajet qu'elle venait d'accomplir à travers la masse liquide, on la reconnut pourtant. C'était la voix de l'ingénieur.

Elle cria :

— Retrouvés… Mais nous sommes entraînés par un courant profond… Il nous est impossible de résister. Nos appareils ne fonctionnent plus… Suivez… Suivez…

Puis, une sorte de grésillement se fit entendre et tout bruit cessa.

Le long du bord, le câble venait de se tendre brusquement et le flotteur partait comme à la dérive, avec une vitesse folle.

Oronius avait bondi dans le kiosque. D’un geste assuré, il mit en marche l’*Alcyon-poisson* qui s’élança à la poursuite du fil.

Il passa en vitesse non loin du sous-marin.

Celui-ci demeurait stationnaire. Il ne parut pas plus se préoccuper du départ de l’*Alcyon* qu’il n’avait semblé s’apercevoir de sa présence.

*** ***

Par un geste bien féminin, en entrant dans l’eau et pendant toute la durée de la descente, Turlurette et Mandarinette n’avaient pu s’empêcher de fermer les yeux.

Ce n’était, en somme, qu’une concession à l’instinctive émotion. Leur pensée demeurait courageuse et maîtresse d’elle-même. Elles obéissaient aux recommandations d’Oronius.

— Vous ferez tous les mouvements de jambes que nécessite la descente d’un escalier leur avait-il dit.

Et consciencieusement, toutes deux accomplissaient cette gymnastique originale. Elles n'avaient que très peu de sensations, toutes très douces, sans heurts et sans impression de vitesse. Leur corps leur paraissait privé de son poids aérien !

La descente leur parut longue pourtant. Quand elles touchèrent le fond, elles rouvrirent les yeux et virent devant elle une lueur éclairant le scaphandre de Jean Chapuis.

Le jeune ingénieur venait d'allumer son projecteur.

— En avant ! leur dit-il par l'Oroniphone, en consultant une boussole spéciale, sur laquelle Oronius avait indiqué la direction à suivre.

Leur émotion à tous trois était intense.

Leurs cœurs battaient à se rompre.

Allaient-ils retrouver l'épave et leurs amis ? Le secours d'Oronius avait-il suffi pour préserver Laridon et le nègre du destin fatal ?

Il y avait une question dont le Maître avait négligé de se préoccuper et qui cependant aurait mérité qu'on en tînt compte.

Elle était angoissante.

Si, comme elle le supposait et l'avait indiqué, la mort n'avait pas paralysé à jamais Yogha – si c'était vraiment elle qui avait causé l'étrange naufrage, sa puissance ne s'était-elle pas exercée au-delà ? N'avait-elle pu nuire davantage à ceux qu'elle voulait perdre ?

Une seule chose rassurait Jean Chapuis et Turlurette. Pendant des mois, morte ou vivante Yogha était demeurée captive dans le cercueil d'or. C'était donc qu'elle n'en pouvait sortir sans une aide extérieure.

Mais était-elle pour cela inoffensive ? Le sort de l'*Autonef* indiquait le contraire.

On pouvait donc répéter cette question :

— Qu'était-il advenu de Victor Laridon et de Julep après la perte de l'*Autonef ?*

La réponse était proche…

Tout à coup, Turlurette poussa un cri étouffé et tendit les bras :

À quelques pas, à travers des polypiers géants, aux tentacules pieuvresques, deux ombres venaient de surgir – deux silhouettes humaines…

CHAPITRE V

LES EXPLORATEURS DES ABYSSES

À son appel désespéré et au moment où il devait croire la situation absolument irredressable, Victor Laridon avait reçu d'Oronius, par message télépathique, les instructions suivantes :

« Enferme-toi immédiatement avec Julep dans *la cabine de sécurité*. Revêtez tous deux les scaphandres qui s'y trouvent et conformez-vous pour le reste aux indications de la notice inscrite au stylet sur le viseur des casques. »

Comme bien on pense, le mécano-capitaine n'en avait pas demandé davantage et s'était aussitôt lancé à la recherche de son compagnon.

Ce n'était point commode ; l'eau envahissait déjà l'*Autonef* et l'« État-Major » de ce bateau, monté par deux hommes seulement, se rendit tout de suite compte qu'il n'avait aucune chance de sauver « son équipage » s'il ne commençait par se sauver lui-même.

Il se précipita donc dans le compartiment aux cloisons étanches que la réponse d'Oronius désignait sous le nom de

« cabine de sécurité » et s'y enferma pour revêtir l'un des scaphandres.

Une fois casqué, son regard fut forcément attiré par les lignes de l'instruction, lignes qui devenaient visibles en recevant le souffle de sa respiration. Il en prit rapidement connaissance.

Un hâtif examen lui avait suffi pour comprendre et apprécier les mérites de l'appareil du savant.

Assez semblable pour l'aspect extérieur aux scaphandres ordinaires, il en différait cependant par la composition chimique du métal qui le doublait intérieurement. D'autre part, outre les dispositifs dont nous avons parlé et qui assuraient la libre utilisation des organes de la vue, de l'ouïe et de la parole, il comportait un précieux réservoir qui en constituait la partie vraiment intéressante.

C'était une série de gros tubes de platine, enfermant des compartiments de simili verre malléable emplis d'un liquide nutritif, pouvant supprimer la faim et la soif. Un tube de caoutchouc était adapté à l'une des extrémités et muni d'un robinet se trouvant à l'intérieur du casque.

— Un véritable biberon ! constata Laridon. Pour lamper, il suffit de le saisir entre ses quenottes. C'est facile, étant donné sa position… Parfait !… Et voici la fabrique d'air liquide artificiel, utilisant l'eau de mer, dont elle décompose l'oxygène. Là-dessus je m'en rapporte au « daron ».

Il étudia le reste du mécanisme, remarqua la boussole lumineuse et le projecteur. Puis, certain de savoir utiliser l'appareil qu'il venait de revêtir, il dressa dans un angle le second scaphandre, de manière à le maintenir le plus long-

temps possible à l'abri de l'invasion de l'eau et rouvrit avec précaution la porte du compartiment.

Comme il s'y attendait, l'eau se rua à l'intérieur. Il en eut tout de suite jusqu'à mi-corps.

— Pauvre Julep ! soupira-t-il avec inquiétude. Vais-je retrouver mon « Zan-boulà » changé en tisane, comme son nom l'indique ?

Heureusement, non ! car au moment où il s'engageait dans le couloir, ses jambes s'embarrassèrent dans un paquet « molasson » que le flot apportait.

C'était le Congolais multichrome.

Il était évanoui.

— Ya pas d'bobo ! se dit Laridon, reprenant son espoir. Un « évanouillement », on en revient !… Parons au plus pressé. La flotte se grouille à monter, et comment ! Il s'agit donc d'enfermer le pauvre bougre dans le scaphandre avant que l'intérieur de celui-ci soit imbibé.

Multipliant ses efforts, il vint à bout de cette difficultueuse opération et eut la satisfaction de visser le bouton de fermeture du casque, au moment où les eaux achevaient d'envahir la cabine, dont il n'avait pu refermer la porte.

— À présent, tirons-nous de la cahute « d'insécurité » ! pensa le Parigot. On y serait trop embouteillé. Il faut voir où nous allons tomber. Le patelin ne doit pas être encombré de nouveaux riches.

Pour être sûr de ne pas égarer son *alter ego*, toujours en pamoison, il s'attacha à lui par une garcette et alluma le projecteur des deux casques.

— Comme ça y verra clair quand y rouvrira ses « calots », mon p'tit « blackman » et il ne me restera plus qu'à lui « infuser le relèvement » de notre accore sous-merien… Viens, vieille poupoule, viens ! Ah ! je t'en prépare une surprise !

Saisissant entre ses bras le corps du nègre, il le tira jusqu'à l'échelle de pont, puis, non sans mal, jusqu'à l'ouverture de l'écoutille.

Tendue sur une armature intérieure de cercles et de tringles métallique, la souple cuirasse du scaphandre offrait une cavité double du volume du corps de notre sauveteur. Seuls, ses bras étaient gainés par les manches. Encore lui était-il possible de les dégager et de les ramener à l'intérieur pour manipuler les dispositifs garnissant les parois. Le reste de sa personne était au large.

Mais cette disposition, utile en soi, rendait assez incommodes les évolutions ; les mouvements et les gestes étaient lents et gauches. Laridon parvint pourtant à hisser Julep jusque sur le pont, à travers la cascade envahissante, et à le pousser par-dessus le bastingage. Au moment où il se laissait glisser avec lui le long de la coque, le lugubre sifflement de l'air chassé par l'invasion des eaux cessa tout à coup.

Ensemble, le navire et les deux hommes s'enfoncèrent dans l'abîme. L'*Autonef* venait d'exprimer son dernier soupir.

Étrange aventure !

Peut-être valait-il mieux pour Julep d'avoir pu franchir ce pas sans en avoir connaissance ; car il eût sans doute fait quelques façons pour se décider à tenter un aussi impressionnant voyage.

Il reprit connaissance au cours de la descente et comme, à ce moment, Laridon se trouvait dans l'impossibilité de lui fournir la moindre explication, il ne put comprendre ni où il se trouvait, ni ce qui lui était arrivé.

Il crut simplement qu'il continuait un rêve frisant de bien près le cauchemar.

Il coulait, les bras étendus, avec l'impression de demeurer immobile et suspendu dans une sorte de cage lumineuse au-delà de laquelle il n'y avait que ténèbres.

Et il croyait être certain que ni ses pieds, ni ses bras, ni sa tête, ni aucune partie de son corps, il croyait en être certain, ne se trouvaient en contact avec quoi que ce fût.

Il ne reposait sur rien, et n'était suspendu à rien ! Quelle singulière situation ! Cette extraordinaire immobilité se perpétuait, comme semble se perpétuer celle d'une poussière en suspension dans l'atmosphère et révélée par un rayon de soleil : comme celle de l'insecte pareillement immobile dans la lourde chaleur d'un après-midi d'été.

Julep se complaisait à cette constatation. Il croyait se voir défiant toutes les lois de la pesanteur et de l'équilibre. Vertical et les bras en croix, il demeurait stable ; c'était comme si, autour de lui, tout s'était brusquement figé : l'espace et le temps.

Ah ! pour quel éminent sorcier il eût passé aux yeux de ses compatriotes si les « griots » avaient pu le surprendre dans cette position ?

Il se demanda où il était. Dans l'air ?… Dans le vide infini des espaces interplanétaires ? Avait-il quitté le monde des vivants ?

À travers les lentilles de l'œil cyclopéen, il chercha à se faire une idée du pays.

D'abord, il ne distingua pas grand-chose. Le nerf optique, en effet, ne peut être impressionné que par les vibrations du mouvement décomposé en lignes qui sont des intersections de surfaces. Or, devant Julep, tout était fluide, immobile et uniforme. À proprement parler, aucune image n'existait.

À son estime, l'épaisseur du verre des lentilles paraissait se prolonger indéfiniment, mais, au bout de quelques mètres, il tournait à l'opacité absolue et s'opposait à toute vue, en ce qui concernait le paysage.

Oui, l'inconductibilité n'avait trait qu'au paysage, puisqu'une des mains de Julep, instinctivement abaissée pour toucher, passa sans difficulté dans le champ de son regard, c'est-à-dire à travers ce qu'il supposait être le prolongement de la masse de verre.

Donc, devant les lentilles, il y avait du vide. Car les mouvements du nègre ne rencontraient pas plus de résistance que dans l'air. Mais, ce vide apparent, que constataient simultanément la vue et le toucher « semblait » être fait d'une matière translucide.

Tout d'un coup l'impression d'immobilité cessa. Elle cessa parce que quelque chose bougea devant les lentilles devenues plus conscientes de leur devoir.

Ce simple mouvement en révéla une foule d'autres. Comme si ses yeux se fussent dessillés, Julep constata que cette apparente immobilité était en réalité un glissement vertical, une chute rapide, sans heurts ni secousses.

Et il s'avisa d'une chose plus terrifiante encore.

Des animaux singuliers passaient devant ses yeux ?… Des poissons ?

Il était dans l'eau… L'eau l'entourait, l'enveloppait, le noyait – et pourtant, il respirait !

Il lui fallut quelques secondes pour faire cette extraordinaire constatation et s'émerveiller du phénomène.

C'était encore plus extravagant que précédemment… Il vivait dans l'eau… Il respirait dans l'eau !… Il était changé en amphibie !

Cela lui parut désastreux et il l'exprima de la sorte :

— Pauvre de moi ! Julep li être passé grenouille, ça même ! ou petit poisson !

Il ne croyait pas si bien dire.

C'était, en effet, la vie des poissons qu'il inaugurait par ce stupéfiant plongeon.

Il descendait dans l'abîme voisiner avec les crustacés géants, à demi enfoncés dans la molle vase du fond.

Et déjà les êtres du plancton océanique, accompagnant sa chute, se précipitaient sur lui, myriades d'organismes, dont la plupart étaient microscopiques, pour accomplir leur fonction destructive.

Tout ce qui tombe devient la proie de ces êtres, ou subit tout au moins leur attaque avant d'atteindre le fond.

Mais, grâce à sa carapace, notre infortuné noir constituait une proie particulièrement résistante ; il pouvait être considéré comme invulnérable.

Quel océanographe épris de science n'eût souhaité se trouver à pareille fête ! Croiser dans leur course vagabonde les hôtes des abysses ! Frôler les poissons noirs ou bruns, à reflets de bronze, les poissons bleus à reflets d'acier, les « chimères » aux formes si bizarres ! Les lumineux *Stomiarboa* aux gros yeux, aux dents acérées ; les *Eurypharynx* d'une inoubliable horreur avec leur gueule énorme ; les poissons torche, enfin, ou Malacosteus niger ! Voir les céphalopodes électriques éteindre ou allumer leurs fanaux, projetant autour d'eux des reflets de saphir ou d'émeraude, de rubis et de topaze !

Inutiles splendeurs ! le nègre polychrome ne songeait pas à les admirer.

Il les fixait au passage, de ses yeux hagards, et continuait sa chute inconsciente, le corps abandonné, les membres inertes.

— Massa Victor il a fait bonne farce à pauvre « vieux frère », se répétait-il ; et master Julep n'est plus noir ; il est gris et visionne !

En touchant le fond, il était tellement dépourvu de ressort, tellement persuadé que l'aventure était un cauchemar dans lequel sa volonté n'avait pas à intervenir, qu'il se laissa tomber sur la molle couche de fine vase, qui tapissait le sol océanique.

Il y demeura étendu.

Et sans doute y serait-il resté de longues heures sans tenter un mouvement.

Mais une clarté se pencha vers lui.

C'était Laridon arrivé également au fond de l'Océan.

Et, tout près d'eux il y avait une grande épave en parfait état ; récente par conséquent : l'*Autonef*.

Sous sa forme de scaphandrier, le mécano était méconnaissable. Julep le considéra avec stupeur, le prenant pour quelque monstre d'une espèce inconnue au Gabon.

Aussi fut-il tout stupéfait d'entendre ces paroles joviales sortir de cette formidable tête aux gros yeux :

— Eh bien ! mon vieux poivrot, t'as donc pas pu siffler tout le jus, puisque nous v'là affalés au cul de la bouteille ? Quoi ? Vas-tu faire des chichis pour reconnaître Victor, ton poteau des familles… C'est grâce à mézigot, sais-tu, si tu te balades en smoking de cachalot, confortablement… au lieu d'être arrivé ici « neyé » et bon tout juste à faire un macchabée.

— Massa Laridon ! s'exclama le nègre en roulant des yeux effarés – mimique que le casque du scaphandre ne permettait pas au mécano d'apercevoir, mais il connaissait trop son homme pour ne point la deviner.

— Ne riboule donc pas tes lotos comme les estomacs d'une femme colosse, reprit-il. C'est bien moi, mon cher jus de chique. Ah ! dame ! Je ne suis pas très reconnaissable… Toi non plus… C'est la faute aux scaphandres, vois-tu.

— Aux scaphandres ?… Julep pas comprendre ?

Mais son compagnon pensait lui avoir suffisamment expliqué la situation. Aussi passa-t-il à d'autres considérations plus encourageantes.

— Te bile pas ! dit-il avec bienveillance. T'as pas le ciboulot fait pour les fortes études et t'aurais « la même un gîte » si je te décomposais ce nouveau truc de m'sieu Oronius. On peut vivoter là-dedans aussi à l'aise qu'un poisson rouge dans son aquarium… Y a qu'à attendre. Le « dab » est au courant. Il fera certainement le nécessaire pour nous sortir de là… Attendons le signal… Et profite du paysage, mon canard ! T'as pas souvent barboté, un clair de lune, dans pareille mare !

Singulier paysage, et plus singulier clair de lune ! Une masse de ténèbres !

Sillonnée comme une nuit orageuse de lueurs phosphorescentes, rouges ou verdâtres, cette masse était impénétrable aux regards.

La clarté dispensée par les projecteurs n'en éclairait qu'une faible étendue ; aux pieds des scaphandriers, elle étalait une tache blanche, sur un sol monotone, dépourvu de tout relief et recouvert d'une fine poudre de sédiment.

— Faisons tout de même le tour du proprio, reprit le Parisien. Faut bien se dégourdir les guiboles.

Ce n'était pas la simple curiosité qui le poussait. Il s'était demandé par quel moyen ceux qu'Oronius enverrait à leur secours feraient connaître leur présence. Et il avait trouvé ceci : une sonde descendue dans l'abîme d'une barque demeurée à la surface serait promenée autour de l'épave. Sa rencontre signifierait la présence des sauveteurs. Il n'y aurait

plus qu'à remonter, en se conformant aux indications du savant.

Mais Laridon pouvait-il espérer que cette sonde viendrait précisément heurter la coque de l'*Autonef* et l'endroit où lui-même se trouvait ?

Cette chance paraissait peu probable ; aussi le malin garçon en vint-il à penser :

— Plus j'explorerai de terrain, plus j'augmenterai mes probabilités d'apercevoir sans retard le signal de salut.

Donc, au lieu de rester inactif et prostré dans le voisinage de l'épave, il fallait rayonner autour.

Utilité incontestable d'une part, danger de l'autre. En effet, à trop s'éloigner de la coque du navire échoué sur bâbord, on risquait de s'égarer.

C'était là l'objection la plus grave.

L'ingénieux mécano n'eut pas de peine à y parer par une solution pratique.

Le rayon de la circonférence à décrire autour de l'épave devait être un rayon réel et non pas approximatif. Avec un solide filin amarré au gouvernail de l'*Autonef*, et dont on tiendrait le bout libre, il serait possible de s'éloigner en sécurité.

Les cordages ne manquaient pas à bord, mais il s'agissait d'en découvrir un incassable et léger. Laridon eut tôt fait de dénicher une ligne de sonde et de tout disposer pour l'exécution de son projet.

— Arrive ! intima-t-il alors à Julep, dont l'effarement ne cessait pas, et n'aie pas peur de te décolorer, joli blond. Par ici le soleil craint de prendre un bain.

— Massa Laridon avoir assez du « frayant » cinéma, pensait le candide nègre polychrome… C'est peut-être pour tâcher de remonter qu'il prend cette ficelle. Massa ne réussira pas. Julep le sait : dans le sommeil, on ne réussit jamais à faire les mouvements qu'on veut faire. On se sent des jambes de plomb.

Pourtant, il n'en était pas ainsi de lui ; car il évoluait avec une aisance réellement extraordinaire et presque trop grande. Loin d'être cloués au sol, ses pieds se levaient sans nul effort ; ses mouvements ne rencontraient aucune résistance. Il lui semblait être devenu une sorte de pantin aux membres soulevés par des fils, ou une énorme bulle de savon montant dans le vide.

Docilement, il suivit son chef de file.

Celui-ci, déroulant successivement la corde sur des longueurs de dix, puis de vingt, trente et cinquante mètres, décrivit ainsi plusieurs cercles concentriques, sans rien découvrir de particulièrement intéressant.

Le spectacle demeurait le même : c'était toujours, autour de l'alvéole de feu, creusée par la clarté du projecteur, la même masse opaque. Les éclairs fugitifs de la faune abyssale la zébraient et faussaient la notion des distances.

L'*Autonef* avait donc coulé à une profondeur où la végétation ne peut plus se produire et dans l'un de ces espaces désertiques que traversent, sans s'y fixer, les hôtes des abysses.

Et, ces formes fuyantes, ces monstres devinés, plutôt qu'aperçus, que Laridon et Julep croisaient au cours de leurs promenades, ne frappaient point suffisamment leurs regards pour exciter leur curiosité.

Mais, à leur dixième ou douzième circuit, ils firent une rencontre qui leur arracha soudain des cris d'admiration.

Ce fut d'abord, tout au fond des ténèbres, un brouillard lumineux, dont l'intensité et l'étendue croissaient à mesure qu'ils s'en rapprochaient.

Ce foyer de lumière, loin d'être éphémère, était fixe et tellement considérable qu'ils éprouvèrent tout à coup l'impression de marcher vers le jour.

Mais c'était un jour d'une nature particulière et diversement coloré.

Quand les deux explorateurs de l'abîme sous-marin surgirent dans sa pleine lumière, ils demeurèrent stupéfaits en constatant qu'il provenait uniquement d'une accumulation fantastique d'animaux arborescents. Ceux-ci émettaient des phosphorescences multicolores et formaient de véritables forêts.

Forêt n'est pas un mot exagéré en la circonstance. Car la taille de ces hôtes polypeux des abysses dépassait de plus d'un mètre le sol sur lequel ils étaient fixés.

Il y avait des « Pennatules » à tige rouge. Elles ressemblaient à de gigantesques plumes d'autruche plantées dans le sable. Leur barbe se constellait de petits polypes transparents. Partis de la base et s'irradiant d'un zoophyte à l'autre, des éclairs de lumière verte illuminaient ces plantes féeriques.

Des « Virgulaires » jetaient des lueurs d'un violet pâle ; de la tige carminée de courtes « kenillas » partaient des fusées d'un vert doré.

Il y avait encore des massifs calcaires et madréporiques des « Gorgones » aux troncs robustes et aux branches fines. Troncs et branches étaient recouverts d'une écorce charnue allant du rouge au violet. Les feux qui incendiaient l'écorce et les vulves mouvantes étaient changeants, passant instantanément du pourpre au bleu.

Naturellement, en présence de cette végétation inattendue, irradiante, le nègre et le mécano demeurèrent dans l'émerveillement.

Au milieu de cette désertique étendue sous-marine c'était comme une de ces oasis constituées par les *cœlentérés arborescents, isis et grandes gorgones*. Un grand nombre de poissons d'aspect féroce ou répugnant, de coquillages énormes, d'astéries géantes peuplaient cette oasis sous la palmeraie des éponges parasol.

— Ça qu'est étalage diamants comme rue de la Paix ? interrogea Julep.

Le mécano ne répondit rien.

— Épatant ! pensait-il à part lui. Dommage que d'aussi prodigieux spectacles soient inaccessibles aux bipèdes qui ne déambulent que sur le plancher des métros ou dans le sillage des « libellules ». Ces féeriques jardins sous-marins n'avaient, probablement, jusqu'à ce jour, reçu la visite d'aucun homme. En ma personne, « Panam » a fait cette découverte… Ne serait-il pas agréable que l'invention de m'sieu Oronius changeât tout cela ? Les touristes afflueront quand on saura que ce genre de petite balade est absolument sans

danger – puisqu'on ne rencontre pas de ces flics qu'indiquent le plus court chemin à prendre pour passer sous les taxis… En ce qui me concerne, si je recevais de nouvelles de m'sieu Oronius, je trouverais ce square des coquilles Saint-Jacques encore plus épatant !

Tout en admirant, le mécano et son compagnon avaient traversé l'oasis. Ils s'en éloignèrent, non sans regret. Combien l'ombre dans laquelle ils s'enfonçaient leur paraissait hostile et glaciale, après ce bain de lumière ! Combien elle leur paraissait un séjour d'horreur et de désespérance !

Et combien terne et pâle leur semblait maintenant la clarté répandue par leurs projecteurs !

Ils rentraient dans la nuit…

Vers quoi marchaient-ils ?

Était-ce une impression causée par le contraste ? Les ténèbres, à présent, leur paraissaient semées de pièges, peuplées d'ennemis. Ils devinaient dans l'ombre la gueule de squales hypothétiques, horriblement béants, ou la menace des gigantesques bras de l'hydre-pieuvre.

Pourtant, déjà des monstres marins de taille plus réduite les avaient frôlés ou heurtés et s'étaient enfuis, sans les attaquer.

Il avait donc fallu la vision lumineuse pour réveiller en eux le sentiment du danger et l'instinctif effroi de l'ombre.

À chaque sillage suspect que leur révélait la clarté des projecteurs, ils tressaillaient et s'arrêtaient.

D'un geste du bras, ils se désignaient le point d'où allait peut-être surgir un ennemi.

— Ici…

— Là !…

Une ombre… Deux ombres encore… Mais des ombres verticales, dont la silhouette rappelait la leur.

Des silhouettes humaines !… Des hommes !…

L’abîme sous-marin était-il habité ? Le square des coquilles Saint-Jacques découvert et baptisé par notre Parisien était-il déjà désigné sur la carte océanographique ?

Laridon ne s’arrêta même pas à cette hypothèse.

C’était bon pour ce nigaud de Julep, qui se raisonnait pas plus que les semelles de plomb du mécano. Le nègre, à l’aspect de cette dernière et plus extraordinaire apparition écarquillait les yeux et, faute de pouvoir se les frotter, il frictionnait énergiquement les deux lentilles de verre des œillères de son casque.

— Ça pas poissons ordinaires ! pensait-il. Nagent pas !… Marchent tel nous !… Ça qu’avoir jambes et tête comme massa Victor… Ça même !

Il ne s’avisait pas, le brave garçon, qu’on en aurait pu en dire autant de lui. Laridon au contraire, remarqua tout de suite l’analogie que présentaient avec les leurs ces silhouettes ballonnées, avec l’énorme boule de la tête, surmontée de l’œil cyclopéen du projecteur.

Les nouveaux arrivants portaient également le *Scaphandre d’Oronius* – cette merveille que le Maître avait baptisée : *Armure de Neptune*.

Cette constatation était pour le moins réconfortante, car ce ne pouvait être des ennemis, mais bien le secours espéré : les envoyés du père de Cyprienne.

Le mécano en compta trois. Aussitôt, se propageant à travers la masse d'eau, des ondes sonores atteignirent les microphones de son *Oreille de Stentor*.

— Laridon !… Julep !… Vous ?… C'est vous ?… Nous venons vous tirer de là… Où est l'*Autonef ?* Où est le *Snaky ?*

Fendant la glace liquide en dégageant au-dessus de leur tête cinq sillons de petites bulles d'air qui s'empressaient vers la surface, les deux groupes avançaient l'un vers l'autre. Bientôt les cinq scaphandriers se trouvèrent réunis.

Ils se considérèrent les uns intrigués, les autres heureux. Enfermés dans ces appareils identiques qui ne laissaient rien apparaître de la personnalité, ils ne pouvaient se deviner et chacun d'eux se posait la même question.

Turlurette particulièrement. Toute heureuse de voir se réaliser les promesses d'Oronius et de retrouver Laridon sain et sauf, elle regrettait de ne pouvoir librement manifester sa joie. À laquelle des deux silhouettes devait-elle adresser ses signes d'affection ?

Le mécano de son côté estimait qu'il était grand temps d'interrompre l'anonymat de ses sauveteurs.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Excusez. Mais vos « frusques » et nos « alpagas » rendent les présentations difficiles.

Souriant sous le casque de son scaphandre, l'ingénieur se désigna, puis désigna successivement ses compagnes ; en annonçant :

— Jean Chapuis… Turlurette… Mandarinette !

— Chères marquises, ravi de vous rencontrer ! minauda le mécano en esquissant un salut de cour que sa silhouette boursouflée rendit particulièrement comique. Comment trouvez-vous les profondeurs du bassin de Neptune de mon Versailles ? Ça manque de tapis vert dans les environs… Mais vos divines santés ne souffrent pas, nous l'espérons, charmantes, de l'humidité de la saison ?…

— Parlons sérieusement, Victor, interrompit Jean Chapuis, tout aux recommandations d'Oronius. Où est le *Snaky ?*

— À deux pas… dans l'épave de l'*Autonef*, répondit le mécano, en accompagnant ses paroles d'un geste vers les ténèbres liquides.

L'ingénieur respira.

— Parfait ! Parfait ! Nous allons lui faire sans tarder une petite visite. Ta communication, Victor, nous avait fort inquiétés, le Maître et moi. Dans le fait que ta cargaison s'est alourdie mystérieusement, au point de faire couler l'*Autonef*, le Maître voyait une marque d'activité de ceux qui sont à l'intérieur. Ils vivraient donc et ne seraient pas réduits à une impuissance absolue.

— Admettons, m'sieu Jean. S'ils ont bien pu m'embobiner dans cette combine à la manque, ils en seront pour leurs frais puisque vous voilà ! Vous allez nous remettre en bon chemin, s'pas ? Car l'*Alcyon* doit être dans les environs circonvoisins d'alentours, je suppose ?

— Il nous attend là-haut. Pour certaines raisons de prudence, Oronius a préféré demeurer en sentinelle. Nous au-

rons donc à le rejoindre… avec le *Snaky*. Celui-là, le Maître veut le tenir à l'œil.

— Oh ! fit Laridon avec un joyeux rire. Pas de « pet » qu'il se tire à l'anglaise ! Il n'a ni jambes, ni nageoires. Et ses habitants ne sont pas capables d'en sortir sans aide. Autrement, ce serait déjà fait.

— Je suis de ton avis… Mais justement on pourrait les aider. Il y a ce fakir outrecuidant qui nous chiffonne. Nous nous demandons s'il n'est pas là-haut, dans un yacht submersible, camouflé en amateur d'océanographie. Quel genre d'intérêt porte-t-il au *Snaky ?* C'est une chose à tirer au clair.

— Allons-y ! conclut le mécano. Après, vous nous ferez voir où qu'est l'ascenseur.

— Ce sera facile… Regarde ce fil par lequel nous sommes reliés à l'*Alcyon*. Il indique notre position et nous permet de communiquer téléphoniquement avec Oronius. Je vais d'ailleurs l'utiliser, car il convient de faire connaître là-haut l'état de nos affaires.

Et approchant le transmetteur, qui terminait le fil, de la plaque vibrante de son casque, il transmit le message suivant :

« Julep et Laridon retrouvés… Allons à l'épave et au *Snaky*. Dès signal, transmettez-nous vos instructions pour la remontée.

Ce message, comme on peut s'en rendre compte, était fort différent de celui qu'Oronius devait recevoir.

Jean Chapuis s'était exprimé librement, pouvait-il avoir la notion que l'onde ou toute autre influence mystérieuse lui

jouerait le mauvais tour d'altérer considérablement le sens de sa communication.

L'esprit tranquille de ce côté, il ne songea plus qu'à aller inspecter le *Snaky*.

Sous la conduite de Laridon, les scaphandriers avancèrent. Bientôt, tel un gigantesque cétacé échoué, ils aperçurent la carène de l'*Autonef* couchée sur le sol de l'Océan.

Vu la bande que donnait le navire couché sur bâbord, tous purent franchir la coupée, sans difficulté, et se hissèrent, sur le pont en pente, jusqu'au grand panneau. De là, ils virent le *Snaky*. Celui-ci n'avait point bougé ; il reposait paisiblement sur son chantier, scellé dans sa cuirasse d'or.

S'en étant assuré, et se croyant toujours en communication avec le savant resté sur l'*Alcyon*, Jean Chapuis fit le signal convenu.

Immédiatement, il reçut en réponse l'invitation suivante :

— Amarrez aux bites de l'épave ce qui descend. Puis, écartez-vous !

Évoluer sous l'étouffante densité de cette montagne liquide n'était pas sans gêner considérablement nos amis, et puis cet élément, en paraissant interposer entre eux une perpétuelle et épaisse couche de verre malléable, leur causait une impression de plus en plus gênante.

Les objets leur paraissaient déformés ; les distances ne leur étaient plus appréciables. Tous leurs mouvements devenaient maladroits, trop longs ou trop courts, dépassant le but ou ne l'atteignant pas.

En même temps, ils éprouvaient cette appréhension physique qu'on ressent devant les glaces des vitrines, contre lesquelles on se heurte sans les voir.

Un autre obstacle les gênait encore : autour d'eux, il y avait trop d'obscurité ; c'est tout juste si la lueur des projecteurs parvenait à y creuser de petites grottes de clarté, qui se déplaçaient avec les étranges promeneurs.

Chacun d'eux n'apercevait ceux qui marchaient devant lui que comme des ombres, faisant tache sur un fond lumineux. Chaque silhouette était comme enfermée dans une guérite de lumière.

Très rapidement, l'eau absorbant le rayonnement, le champ éclairé n'avait aucune ampleur, se révélait fort restreint ; à quelques pas de distance, les lueurs se perdaient, s'étouffaient ainsi qu'en un brouillard intense.

Détail non moins gênant pour les explorateurs des abysses, comme leurs cinq silhouettes étaient identiques, – de si peu qu'ils s'écartassent les uns des autres, en avançant, changeant ainsi l'ordre observé, il leur devenait impossible de savoir avec qui ils voisinaient.

Dans ces cas, ils ne pouvaient donc s'identifier les uns les autres qu'en parlant, l'*Oroniphone* transmettant avec une précision mathématique les moindres sonorités de la voix.

Redescendu hors de l'épave de l'*Autonef*, Jean Chapuis fit grouper ses compagnons sur une seule ligne.

Il attendait l'envoi annoncé par Oronius.

Bientôt, au-dessus de sa tête, un chapelet de faibles lueurs apparut et s'abaissa. Sur le conseil de l'ingénieur, toutes les mains se tendirent pour saisir un faisceau de

minces fils métalliques câblés, supportant chacun un certain nombre d'ampoules électriques formées d'une substance translucide et particulièrement résistante.

Ce faisceau se réunissait à un câble central, qui devait posséder une formidable puissance de traction. La disposition des différents fils semblant en indiquer l'usage, l'ingénieur n'hésita pas.

— Passez chacune de ces élingues dans les fenêtres qui trouent de tribord à bâbord la quille de l'*Autonef*, expliqua-t-il ; et faites-les se rejoindre au-dessus des bastingages. Ce dispositif est certainement destiné à le remonter.

Effectivement, quand l'épave eut été entièrement ceinturée, les scaphandriers virent tout à coup se gonfler une grande quantité de pochettes flasques, jusqu'alors pendant le long des fils d'acier auxquels elles étaient épissées de distance en distance. C'étaient des vessies natatoires de poissons inconnus, mais évidemment d'une taille et d'une force gigantesques.

Lorsque le gonflement en fut achevé, les scaphandriers émerveillés virent l'épave et son contenu se redresser, se balancer un instant, puis quitter le sol et s'élever aussi facilement que si elle eût été remplie d'air raréfié.

En quelques instants, elle disparut hors du champ de leur vision.

— Le Maître s'est réemparé du *Snaky*, annonça Jean Chapuis. C'était prévu ; mais je ne m'attendais guère à les voir centupler la force d'aussi simples moyens… Il ne nous reste plus qu'à le rejoindre. Attention, mes amis, je le préviens de notre remontée.

Sur ce garde à vous, l'ingénieur se saisit du fil qui devait le rattacher à l'*Alcyon* et voulut le porter à son casque.

Au lieu de se tendre, le fil suivit son mouvement.

Surpris, Jean Chapuis tira inconsciemment. Il s'aperçut alors que sa main ne tenait plus qu'un tronçon de fil libre.

Le câble de communication venait de se rompre accidentellement ou… d'être sectionné !

— Que signifie cela ? pensa-t-il en frémissant.

Pour ne pas inquiéter ses compagnons, il s'abstint de leur communiquer sa remarque. Mais, chargé de la sécurité commune et pressentant une menace inconnue, il s'empressa de donner cet ordre bref.

— En surface tous !… Remontons !

Pour provoquer automatiquement cette remontée, il suffisait de découvrir, en la dépouillant de sa calotte de caoutchouc, la partie supérieure du casque des scaphandres.

Sous cette calotte se vissait une plaque de *pneumator*, métal doué de propriétés singulières : composé par Oronius il possédait la faculté de décomposer l'eau et de transformer cette réaction chimique en force ascensionnelle.

Au moment où il donnait son ordre, l'ingénieur était positivement persuadé qu'il avait pour voisines Turlurette et Mandarinette. Les deux soubrettes de Cyprienne s'étaient écartées de lui un peu avant le garde à vous, sans qu'il s'en soit aperçu.

Aussi, s’imaginant bien faire en envoyant tout d’abord les jeunes filles vers la surface, décoiffa-t-il successivement les casques des deux scaphandres les plus proches de lui.

— Honneur aux dames, dit-il en même temps.

Ni Julep, ni Laridon – bénéficiaires de ce geste – n’eurent le loisir de le prévenir de sa méprise, pas davantage celui de protester. Ils furent brusquement arrachés du sol sur lequel ils reposaient et filèrent verticalement avec la rapidité d’un bouchon de liège.

— À toi ! voulut dire l’ingénieur, pensant parler à Laridon.

Un cri de terreur l’arrêta.

D’un geste effrayé, Turlurette, la petite amie du mécano, indiquait un requin qui fonçait sur eux…

Un squale à cette profondeur ? Jean se crut le jouet d’une fantasmagorie !

Le rapace portait, fiché dans son flanc, un harpon retenu par une ligne d’acier à laquelle ses évolutions faisaient décrire des cercles rapides.

Il avait ainsi – et sans que les compagnons de la jeune fille pussent s’en apercevoir, en raison des ténèbres proches – entouré Turlurette de cinq ou six nœuds coulants de ligne… Son élan brusque vers le groupe resserra ces nœuds. Probablement affolé par la douleur que lui causait le harpon, il fonça sur le groupe, et entraîna Turlurette, garrottée par la ligne.

— Découvre ton casque ! cria Jean Chapuis.

Trop tard ! Paralysée, presque étouffée, la pauvre jeune fille était emportée à la remorque du squale, qui se perdit dans la nuit glauque.

L'ingénieur eut à peine le temps de voir ce terrible début d'un drame sous-marin. Un choc s'était produit ; heurté par la corde tendue, lui-même venait de culbuter. Instinctivement ses mains se portèrent vers le sommet de son casque et en arrachèrent le caoutchouc.

Lancé comme une balle, il fila vers la surface.

CHAPITRE VI

LE MONSTRE ANTHROPOPHAGE

Victor Laridon et master Julep avaient été projetés à une vitesse dont ils ne pouvaient se rendre compte. Ils montaient, attirés par l'énergie mystérieuse, ou, plus exactement, aspirée par elle.

En effet, telle était bien la nature du phénomène qui se produisait, phénomène très facilement explicable, si l'on considérait les propriétés du *pneumator* inventé par Oronius.

La force répulsive s'exerçant normalement à la surface du singulier métal, avait pour effet de chasser une colonne d'eau de section égale à cette surface et dont la hauteur, si elle avait pu être calculée, aurait permis d'évaluer cette force. En d'autres termes, elle faisait le vide au-dessus de la plaque, vide que tentait constamment de combler le scaphandre, en s'y introduisant de plus en plus vite.

Mais l'ascension eût été infiniment plus rapide et pour ainsi dire foudroyante si, d'une part, la réaction chimique aboutissant à la décomposition chimique de l'eau de mer n'eût progressivement diminué la radio-activité du métal et si, d'autre part, le diamètre de la rondelle mise à découvert

n'eût été inférieur à celui du casque du scaphandre. Il en résultait un constant frottement. Ce frottement, cela va de soi, visait à contrarier la montée.

Si bien que Laridon, parti comme une flèche, sentit se ralentir le mouvement ascensionnel à mesure qu'il approchait de la surface.

Néanmoins, la force émanée du *pneumator* n'était point encore complètement épuisée et, devant refouler l'air comme elle refoulait l'eau, le mécano aurait eu les plus grandes chances de dépasser la surface de l'Océan et de s'élever dans l'air à la façon d'une Montgolfière, s'il ne s'était rappelé à temps les recommandations d'Oronius contenues dans les instructions que voici :

« En arrivant près de la surface, – on en sera averti par la réapparition de la lumière solaire, dont les rayons pénètrent à une profondeur de deux cents mètres, – il conviendra de replacer lentement la coiffe de caoutchouc sur le *pneumator*. On la replacera avec lenteur en s'efforçant de se rendre compte de l'effet produit. Cet effet sera le suivant : la diminution de la surface active entraîne une diminution proportionnelle de force. Il faut que celle-ci soit calculée de façon à ce qu'on ait plus de poids au moment où l'on émerge. Cela revient à équilibrer la poussée du *pneumator* avec la pression atmosphérique. »

Ainsi fit donc Laridon et sa prudente manœuvre lui permit de sortir de l'eau à mi-corps, position dans laquelle il demeura, oscillant à la façon d'un mannequin de baudruche.

Autour de lui, sur l'eau, cinq ou six canots et baleinières stationnaient, attendant sans doute la réapparition des scaphandriers.

L'une de ces dernières, la plus proche, se dirigea aussitôt vers le simili-mannequin. Deux des rameurs le saisirent sous les aisselles et le hissèrent à bord.

Le mécano, qui ressemblait à une outre gonflée, se laissa tomber sur un banc.

— Voilà une stupéfiante diablerie ! murmura-t-il entre ses dents.

Sans songer à relever le capuchon de son scaphandre, il demeura inerte, dévisageant ses sauveteurs et promenant sur le cercle de l'horizon des regards qui, certainement, exprimaient l'inquiétude.

Inquiet, il y avait de quoi l'être !

Sur l'eau verte, naguère supportant l'*Alcyon* et le sous-marin océanographe, il n'y avait plus qu'une seule silhouette nautique.

Or, c'était celle du mystérieux submersible auquel appartenait évidemment l'embarcation dans laquelle l'ex-capitaine de l'*Autonef* venait d'être recueilli.

De l'*Alcyon ?* pas la moindre trace !

Comment expliquer qu'Oronius eût laissé le champ libre à ce voisin qu'il déclarait suspect ?

Une catastrophe s'était-elle produite ?

Ah ! le méfiant Laridon avait bien raison de murmurer :

— C'est une stupéfiante diablerie !

N'étant pas certain d'être entouré par des amis, le mécano préféra demeurer casqué ; il refusa donc obstinément

les offres de service des inconnus, ses empressés sauveteurs qui mettaient un peu trop de complaisance à vouloir le débarrasser de son scaphandre.

— Tout à l'heure ! fit-il du geste et de la voix. Attendez qu'on soit tous réunis.

L'apparition du Parisien avait été, en effet, suivie, à courte distance, de celle d'un second scaphandrier, aussitôt recueilli par une autre embarcation.

Celui-là consentit à découvrir son visage. Et la face bigarrée du nègre polychrome apparut.

Trente secondes après, un troisième émergeait et fut hissé à son tour.

— C'est Turlurette, pensa le mécano. Et Mandarinette va suivre. Je connais m'sieu Jean. Il aura sûrement voulu rester le dernier et faire remonter tout son monde avant lui.

Mais ce fut le visage démasqué de l'ingénieur qui se montra.

— Elle est en retard ! se dit Laridon devenant nerveux. Crénom ! Ce ne serait pas le moment d'avoir un déraillement sur la ligne !…

Anxieusement, il attendait la réapparition de la gentille soubrette et celle de Mandarinette.

Aucune des deux ne reparaissait. Et le temps coulait.

Dans l'autre canot, Jean Chapuis était tout pâle.

Il savait, lui…

Tout au moins pour Turlurette, il connaissait la raison qui s'opposait à sa remontée. Il devinait le drame au début duquel il avait assisté.

Seulement, il ne se doutait pas que c'était la fiancée de Laridon qu'en ce moment même le requin furieux et blessé entraînait à travers les sombres profondeurs.

Il apercevait la face sombre de Julep.

Il voyait dans une autre barque le scaphandre fermé de Laridon. Et il se répétait avec angoisse :

— Deux ne sont pas remontés… Qui est resté au fond ?

Laridon devait être l'un de ces deux-là : il se persuadait, et son remords de n'avoir pu le secourir lui embuait les yeux.

L'autre ? Était-ce Turlurette ou Mandarinette ?

Son trouble l'effondrait tellement qu'il n'avait pas encore remarqué la disparition de l'*Alcyon*.

Et il n'arrivait pas à traduire les signes désespérés que lui adressait Laridon, trop loin de lui pour le questionner ou l'avertir.

— Où sont Turlurette et Mandarinette ?… Que leur est-il arrivé ?… Qu'est devenu notre *Alcyon ?* demandait le mécano, pris entre ces deux sujets d'alarme.

Les embarcations étant venues accoster le sous-marin, les scaphandriers furent hissés sur le pont.

Alors seulement l'ingénieur parut se reprendre en constatant qu'il n'était pas à bord de l'*Alcyon*.

Autour de lui, il n'y avait que des visages inconnus.

En même temps, du scaphandre de Laridon jaillissait cette interrogation éperdue.

— M’sieu Jean !… Turlurette ?… Mandarinette ?… Pourquoi ne remontent-elles pas ?

Jean Chapuis tressaillit violemment.

Ainsi c’était les deux jeunes filles ? Les malheureuses demeuraient sans défense dans l’abîme sous-marin !

— Je ne sais ! cria-t-il désespérément. J’ai vu un requin emporter l’une d’elles… Un requin ?… Est-ce croyable ? Je ne puis comprendre cela, ni savoir ce qu’est devenue l’autre… J’ai été moi-même renversé… C’est par un geste tout machinal que j’ai provoqué ma remontée… Que nous arrive-t-il ? Où sommes-nous ?

Un ricanement sarcastique lui fit tourner la tête.

Du capot un personnage venait de surgir.

En lui, Victor Laridon, blêmissant, reconnut le fakir enchérisseur de Yokohama !

— Rassurez-vous, conseilla-t-il sur un ton railleur. L’*Alcyon*, sur mes indications amicales, excursionne dans les environs. Dans mon pays, il y a de bons plongeurs ; or, aucun d’eux ne saurait rivaliser avec moi. J’ai donc été substituer au fil qui vous reliait avec lui un autre fil partant de mon propre bord… Le *Snaky* est désormais en sûreté… Quant aux jeunes personnes dont le sort paraît vous inquiéter, il est à supposer que l’une l’elles – celle qui n’a pas été entraînée par le requin – doit se considérer comme sérieusement égarée… Il lui reste bien peu de chances de rencontrer un passant obligeant qui soit à même de lui offrir son bras et de la re-

mettre dans le bon chemin… Félicitez-vous donc de ne point partager son sort et de pouvoir bénéficier de mon hospitalité.

Deux cris de rage – auxquels succéda le bruit d'un plongeon – lui répondirent.

Menaçant, Jean Chapuis avançait sur lui…

Et Laridon, trompant la vigilance de ses gardiens venait de se rejeter à la mer et de disparaître sous les flots.

Le pauvre mécano espérait-il donc retrouver Turlurette ? On se refusait-il à lui survivre ?

C'était bien, en effet, à ce double sentiment qu'avait obéi notre titi parisien en se précipitant de nouveau dans l'abîme sous-marin.

Trop blagueur pour être très expansif, il n'avait jamais laissé voir à quel point la principale soubrette de Cyprienne lui était chère. Sa disparition le plongea dans un désespoir dont il ne se fût pas soupçonné capable et il songea à partager le sort de sa gentille camarade.

Mais, auparavant, il voulut s'assurer qu'il ne restait aucune chance de porter secours à l'une ou à l'autre des deux jeunes filles.

En outre, un sentiment de révolte contre le destin s'était joint à l'impulsion qui avait renvoyé le mécano dans le gouffre.

Il ne se résignait pas à admettre comme définitive la victoire du fakir. Il se refusait à devenir son prisonnier. Son acte était donc tout à la fois désespéré et réfléchi.

Sans secousse, il toucha le fond, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'il allait faire. En vain pressait-il de ses deux poings fermés la boule qui enfermait son fécond cerveau.

Il était seul sur la fine vase dont se tapisse le sol des profondeurs sous-marines. Seul, sans point de repère, sans communication avec le monde des vivants et sans secours possible puisqu'à la surface des flots, pour l'attendre et s'intéresser à lui, il n'y avait plus maintenant que des ennemis.

Or il prétendait retrouver deux jeunes filles, dont l'une avait été emportée, par un squale fantastique, dans une direction impossible à déterminer et dont l'autre – si elle n'avait partagé ce sort – devait errer au hasard, épouvantée, découragée, attendant la mort.

Certes, la baleinière l'ayant cueilli à sa remontée en ligne directe, il ne devait pas se trouver à plus de cinquante pas du point précis où était déroulé le drame.

À supposer qu'une seule des jeunes filles eût été emportée et que l'autre, prise d'une faiblesse, causée par l'épouvante, fût demeurée évanouie, cinquante pas devaient suffire pour la rejoindre.

Ces cinquante pas, dans quelle direction les faire ? Laridon n'en pouvait avoir aucune idée. S'il avançait, il marcherait au hasard et peut-être en s'éloignant de celles qu'il cherchait.

Évoluant avec autant de circonspection que s'il avait dansé sur des œufs, il pivota lentement sur lui-même en jetant autour de lui des regards qui n'exprimaient pas une parfaite assurance.

Vainement ses yeux essayèrent de s'habituer à l'obscurité. Celle dont cette nuit liquide était entièrement capitonnée ne se laissait point percer ; elle était formidable et hallucinante ; on la sentait infinie, si profonde qu'il était impossible de se représenter une pareille compression de ténèbres.

Et cela enserrait Laridon, à droite, à gauche, devant, derrière et en-dessus. Partout une immensité d'ombre ! Partout !… En marchant devant lui pendant des heures, des jours, des semaines, en marchant pendant des années, si la mort consentait à ne pas interrompre son voyage d'errant submergé, en verrait-il jamais le bout ? N'était-ce pas terrible cette nuit éternelle dans laquelle la solitude était plus effrayante encore ?

— Où chercher ?… Où trouver ?

À ce moment où, noyé dans cet insondable encrier, il devinait l'étendue infinie des espaces sous-marins, il comprenait la folie de son entreprise et reprenait le sentiment complet de son impuissance.

C'était à pareille immensité qu'il prétendait disputer Mandarinette et Turlurette ?

Fou !… Archi fou !…

Y avait-il seulement une chance sur des millions pour que le surprenant rapace revint jamais croiser en cet endroit ?

Le Parisien prétendait cependant conserver un impossible espoir. Et il se répétait cette phrase espagnole :

— *Quien sabe ?*

Cela signifiait qu'il s'en rapportait au hasard pour le conduire jusqu'à l'endroit où l'une des jeunes filles gisait, peut-être tellement effrayée par son isolement et la conscience de sa situation qu'elle n'avait plus le courage de se relever, ni de faire un mouvement.

Et puis le monstre blessé dont l'instrument de supplice avait ceinturé l'autre pouvait fort bien ne pas avoir été loin.

Frappé mortellement, n'était-ce point possible ? Peut-être était-ce dans les derniers soubresauts de sa terrible agonie qu'il avait entraîné Turlurette ?

Il pouvait s'être écroulé à quelques mètres de cette ligne creuse où la quille de l'*Autonef* avait laissé sa trace dans la vase.

Pourquoi repousser ces hypothèses favorables ?

Mais elles n'en comportaient pas moins un terrible aléa, dont la pensée accablait le mécano d'angoisse.

Il suffisait de quelques décimètres de cette eau noire pour les isoler les uns des autres… Il pouvait passer à deux ou trois pas de Turlurette et de Mandarinette sans se douter de leur présence.

Pas plus qu'elles ne s'aviseraient elles-mêmes de la proximité du salut.

Ayant ainsi fait cet examen de la situation, le Parisien s'était décidé à avancer. Maintenant, il marchait au hasard et s'étant sans doute éloigné de l'endroit où l'avait conduit sa chute, il pouvait se considérer comme égaré, à l'instar de celles qu'il recherchait.

Même favorisés par le plus heureux des hasard, même réunis, que deviendraient-ils tous trois quand, remontés en surface, ils n'apercevraient de tous côtés que le cercle immense et monotone de l'Océan ?

Une lente agonie par l'asphyxie les attendait en bas ; en haut, ils périraient certainement d'épuisement et de soif…

Entre ces deux perspectives, devait-il choisir ?

Ainsi, la dernière lueur d'espoir pâlissait, diminuait, s'éloignait et, dans sa pensée, le mécano n'entrevoyait plus qu'un infranchissable horizon de désespoir.

Allait-il s'y abandonner ?

Un incident effrayant vint l'en distraire, en l'obligeant à craindre pour sa propre vie.

Dans son voisinage immédiat, il lui sembla tout à coup percevoir une grande agitation dans l'onde. Une fuite éperdue de poissons lumineux raya la nuit de traits de feu et, derrière cette déroute, une masse compacte passa.

Victor ne l'entrevit qu'à peine ; elle était encore trop éloignée de lui et déformée par l'interposition de l'épais rideau liquide.

Il éprouva néanmoins une impression pénible : un événement anormal venait de se produire. Il devait être le précurseur de quelque cataclysme redouté des hôtes de l'Océan, puisqu'ils fuyaient en troupes.

Cependant l'instinctive appréhension ressentie par lui dura peu.

— Si c’était ?… pensa-t-il en frappant son casque d’un coup de poing, car il avait esquissé le geste de se toucher le front…

« Oui, si c’était le requin de Turlurette… revenu pour achever son repas avec la petite Chinoise ?

Le brave garçon se sentait prêt à s’élancer sur le squale et à engager un combat pour lui ravir sa proie.

Cette héroïque illusion ne pouvait tenir bien longtemps. Seul et désarmé, qu’eût-il fait ?

La réflexion le ramena à une plus saine compréhension : le passage du squale blessé n’aurait pas mis les poissons en pareil émoi, car le monstre devait fuir sous l’aiguillon de la douleur, donc il ne chassait point.

Dans ce cas, les poissons se seraient simplement écartés de sa route : or, ceux qu’avait entrevus Laridon donnaient l’impression d’être poursuivis.

D’autre part et bien qu’il n’eût pas assisté au drame dont Turlurette était la victime, il se faisait du requin une idée assez exacte et le voyait d’une taille ordinaire.

Au contraire, la chose vivante qu’il avait entrevue, chassant dans les ténèbres, devait être, à son estime, d’une taille monstrueuse. Certainement ses dimensions étaient doubles sinon quadruples de celles des plus volumineuses baleines.

L’effroi manifesté par les autres habitants des profondeurs abyssales prouvait qu’elle constituait un sérieux danger. Les animaux aquatiques ne détruisent pas pour le seul plaisir de détruire, leur seul appétit les fait chasser ; mais il s’en trouve d’excessivement voraces. Celui-ci devait l’être :

cela étant, tout ce qui se rencontrerait sur son passage aurait bien des chances d'être saisi et dévoré.

Pour sa tranquillité d'esprit, notre Parisien n'imaginait pas pouvoir être personnellement menacé, car la bête allait vite et devait s'être transportée dans un autre secteur.

Il se disposait donc à reprendre sa marche sans but, quand de nouveau les ténèbres s'illuminèrent.

Stupéfait, le mécano se trouva instantanément bousculé et presque encerclé par une véritable armée de poissons de toutes tailles et de toutes formes qui semblaient se pourchasser les uns les autres.

Mais il n'en était rien, car eux-mêmes se trouvaient être le gibier convoité : ils tentaient d'échapper au grand chasseur.

D'instinct, le mécano se retourna et jeta derrière lui un regard épouvanté.

Le monstre qu'il avait soupçonné une première fois et de loin, venait d'opérer une rapide volte-face et revenait sur ses traces.

Cette fois, c'était vers le malheureux scaphandrier qu'il semblait se diriger en coupant l'eau de son mufle, comme un taille-lames.

Et Laridon aperçut la menace de sa formidable gueule béante, dévorant inlassablement les moins rapides des poissons qu'elle avalait à la façon dont l'entaille située sous le Niagara avale sa chute.

Il l'aperçut et, saisi d'une terreur panique, il voulut, comme les poissons, fuir droit devant lui.

Malheureusement, équipé comme il l'était, sa vitesse ne pouvait être considérable. Il s'en rendait compte et bien que le monstre avançât lui-même en ligne brisée, ce qui ralentissait sa poursuite, Laridon le sentait gagnant du terrain.

Chaque regard jeté en arrière le lui montrait, plus proche, car encadré d'une multitude de poissons qui gênaient ses évolutions, il ne pouvait tenter de lui échapper en multipliant les crochets.

La sueur de l'angoisse ruisselait dans son casque et sur son échine… Cet essai de fuite – aussi lente qu'une course de cauchemar – au milieu des ténèbres et parmi ce peuple d'êtres plus horribles les uns que les autres, avait quelque chose d'horrifiant.

Laridon sentait la folie menacer son cerveau. Il perdait le contrôle de ses actions. Il se sentait comme dans les démentes visions d'un sommeil fiévreux, paralysé par un oppressant sentiment d'impuissance.

Ne s'imaginait-il pas sentir sur lui le souffle de son ennemi ?… Le souffle ?… Quelle affreuse chimère !

L'horrible silence des abysses se peuplait de clameurs effroyables. C'était tout simplement les bourdonnements de son sang emplissant de tumulte ses oreilles…

Le mécano, cette fois, connaissait la *peur !*

Il s'agitait de façon désordonnée, peinant pour avancer, avec l'atroce sensation de demeurer sur place.

Et soudain, renversé par un heurt, il roula sur le sol visqueux de l'abîme, devant une gueule démesurément ouverte, qui l'engloutit…

Le monstre, ayant engouffré l'infortuné, poursuivit sa route et sa chasse insatiable, sans que nul être conscient ait pu entendre le cri d'agonie de Victor Laridon, le joyeux Parigot.

CHAPITRE VII

« IN MORTE VITA »

À bord du sous-marin, sur l'arrière duquel se lisait ce nom singulier : *Mystérius*, au moment du plongeon exécuté avec tant d'imprévu par le Parisien, le fakir n'avait d'abord pu retenir une grimace de mécontentement. Ce rescapé lui faussant compagnie le contrariait. Il avait sans doute ses raisons de désirer conserver au grand complet la collection des ennemis de Hantzen et de Yogha.

Déjà cette collection se trouvait déparée par la disparition de Turlurette et de Mandarinette. Le fakir tenait tout juste deux sujets, Julep et Jean Chapuis, ce devait lui sembler insuffisant.

Pourtant son embarras ne dura qu'un instant.

À l'avant du *Mystérius* était disposé un « chalut », vaste poche en filet de chanvre cordé et goudronné, particulièrement solide et dont la grande ouverture était maintenue béante par un cerceau rigide.

Ce chalut portait encore un dispositif particulier, en qui des professionnels eussent reconnu sans peine un cinématographe de prise-projections presque simultanées, perfection-

né selon la dernière formule. En effet, à peine impressionnée, la bande de pellicule était automatiquement développée, contretypée en positif et dirigée par un tube pneumatique vers une chambre de projection.

Les deux postes – enregistreur et projecteur – se trouvant ainsi reliés par le tube pneumatique, on pouvait sans intervalle appréciable suivre sur l'écran ce qu'enregistrait l'appareil. On obtenait de la sorte l'équivalent de la vision à distance d'un événement à mesure qu'il se déroulait.

Il était aisé de deviner pourquoi le chalut du sous-marin était muni d'un semblable perfectionnement. Ce ne pouvait être que dans le but de suivre et de guider la promenade de l'engin, au cours de mise en service.

Le chalut, on le sait, est utilisé pour l'exploration d'animaux sous-marins – astéries, foraminifères, cœlentères, gorgonophyliens, échinodermes, bryozoaires, brachiopodes, décapodes et toute la kyrielle singulière des poissons à vessies natatoires ; – le poids total que remonte un chalut peut aller jusqu'à plusieurs tonnes.

Le fakir s'arrêta pensivement devant lui.

— On pêche les poissons, semblait-il se dire. Pourquoi ne pêcherait-on pas les audacieux qui osent excursionner parmi les poissons ?

S'installant devant la chambre noire complétant l'appareil – et qui allait lui permettre de suivre le trajet de l'engin et de le guider – il jeta un ordre dans un tube acoustique.

Aussitôt, le chalut fut descendu et la manœuvre de la promenade sur le fond commença.

Fort intéressé, le fakir suivait sa pêche sur l'écran de la chambre noire.

— Remontez ! ordonna-t-il enfin, d'une voix satisfaite.

Cette remontée du chalut, pour les pêcheurs comme pour les océanographes, est toujours un spectacle émotionnant. On attend en silence, les yeux braqués sur le point d'où le filet va surgir. Que va-t-il sortir de l'eau ? Quelle proie aura livré l'abîme ?

Sous la transparence des eaux, une masse sombre se dessina bientôt, se haussa et devint plus nette ; la poche gonflée creva le dos d'une vague et s'éleva, rejetant des trombes d'eau qui, sous elle, comblèrent en écumant le gouffre creusé.

Dans la poche, un désordonné grouillement jetait des lueurs, suprêmes manifestations de la vie des êtres qu'elle venait d'arracher aux profondeurs. C'était la tombée du jour et le gris sombre du ciel faisait déjà ressortir la luminosité des poissons capturés ; le chalut ruisselait de gouttes de feu, étincelait d'éclairs multicolores.

Il traversa l'air comme un brillant météore et s'abattit aux pieds du fakir.

Aussitôt repris, soulevé au bout de deux palans, et renversé, il laissa échapper son contenu qui roula pêle-mêle, envahissant le pont.

Certes ! il y avait là des merveilles, de quoi surexciter bien des curiosités ! Les faisceaux de feux intermittents des branches de polypiers faisaient alterner leurs colorations violettes, pourpres, orangées, bleuâtres, mauves et la gamme dominante des tons verts, avec la phosphorescence des al-

cyonnaires et des ophiures, les teintes brillantes des annélides et des fragiles astéries.

Mais ces splendeurs laissaient insensible le fakir. Ce n'était point à elles qu'allaient ses regards, mais uniquement à une outre sombre et boursouflée qui s'agitait au milieu d'elles.

Le chalut ramenait un scaphandrier pêle-mêle avec sa moisson d'étoiles et d'arc-en-ciel.

C'était Laridon !… Il venait de se laisser pêcher par la gueule béante du chalut, prise par lui pour celle d'un monstre anthropovore.

Le fakir se baissa et dégagea le mécano empêtré dans l'amas grouillant des poissons, dont quelques-uns étaient d'une respectable grosseur.

— Voici la plus belle pièce ! railla-t-il. De mémoire d'océanographe, on n'a jamais ramené rien de pareil !

Vite debout, le mécano, furieux, releva sa visière.

— Et de quel droit vous livrez-vous à ce genre de plaisanterie ? s'écria-t-il apostrophant l'indiscret fakir, avec une virulence légitime. Je voudrais bien connaître votre patron de pêche et le voir pour lui demander ce qu'il nous veut.

— C'est une satisfaction qu'il m'est agréable de vous procurer, répondit froidement le fakir. Voici justement ceux pour le compte de qui je vous ai repêché, vous et vos camarades…

Son geste ironique désignait quatre personnages débouchant du capot.

Jean Chapuis, Laridon et Julep poussèrent une exclamation de rage. Ils venaient de reconnaître Hantzen et Yogha, qu'accompagnaient Wiwar et Jarousse, l'homme-singe.

Le cercueil d'or avait rendu sa proie !…

***   ***

Il nous semble inutile de présenter les diaboliques personnages qui viennent de surgir, bien vivants – trop vivants ! – sur le pont du *Mystérius*.

Cependant, puisqu'à la suite de leurs précédentes aventures, nous avions pu penser ne les revoir jamais[3], il convient de revenir sur les circonstances de cette résurrection.

C'en était une… Mais n'a-t-on pas vu, dans l'Inde, enterrer des fakirs, en apparence privés de vie. Mis au tombeau, privés d'air, de lumière et de toute nourriture – ceci sous la surveillance de sentinelles anglaises, – on a pu constater leur retour à la vie, après une et même deux années de sépulture réelle. Si cette suspension de la vie pendant une période aussi prolongée est un phénomène, mais c'est également un fait qui ne saurait être nié.

La résurrection de Hantzen, de Yogha, de Wiwar et de Jarrousse pouvait être expliquée de la même façon.

Ils étaient – qu'on nous permette de le rappeler brièvement – enfermés dans un étrange véhicule à forme de ser-

---

[3] Voir *Les Fiancés de l'an 2000* et *Le Monde des Damnés.*

pent ; véhicule fouisseur qui pouvait évoluer sous terre en se creusant un chemin à la façon des taupes et des vers de terre.

À travers un sol bouleversé par un cataclysme sismique, ce véhicule, – le *Snaky* – remontait, ramenant à la surface ses passagers, c'est-à-dire Hantzen et Yogha – ces éternels ennemis d'Oronius. Le Serpent renfermait en outre les serviteurs Wiwar et Jarrousse – ce dernier transformé en singe par le père de Cyprienne.

Mais, au cours de son voyage à l'aveuglette, le *Snaky* avait traversé une couche d'or en fusion. Et si ses efforts pour s'en dégager avaient abouti à le sortir de ce lac de métal, – il n'en restait pas moins emprisonné dans une enveloppe durcie par la galvanoplastie volcanique et ne pouvant être percée de l'intérieur.

Hantzen, Yogha et leurs compagnons étaient donc condamnés à périr étouffés à l'intérieur du *Snaky*.

Ils le savaient. Aucun espoir ne leur restait !

C'était alors que fixant tour à tour ses complices, la belle Hindoue les avait plongés dans un sommeil cataleptique, auquel elle avait donné l'apparence de la mort.

Arrêtant aussi par un effort de volonté les battements de son propre cœur et retournant sa langue dans sa bouche, elle s'était personnellement transformée en cadavre apparent par un arrêt presque total de toutes les fonctions vitales.

En cet état – celui des fakirs dont nous venons de parler – elle pouvait vivre dans la mort pendant plusieurs mois. Cette mort apparente la sauvait de la mort définitive, et

celle-ci eût été son lot comme celui de ses compagnons, si elle n'avait pris la précaution de suspendre leur vie à tous.

De cette situation – à laquelle d'ailleurs il fallait bien qu'elle se résigne – elle escomptait quelques avantages. C'était en premier lieu de persuader Oronius de son décès et de sa totale impuissance. Le Maître, en effet, devait en acquérir la conviction en l'apercevant insensible à l'intérieur du *Snaky*, transformé en cercueil.

Par contre, une fois oubliée, Yogha comptait bien se faire délivrer et réveiller. Dans ce but, avant de s'endormir, elle avait pris le soin d'entrer en communication astrale avec un vieux Yoghi. Elle lui avait révélé ce que renfermait le *Snaky* et donné certaines instructions qu'il devait mettre à exécution quand l'heure serait venue.

Cette heure parut avoir sonné lorsque le prétendu fossile dut affronter le feu des enchères à Yokohama. L'intervention d'Oronius avait failli tout compromettre.

Dépositaire de la pensée de Yogha, le fakir savait qu'elle ne pouvait rien redouter davantage que de tomber au pouvoir du savant. Aussi avait-il décidé de tout tenter pour l'y soustraire.

Usant des trésors dont elle lui avait révélé l'existence, il avait armé et équipé comme en vue d'une croisière océanographique le sous-marin *Mystérius*.

Puis, il était parti influençant à distance Yogha endormie dont le corps magnétiquement alourdi avait fait couler l'*Autonef*.

S'étant ensuite débarrassé de l'*Alcyon* – nous verrons par quel procédé – le fakir n'avait plus qu'à utiliser la présence

au fond de l'Océan des scaphandriers abusés pour faire passer sous l'épave les élingues de l'appareil qui devait la renflouer.

Quand l'*Autonef* vint à affleurer, le fakir le fit alléger de l'eau embarquée. Cette opération terminée, il se rendit à bord et perça l'enveloppe du *Snaky* au moyen d'un chalumeau radio-électrique.

Sa tâche était accomplie. Il n'avait plus qu'à réveiller Yogha. Il le fit en employant les pratiques utilisées par ceux de sa caste en même circonstance. L'Hindoue, revenue à la vie, rendit à son tour un service semblable à ses compagnons catalepsisés.

Et voici pourquoi Jean Chapuis, Julep et Laridon – ébahis, mais fort peu enthousiasmés par ce miracle – voyaient reparaître ce quatuor ressuscité.

*** ***

Avec quelle joie cruelle Yogha les fixaient de ses prunelles hallucinantes ces trois hommes retombés en son pouvoir !

Les visières des casques ayant été relevées, elle pouvait contempler leurs visages… Elle les reconnaissait…

C'était Jean Chapuis – le fiancé de cette Cyprienne qu'elle haïssait, – Jean Chapuis l'imbécile, puisqu'il avait osé la dédaigner, elle, Yogha-la-toute-puissante !

Les deux autres l'intéressaient médiocrement. Toutefois à cause de leur dévouement à Oronius, elle souhaitait les tor-

turer. Laridon et Julep pouvaient apprêter leur courage : la haine de Yogha ne les épargnerait pas.

Comme c'était dommage qu'ils ne fussent que trois ; combien l'abîme avait abusé en gardant Turlurette et la Chinoise fugitive.

Ces deux-là aussi – et particulièrement la dernière – l'Hindoue les détestait de tout son cœur.

Mais la vengeance ne serait ni bonne, ni complète tant que resterait à atteindre Oronius et sa fille.

Hantzen y songeait déjà et un méchant sourire retroussait sa vilaine bouche, enflait ses bajoues.

Ceux-là aussi y passeraient. Comme on allait régler le compte des prisonniers, plus tard, bientôt, on réglerait celui du Maître et de Cyprienne !

Et c'en serait alors fini de la longue lutte…

Hantzen et Yogha l'auraient emporté.

Ayant ainsi préparé l'avenir selon ses propres aspirations, d'un geste impérieux, Yogha désigna les trois hommes à Wiwar et à Jarrousse.

Ceux-là aussi avaient tout un arriéré de rancune à satisfaire, et leurs yeux brillaient de haine impatiente.

— Dépouillez-les de ces appareils, intima l'Hindoue. Vous les conduirez ensuite à fond de cale. Là ils attendront mon bon plaisir.

Elle donnait cet ordre avec le superbe nonchaloir d'une ancienne boyarde russe en passe de faire knouter ses moud-

jiks, et ceci, comme s'il s'agissait de porter la main sur des êtres faibles et sans courage.

Il n'en était pas ainsi, pourtant. Jean Chapuis et Laridon étaient fort capables d'opposer une résistance désespérée. Quant à Julep, encouragé par la présence des deux « massa », le bon nègre n'était pas un adversaire à dédaigner.

Connaissant le pouvoir magnétique de l'ancienne « devedasse », instruite des grands mystères, dans le secret des pagodes bouddhiques, ni Wiwar, ni Jarousse n'hésitèrent à avancer pour exécuter cet ordre, car, du simple feu de son regard, elle allait, à n'en pas douter, immobiliser les prisonniers et paralyser leur révolte. C'était en effet ce qu'elle s'apprêtait à faire.

Lentement, elle souleva ses paupières, cherchant à rencontrer le regard des trois hommes.

Mais, – sans qu'aucun des prisonniers eût fait le moindre mouvement – les trois visières des casques se rabattirent brusquement et les yeux, avec les visages, disparurent à l'intérieur des boules.

Yogha laissa sourdre un grondement de colère.

Derrière elle, Hantzen, Wiwar et Jarrousse y répondirent par un cri de stupeur et d'effroi.

Comme attirés en arrière par une force mystérieuse – *semblable à celle de l'aimant,* – les trois scaphandriers venaient de reculer jusqu'à la main courante. La même force, de nouveau, les fit plier à angle droit en arrière et les maintint dans une position mi-horizontale, mi-verticale, *le corps au-dessus de la surface de l'Océan et les pieds adhérant fortement à la coque du Mystérius.*

Rigides comme des bras d'acier, ils semblaient ainsi se tendre vers l'espace, *attirés par lui et attirant en même temps le sous-marin auquel ils étaient rivés*.

Stupéfaits, Hantzen, Yogha et leurs complices virent tout à coup le submersible résister au gouvernail, modifier sa route et partir avec la vitesse de l'ouragan dans la direction qu'indiquaient les corps des trois scaphandriers.

Soulevé de l'eau par sa vitesse et transformé en glisseur, le *Mystérius* dévorait l'espace avec un élan tel que ses passagers eurent à peine le temps de se rendre compte de l'événement.

Ils étaient emportés comme un projectile vers le but.

Et tout de suite, ils l'atteignirent.

Rués vers un point de l'horizon qui ne cessait de grossir, ils virent surgir la coque métallique d'un navire, à peine une demi-seconde avant de se heurter contre elle et de rouler en grappe sur le pont.

Du cimier de leurs casques, Jean Chapuis, Victor Laridon et master Julep venaient de frapper la paroi de l'obstacle et de s'y souder.

Et maintenant, grappins vivants, ils enchaînaient l'un à l'autre les deux navires :

Le *Mystérius* – celui de Yogha et de Hantzen, capturé par les scaphandriers inexplicablement aimantés.

Et par l'*Alcyon-Ship* que dirigeait Oronius exultant, entouré de silhouettes familières.

CHAPITRE VIII

LES POISSONS HUMAINS

Trompé par la ruse du fakir, l'*Alcyon* s'était lancé à la poursuite du flotteur qu'Oronius et sa fille ne cessaient de fixer de leurs yeux anxieux.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé ? avait demandé Cyprienne d'une voix tremblante.

— Le message de Jean ne laisse pas de doute, répondit le savant. Un courant les entraîne.

— Tous ?

— Il faut le supposer.

— S'il en est ainsi pourquoi ne nous transmettent-ils pas d'autres communications ? Pourquoi demeurent-ils muets ? Jean n'a pas lâché le fil, puisque le flotteur est entraîné avec eux. Alors pourquoi mon fiancé ne l'utilise-t-il pas pour me tenir au courant ?

— C'est en effet incompréhensible, accorda Oronius de plus en plus soucieux.

Il avait porté vers ses yeux l'*œil cyclopéen* et paraissait sonder le fond de la mer.

— Que voyez-vous, père ? demanda la jeune fille.

— Rien… répondit le Maître, en laissant retomber d'un geste découragé son merveilleux instrument… Quelque chose trouble l'eau et m'empêche de voir ; c'est comme un rideau qui s'interpose ; je ne peux suivre le fil… C'est singulier ! On dirait des émanations fluidiques provenant d'une source cérébrale… Que signifie tout ceci ? Serait-ce un nouveau piège ?

— On veut nous séparer de nos amis et nous mettre dans l'impossibilité de les secourir, suggéra Cyprienne toute émue.

Oronius approuva :

— Je n'en serais pas surpris !… C'est certainement une intervention malveillante. Elle trouble nos communications et m'interdit l'emploi de *l'œil cyclopéen*… Sois persuadée d'une chose : tout cela part du *Snaky*, morte ou vivante, Yogha peut encore nuire. Cette femme-là est comme les Eupyres, quand ça meurt dans la vie, ça vit dans la mort !

La jeune fille tressaillit violemment.

— Est-ce possible ? soupira-t-elle. Mais alors, Jean ?…

À l'idée que son fiancé courait peut-être un grand péril, elle manqua défaillir.

— Nous allons nous mettre en plongée, décida Oronius. Il faut tirer cette affaire au clair. Je commence à redouter qu'on ne soit parvenu à nous entraîner sur une fausse piste.

L'*Alcyon*, au moyen d'une rapide transformation, pouvait naviguer sous les flots aussi aisément qu'en surface.

Il suffit au savant de faire jouer un déclic pour provoquer aussitôt le glissement d'une fermeture hermétique enveloppant tout.

L'*Alcyon-gymnote* s'enfonça dans les flots et dépassa aussitôt la couche de vapeurs qui semblait flotter entre deux eaux et opposait aux investigations optiques un écran opaque.

Oronius put alors retrouver le fil, qu'il suivit avec la rapidité de l'éclair.

À l'extrémité, un poisson vigoureux était attaché. Et c'était lui qui entraînait le câble à travers les profondeurs de l'Océan.

— La preuve est faite, dit brièvement le Maître. Je serai toujours écervelé. Je me suis laissé jouer par les gens du sous-marin. Bast ! je leur revaudrai ce tour avant peu.

Et explorant de son téléviseur l'immensité sous-marine, il ajouta :

— Il a pour l'instant une besogne plus pressée à accomplir. J'aperçois les deux petites servantes dans une situation assez critique. Il nous faut courir à leur aide, et donner la chasse au requin qui les entraîne…

*** ***

Prise dans la ligne du harpon et entraînée par la fuite du squale blessé, la petite Turlurette, enserrée comme par l'étreinte d'un lasso, avait perdu plante et se sentait remorquée à travers les bouillonnements du liquide noir d'encre.

Heureusement, le *pneumator* la protégeait et l'empêchait d'être broyée. Elle ne courait d'autre danger que d'être emportée vers l'inconnu, pour être, par la suite abandonnée dans les solitudes désertiques du sol sous-marin.

C'était déjà une perspective suffisamment effrayante. Elle pouvait bien causer quelque émotion à la malheureuse.

Mais, elle n'était pas seule ! Avec un surprenant courage et une remarquable présence d'esprit, Mandarinette, voyant le requin entraîner sa compagne, s'était cramponnée à l'extrémité de la ligne dans l'espoir d'arrêter ou de ralentir l'élan du vorace.

Par malheur, ses forces étant insuffisantes, elle n'avait réussi qu'à être elle-même entraînée à la suite de Turlurette. Le sort des deux jeunes filles était désormais lié. Ensemble elles seraient sauvées, ou ensemble elles se perdraient.

Hélas ! pour l'instant c'était cette dernière perspective qui devait leur apparaître à toutes deux inévitable. Elles pouvaient se croire à tout jamais séparées de leurs compagnons et rayées du nombre des vivants. En constatant à quelle vitesse la bête redoutable les emportait à travers l'immensité liquide, elles ne pouvaient manquer d'éprouver la désespérante conviction qu'il serait impossible de les retrouver.

Perdues dans cette cuve sans bords, presque sans fond, jouets des évolutions du plus formidable des carnassiers aquatiques, dont le nom est synonyme de *requiem*, leur était-

il permis d'avoir la moindre espérance et de penser à toutes les ressources qu'offrait la science d'Oronius ?

Le requin filait toujours… De la part d'un monstre que le harpon paraissait avoir frappé dans ses centres vitaux, un effort de cette durée était bien surprenant. Sa vigueur aurait dû s'épuiser.

Pour que la vie se prolongeât ainsi en lui, en dépit de sa blessure, il fallait l'intervention de ces forces occultes dont Yogha savait disposer à son gré. Certainement la volonté de l'Hindoue agissait sur le squale et dirigeait sa course en vue de perdre plus sûrement les jeunes filles.

Rien ne semblait devoir interrompre la course du squale.

Suivait-il l'horizontale, ou remontait-il ? Soudain, presque sans transition, la coloration des couches liquides qu'il traversait se modifia. Une sorte de buée se forma autour de lui, s'épaissit : ses mouvements devinrent embarrassés : sa fuite se ralentit. Il parut ne plus avancer qu'avec difficulté, comme si l'eau se fût transformée en mercure ou en plomb liquide.

Puis, ses mouvements cessèrent tout à fait. Le meurtrier des mers s'immobilisa et devint invisible, emprisonné qu'il était dans un bloc de glace spontanément formé autour de lui.

Sous l'action d'un courant lancé par Oronius sur le requin, l'eau venait de se congeler autour de lui.

La glace ayant arrêté le mouvement des ailerons, le bloc fonça et les deux jeunes filles ayant repris pied sur le sol de l'Océan purent se débarrasser de la ligne. Elles étaient libres : elles se savaient désormais protégées du Maître et, en

attendant une nouvelle manifestation de sa puissance tutélaire, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et formèrent un instant le groupe original de deux scaphandriers cherchant à s'embrasser.

Oronius ne devait pas abuser de leur patiente confiance. En effet, avant même la décongélation complète du requin, une masse brillante fendit l'eau au-dessus de leurs têtes. Elles reconnurent l'*Alcyon* transformé en gymnote et derrière l'œil vitré de l'avant, elles aperçurent Oronius en personne qui leur faisait signe de s'accrocher aux anneaux dont était munie la carapace nouvelle de l'appareil multiforme.

Obéissant aussitôt, les deux soubrettes furent ramenées à la surface. L'*Alcyon* s'ouvrit alors et les recueillit dans ses flancs.

Restait à retrouver Laridon, Julep et Jean Chapuis. Dans l'esprit fécond d'Oronius, ce problème fut résolu en un instant, grâce au bref interrogatoire qu'il fit subir aux deux servantes et qui lui permit de comprendre tous les dessous de la redoutable galéjade de ses ennemis.

Le *Snaky* avait été repêché par d'autres que par lui. Il lui était aisé de deviner quels étaient les auteurs de cette soustraction : des amis de Yogha et de Hantzen. Le fakir avait certainement participé à la combinaison. Oronius ne douta pas un seul instant que celle-ci eût pleinement réussi. À cette heure, il le tenait pour acquis : Yogha et Hantzen, délivrés de leur prison d'or étaient en vie à bord du *Mystérius* et en dirigeaient les évolutions.

Il suffit au père de Cyprienne d'utiliser ses différents appareils d'information pour faire apparaître la surface de l'Océan et pour y découvrir le bâtiment du fakir.

De loin, il assista ainsi à la remontée des scaphandriers et à la pêche miraculeuse du malchanceux Laridon.

Voyant ses amis au pouvoir du monstrueux poussah, il décida d'intervenir, sans désemparer, en lançant le courant aimanté qui devait attirer vers l'*Alcyon-Ship* le sous-marin ennemi.

Et le choc décisif entre ces deux puissances : Oronius et Yogha allait avoir lieu. Rien ne pouvait plus le retarder : le navire de l'Hindoue étant rivé à l'*Alcyon* par trois grappins vivants.

Cette fois, force était aux deux associés de la tour de l'Everest, aux deux conducteurs du serpent d'airain d'accepter le combat.

Quelles pensées roulaient sous leur crâne en présence de cette éventualité ?

En reconnaissant l'*Alcyon*, sous sa forme nouvelle, ils avaient pâli. Puis, la rage avait convulsé leurs traits.

Ils voyaient le sourire ironique du Maître redouté et haï. Que pouvaient-ils contre lui ?

Yogha mordait jusqu'au sang ses lèvres frémissantes. Sous sa graisse gélatineuse, Hantzen tremblait. Elle était, elle, la fureur orgueilleuse ; lui n'incarnait que l'envie et la plus basse pleutrerie. Elle n'admettait pas la défaite ; il reculait devant le châtiment.

Or, puisqu'Oronius était devant eux, sur ses gardes et en pleine possession de tous ses moyens, ils se sentaient vaincus d'avance. Leur meilleure arme : la ruse, leur faisait défaut.

Ils échangèrent un regard de bêtes traquées.

— Nous sommes pris ! murmura piteusement l'obèse associé. Il ne nous reste plus qu'à implorer la clémence de mon rival… Cela nous laisserait au moins une chance de prendre plus tard notre revanche.

Superbement l'intrépide Hindoue secoua la tête.

— Il ne nous tient pas encore ! riposta-t-elle.

Et se penchant vers lui, elle lui chuchota un seul mot à l'oreille. Hantzen ne put maîtriser un geste d'effroi.

— Vous voudriez courir cette aventure ? balbutia-t-il.

La belle Minerve hindoue fit un signe d'affirmation :

— Tout plutôt qu'une humiliation devant Oronius ! gronda-t-elle.

C'était définitif ! Elle recula lentement vers l'arrière du sous-marin.

Son complice la suivit sans enthousiasme. Mais il était, à son insu, trop asservi aux volontés de Yogha pour résister sérieusement à son inspiration.

Cependant Oronius, joyeux de sa capture, était rentré à l'intérieur de l'*Alcyon*. Il n'y demeura pas longtemps et reparut presque aussitôt, accompagné de douze silhouettes métalliques, douze automates de fer, véritables hommes artificiels qu'il avait créés et animés. À ces douze serviteurs, d'une obéissance passive, aucune force humaine ne pouvait résister. Invulnérables, *puisqu'ils ne vivaient pas*, ils étaient particulièrement désignés pour procéder à la dangereuse capture de Yogha et de Hantzen. Ils pouvaient impunément

s'exposer à toutes les trahisons ; aucune mâchoire de piège n'était assez fortement trempée pour les entamer, ou les retenir.

Actionnés par la pensée du Maître, ils s'avancèrent vers le couple pour l'appréhender. Ils marchaient posément, en une seule ligne qui occupait toute la largeur du bâtiment. La hâte n'était point nécessaire. Ni Hantzen, ni Yogha, en apparence pétrifiés par leur défaite ne semblaient vouloir chercher un refuge à l'intérieur de leur *Mystérius*.

Ils savaient celui-ci immobilisé par aimantation. Au flanc de l'*Alcyon*, il n'était plus qu'une masse inerte, privée de tout mouvement propre. Par conséquent, il n'aurait servi de rien aux vaincus de se réfugier dans ses flancs. Cela n'eût fait que retarder de quelques minutes leur capture.

D'autre part, derrière eux était l'Océan.

Pouvait-on considérer cela comme une ligne de retraite ?

Aucune embarcation n'était en vue. Sauter à l'eau aurait donc été une sorte de suicide, les deux complices ne possédant pas les scaphandres d'Oronius.

Et pourtant, c'était à cela que songeait l'intraitable Hindoue. C'était cette folle tentative qu'elle avait imposée au gros homme, décomposé et tout tremblant.

La chose se fit brusquement !

À l'instant même où les automates de fer allaient la toucher, franchissant la lisse, elle se précipita dans la mer.

En dépit de sa poltronnerie, mais avec moins de souplesse, Hantzen imita aussitôt ce geste désespéré.

Tous deux disparurent dans les flots.

Au « Ah » ! involontaire que poussa Oronius, Cyprienne, Taï, Turlurette et Mandarinette accoururent et se penchèrent vers le lieu du plongeon.

Toujours immobilisés dans leur posture de grappins aimantés, Jean Chapuis, Laridon et Julep étaient bien empêchés de partager cette curiosité. Ils devaient se contenter d'écouter les exclamations de leurs compagnons.

— Ils nous échappent ! dit Oronius avec dépit.

— Pour se réfugier dans la mort, riposta Cyprienne. Cette femme est folle !

— Ce n'est pas certain, fit le Maître, en secouant la tête. Si elle voulait simplement mourir, elle n'emploierait pas ce stratagème, destiné à dérouter notre poursuite.

En effet, autour du cercle s'élargissant, marquant la place où s'étaient enfoncés les complices, une vaste tache noire s'étendait. Un voile opaque recouvrait la surface de l'Océan. Au-dessous, ainsi qu'Oronius allait s'en assurer sans tarder, l'eau était troublée comme si plusieurs poulpes y avaient craché des flots d'encre.

La ruse était facile à deviner : en plongeant, Yogha et son allié avaient utilisé, en effet, le stratagème qu'emploient certains mollusques céphalopodes, et s'étaient entourés d'un nuage d'encre. L'Hindoue était femme de précaution ; elle portait constamment sur elle une collection de sacs, au contenu desquels elle pouvait recourir en cas de nécessité.

Mais, comme le remarquait Oronius, cette précaution prouvait qu'elle comptait bien ne pas périr noyée.

Sur quoi fondait-elle cet espoir et quelle chance de salut escomptait-elle ?

— On ne peut pas vivre sous l'eau quand on n'est pas muni de vos précieux *pneumator*, remarqua Cyprienne. D'autre part, aucun nageur ne saurait se maintenir à la surface de l'Océan assez longtemps pour être recueilli, alors que pas un navire ami ne se trouve dans son voisinage. Cette chance est trop aléatoire. Particulièrement dans les conditions où se trouvent Hantzen et Yogha. Ou ils périront asphyxiés, ou ils n'échapperont pas à vos recherches.

Le savant ne répondit pas. Au moyen de l'*œil cyclopéen* il surveillait l'étendue des flots.

— Ils ne reparaissent pas, dit-il enfin. Cela ne signifie nullement qu'ils aient coulé. Il n'est pas du tout prouvé qu'à défaut de scaphandre, une créature humaine ne saurait vivre dans l'eau. Dans une certaine mesure, il doit être possible de se transformer en amphibie. Pour mon compte, j'entrevois plusieurs moyens. Si Hantzen a aiguillé ses recherches de ce côté, il est fort possible qu'il ait découvert une solution. Yogha aurait eu le mérite de s'en souvenir et de l'exploiter au bon moment…

Le Maître voyait juste.

Tandis qu'il parlait, Hantzen et Yogha nageaient paisiblement entre deux eaux, tout en continuant à répandre autour d'eux leur liqueur noire.

Or ils ne semblaient nullement éprouver le besoin d'aller respirer à la surface.

À quoi cela tenait-il ?

Tout simplement, comme le pressentait Oronius, à certaine particularité anatomique que l'un et l'autre possédaient. Et c'était bien Hantzen qui les en avait doués à une époque où ils n'en en prévoyaient point l'emploi.

Poussé uniquement par la curiosité scientifique et le désir de tenter l'expérience curieuse par une opération chirurgicale osée, il avait greffé, sur lui-même et sur Yogha, des poumons de *cératodus*, dipnoïque de grande taille qui possède les deux modes de respiration, branchiale et pulmonaire. Les résultats de cette greffe, parfaitement réussie, avaient été fructueux. Tout d'abord, leurs nouveaux poumons, adaptés à la respiration aquatique, assuraient à Hantzen et Yogha la faculté de vivre dans l'eau. Pratiquement, ils étaient devenus des créatures amphibies : un homme et une femme poissons.

Mais, en outre, il en était résulté d'extraordinaires modifications de leur organisme. D'une façon apparente, ces modifications s'étaient traduites par la formation, sur la presque totalité de leur corps d'écailles protectrices. Fort résistantes, elles constituaient une sorte de cuirasse, qui, sans gêner en rien les mouvements, permettait à ceux qu'elle revêtait d'affronter la pression des grandes profondeurs.

Jamais encore Hantzen, ni Yogha n'avaient eu l'occasion de mettre à l'épreuve leur nouvelle faculté, sauf pour de brefs plongeons. Et c'est ce qui expliquait l'appréhension manifestée par Hantzen, au moment d'accepter la proposition de l'Hindoue.

Plus hardie, celle-ci n'avait pas hésité. Mener la vie des poissons ne l'effrayait pas outre mesure. Elle se sentait armée pour cette aventure. De plus, elle entrevoyait des perspectives qui échappaient absolument à Hantzen.

Tout d'abord, se souvenant qu'elle portait sur elle un chapelet de « poches à encres » enlevées à des *Seiches*, elle n'avait pas manqué de les utiliser pour favoriser leur fuite.

Ne pouvant communiquer avec son compagnon que par signes, elle l'avait relié à lui par sa ceinture et l'entraînait.

Et ce n'était point au hasard.

Elle avait un but.

Lequel ?

Hantzen, intrigué et peinant, car sa graisse voulait le remonter, se le demandait vainement, quand il se trouva tout à coup devant une surface dure, contre laquelle il se heurta.

Devant lui, Yogha portait un de ses doigts à sa bouche pour recommander le silence…

*** ***

Convaincu de la fuite de ses deux ennemis, Oronius ne s'en était pas inquiété outre mesure. Il n'en restait pas moins maître du champ de bataille et il marquait un nouveau point.

Qu'avait-il voulu ?

Délivrer Jean Chapuis et ses deux compagnons :

C'était fait.

Il ne restait qu'à les relever de leur position incommode et à les délivrer de la prison des scaphandres, afin de permettre quelques effusions aussi légitimes que naturelles

entre Cyprienne et Jean, d'une part, et de l'autre entre Laridon et Turlurette.

Après les émotions de leur récente séparation, les fiancés devaient éprouver une joie singulièrement vive à se retrouver réunis.

Il n'était pas jusqu'à Mandarinette qui ne témoignât une réelle satisfaction de revoir la face hilare et bigarrée de Julep. Question de goûts et de couleurs ! Il ne faut pas en discuter. La jeune Chinoise, dont la peau évoquait la caresse dorée du soleil, pouvait bien avoir quelque sympathie pour la polychromie du nègre phénomène.

Oronius rendit possible ces divers épanchements, en désaimantant les trois scaphandriers.

Et tandis que ceux-ci passaient à l'intérieur de l'*Alcyon* pour se déséquiper et conter leurs impressions, le Maître prenait possession du *Mystérius.*

Précédé de ses douze automates, il commença par en explorer les divers compartiments. Outre l'équipage, il y avait à bord le fakir, Wiwar et Jarrousse.

Le Maître regarda fixement ce dernier qui, sous sa forme de singe, ne pouvait exprimer qu'imparfaitement ses impressions.

— Nous avons quelques comptes à régler, Thomas Jarrousse, lui dit-il. Je ne t'avais donné que la forme d'une bête. Tu y as enfermé l'âme d'un monstre. Nous verrons à y remédier.

Si l'homme-singe baissa la tête, ce fut pour cacher l'éclair de haine qui s'alluma dans ses yeux.

La présence des automates de fer, qui l'eussent broyé entre leurs mains articulées, l'empêchait de se jeter sur Oronius.

Il dut, ainsi que le fakir et Wiwar, se laisser enfermer dans la cale du *Mystérius*, non sans avoir été préalablement pourvu de solides liens.

L'équipage – qui ne comprenait que trois hommes – passa à bord de l'*Alcyon-Ship*. Engagés par le fakir qui ne leur avait point fait de confidences, ils avaient ignoré le but de l'expédition à laquelle ils collaboraient.

Dans ces conditions Oronius ne pouvait voir en eux des ennemis. Il se contenta de leur faire quitter le sous-marin. Pris en remorque par l'*Alcyon*, celui-ci poursuivit sa route en captif.

Dans l'avion – redevenu encore une fois *Alcyon-gymnote*, submersible, chacun avait déjà repris son poste et ses fonctions. L'ingénieur dans la cabine de direction surveillait la route, en attendant les instructions d'Oronius. Laridon était au milieu des machines.

Julep et Taï surveillaient les matelots embarqués. Réunies dans la cabine centrale, Cyprienne et ses deux soubrettes échangeaient, grâce à l'installation acoustique, une conversation animée avec leurs fiancés respectifs.

La note dominante était un sentiment de joie et de délivrance.

— Cette fois, mon cher Jean, disait l'exquise Cyprienne, avec une nuance d'émotion dans la voix, nous en avons fini avec les aventures, je l'espère bien. Ne croyez-vous pas que même s'ils s'en tirent, Hantzen et Yogha nous laisseront en

paix ? Cette série de leçons qu'ils viennent de recevoir doit leur avoir inspiré de salutaires réflexions. Leurs efforts sont toujours vains, ils ont dû le comprendre, et dans la lutte entreprise contre mon père la victoire finale ne peut vraiment pas leur appartenir.

— Je ne suis pas du tout persuadé qu'ils soient capables de cette tardive sagesse, répondit gaiment l'ingénieur. Par exemple, je suis d'accord avec vous pour penser qu'ils vont nous laisser tranquilles, tout au moins un bout de temps. Ils ont besoin de respirer… et aussi d'améliorer un peu leur position. Elle n'a rien de brillant. En somme, nous leur avons tout pris. S'ils ont pu s'enfuir, ce n'est qu'en abandonnant armes et bagages. Pour le moment donc, j'estime qu'ils ne sont plus à craindre. Leurs dernières ressources – et par conséquent leur dernier espoir – n'étaient-elles pas dans ce *Mystérius* que nous traînons à notre remorque ? Votre père, je veux le croire, va le détruire avec le trio de gredins qu'il renferme encore. Nous pourrons alors reprendre notre vol et regagner Paris. Panam, comme dit Victor. Le bonheur ne nous y attend-il pas, ma chère fiancée ? J'ai hâte d'y être.

— Moins que moi… ou en tout cas pas plus que moi, mon Jean ! répondit tendrement la jeune fille.

— Priez donc votre père de se débarrasser sans tarder de notre prise encombrante et remontons dans le ciel. C'est la vraie place de l'*Alcyon-Car*. Il n'est de plus beau voyage que l'essor splendide qui nous emporte à travers l'espace azuré !

— Votre conseil est trop raisonnable pour que mon père hésite à y accéder, conclut Cyprienne. Dans un instant le *Mystérius* sera détruit.

Une brusque secousse l'interrompit… Tous l'avaient ressentie. Car une grêle d'interrogations tomba par les mégaphones de la cabine.

— Qu'est-ce qui arrive ? On chavire ? criait Laridon.

— Julep cogné son tête !… Julep avoir bosse !… Julep défiguré ! gémissait le nègre.

Pâle, Oronius se précipita dans la cellule de direction.

— En plongée ! cria-t-il. Fermez la carapace. Il faut les poursuivre !

— Qui ?… Qu'est-il arrivé ? questionna Jean.

— Le sous-marin vient de rompre son amarre et de plonger, expliqua le Maître. Je ne saurais accepter comme un simple accident cette disparition, certainement provoquée. Je devine… J'entrevois…

Et penché sur l'appareil optique qui lui révélait le fond des mers aussi bien que l'infini de l'espace, il poursuivit fiévreusement.

— Le *Mystérius* coule… Sa coque porte une déchirure… Des ombres nagent à côté… Yogha et Hantzen… qui l'ont provoquée… Tout cela est leur œuvre… Et tenez, ils pénètrent dans le sous-marin par la brèche… Ils vont agir… Le *Mystérius* s'entoure d'un nuage d'encre… Trop tard !… Trop tard !… La poursuite devient impraticable. Je ne vois plus rien… Mais gardons-nous. Nos ennemis vont agir. Je prévois une attaque.

— Nous riposterons, père ! dit ardemment Cyprienne.

Oronius se borna à approuver d'un hochement de tête.

Avec *l'œil cyclopéen*, son télédétecteur, il continuait à surveiller attentivement l'étendue.

Comme il venait de le dire : plus que jamais il importait de redoubler de vigilance.

D'un instant à l'autre, il fallait s'y attendre, la riposte de Yogha devait fatalement les atteindre.

Si l'Hindoue s'était risquée à l'audacieuse manœuvre dont la réussite venait de lui rendre son submersible, ce ne pouvait être que dans cette intention.

Cette manœuvre, le regard amplifié d'Oronius ne la lui avait révélée qu'en partie. Il avait constaté la merveilleuse faculté d'évolution que conservaient au sein des flots les porteurs de poumons de *ceratodus*. Mais il n'avait pu se fournir à soi-même une explication.

De même – constatant les effets, sans en connaître les causes – il voyait bien que Hantzen et Yogha n'avaient pas hésité, pour reprendre le *Mystérius*, à le rendre inutilisable dans les conditions ordinaires.

En effet, ils n'avaient provoqué la rupture des amarres et la brusque descente du bâtiment qu'en ouvrant dans la coque une brèche à l'invasion de l'eau.

Le sous-marin ayant bien bu avait coulé.

De ce fait, jamais plus il ne pourrait remonter en surface par ses propres moyens. De plus, envahi par l'eau, s'il devenait indirigeable, à plus forte raison devenait-il inhabitable.

À des hommes sans doute !…

Mais non à ce couple phénomène, anatomiquement adapté à l'existence des poissons.

Eux pouvaient continuer à évoluer dans le sous-marin submergé… Ils n'avaient sacrifié que trois existences : celles de leurs complices enfermés à l'intérieur.

Jarrousse, Wiwar et le fakir devaient avoir payé de leur vie les possibilités de revanche de l'Hindoue.

À celle-ci et à son complice, la cargaison du *Mystérius* restait acquise. Et peut-être s'y trouvait-il des ressources qu'ils pourraient utiliser pour renflouer le submersible, après avoir aveuglé la voie d'eau et chassé le liquide alourdisseur au moyen des pompes de refoulement.

La vigilance d'Oronius avait donc sa raison d'être. La prudence lui recommandait de se tenir prêt à fondre sur son adversaire dès qu'il apparaîtrait.

Concentré dans cette idée, il s'était enfermé dans la cellule centrale, au milieu des générateurs de courants qui pouvaient, selon l'occurrence être transformés en moyens d'attaque ou de défense.

Il guettait.

Soudain, à une énorme distance de l'*Alcyon-gymnote*, un corps fulgurant jaillit des flots et monta droit dans le ciel.

Il répandait un éclat tel que le regard ne pouvait le soutenir.

Ébloui, Oronius dut abandonner l'œil cyclopéen.

Il ne vit plus alors que le ciel étrangement illuminé et comme embrasé. L'air parut s'enflammer, la chaleur devint

intense, dépassant certainement celle que dégage, en lieu clos, un four électrique porté à son maximum de puissance.

Autour de l'*Alcyon*, des oiseaux carbonisés tombèrent du ciel. La mer se mit à bouillonner ; d'épaisses vapeurs s'en dégageant masquèrent la vue.

Une brume rougeâtre environna l'*Alcyon*, tandis que d'effroyables sifflements montaient de l'ébullition des vagues vaporisées.

Pour parer à ce danger, de deux pressions de ses doigts sur le clavier de porcelaine, le Maître fit surgir autour de son appareil la double cuirasse protectrice de l'amiante et de l'isolateur radio-magnétique.

L'atmosphère embrasée par Yogha pouvait bien *boire l'océan* et le transformer en vapeurs. Mais le phénomène ne pouvait rien contre le transformable d'Oronius, qui, comme les planètes habitables, possédait, à volonté, sa propre atmosphère.

Impavide par ceux qu'il enfermait, invulnérable, il avait déployé ses plans et s'était élevé au-dessus des flots en ébullition. Et, coupant l'épaisse masse de vapeurs, il volait à tire d'ailes sans parvenir à en sortir…

CHAPITRE IX

LE « RADIOVO » CATACLYSMAL

Pour qui n'eût point plané en aveugle au-dessus de ce spectacle c'eût été un duel émouvant.

L'eau et le feu, ces deux éléments dont l'animosité sera éternelle, étaient aux prises sur toute l'étendue de l'Océan. Et, pour la première fois, c'était le feu qui semblait vouloir l'emporter.

Dans les régions supérieures, un effroyable phénomène atmosphérique, tel qu'il n'y en eut jamais, déchaînait son cataclysme aérien. Si des yeux humains avaient pu voir cela, ils auraient cru assister à la fin du monde.

Le fulgurant bolide qu'Oronius avait vu surgir du sein des eaux avait atteint la limite de la stratosphère.

Il était d'une forme ovoïde et ses dimensions paraissaient assez restreintes. Il n'atteignait certainement pas le volume d'une petite baleine. En admettant qu'il fût creux et habitable, il ne pouvait pas loger plus de deux créatures humaines.

Mais n'était-ce pas plutôt deux lucifériennes émanations qui y avaient pris place ?

Il enfermait pour l'instant Yogha et Hantzen : c'était le *radiovo*, l'œuf radio-actif, pondu par les salamandres vivant au sein du feu central. Découvert par Hantzen au cours de son voyage sous-terrestre, ce spécimen avait été conservé à bord du *Snaky* tout d'abord à titre de simple curiosité.

Par la suite, avec la collaboration de l'Hindoue, le maléficieux savant en avait étudié les démoniques propriétés. Vidé de l'embryon qu'il contenait, il était devenu un secret en réserve.

Yogha venait de trouver l'occasion de l'expérimenter en l'utilisant. Après s'être réintroduite à l'intérieur du *Mystérius*, par la brèche ouverte en son flanc et en même temps que l'invasion des eaux, son premier soin avait été de sortir le *radiovo* de sa cachette et d'aller s'enfermer avec Hantzen.

De suite, imprimant à la coquille le mouvement rotatoire indispensable, elle avait amorcé la production du phénomène qui devait se poursuivre mécaniquement jusqu'à épuisement du pouvoir radiant.

Alors, s'amalgamant le *Mystérius* et son contenu, le *radiovo*, surgissant de la mer s'était élancé dans l'espace par la force de ses radiations. Là, prenant l'aspect d'un soleil entouré de rayons, l'œuf-bolide était devenu un formidable foyer de chaleur. Rival du foyer solaire, il exerçait en outre sur les aérolithes de l'éther une attraction incalculable. Bientôt, de toutes les régions du ciel des corps enflammés se mirent à choir. Ils venaient s'agréger à l'œuf, dont le développement prenait des proportions gigantesques.

C'était maintenant une planète incandescente, dont le rayonnement pompait les eaux de l'Océan, qui, vaporisé, se vidait peu à peu.

Quel spectacle terrifiant cachait cette mer de vapeurs qui s'étendait sur toute la surface du Pacifique et de l'Océan Indien, traversait les deux Amériques, couvrait l'Atlantique, envahissait l'Europe et l'Afrique, dégelait le Groenland et lançait vers les deux pôles des torrents d'eau bouillante ?

Au creux de cette marmite géante cuisaient tous les poissons des mers. L'Océan était transformé en une immense bouillabaisse.

Cependant à ce dépeuplement des mers et aux autres conséquences dont nous allons avoir à parler ne se bornaient pas les désastres engendrés par ce brusque échauffement de l'air. La zone sinistrée débordait sur les continents avoisinants.

Le foudroyant et si fantastique changement de température avait déchaîné un siroco cyclonien qui bouleversait les Amériques, perturbait les eaux de l'Atlantique jusqu'en leurs caves les plus mystérieuses et s'étendait même bien au-delà. Toutefois les effets du fléau allaient en décroissant à mesure de l'éloignement.

On devine que ces vagues de chaleur déferlant sur les diverses parties du monde les avaient balayées de part en part, provoquant des dégâts inouïs. L'humanité terrifiée assista pendant plusieurs jours à un déchaînement de catastrophes tel qu'aucune époque de l'histoire n'en avait enregistré de semblable.

Il y eut tout d'abord dans le voisinage des côtes de terribles raz-de-marée. Des montagnes d'eau bouillante s'abat-

tirent, échaudant tout ce qui vivait et ne laissant après leur évaporation qu'un désert de mort pour longtemps stérilisé.

Plus loin d'effroyables incendies s'allumèrent, au seul contact de l'air surchauffé. Les hommes et les animaux mouraient par millions. Aucun organisme ne pouvait supporter pareille élévation de température. On voyait courir de tous côtés des créatures crachant le sang avant le feu, et le feu avant de s'abattre pour expirer au milieu de convulsions de damnés. Allumés à l'intérieur comme par une sorte de carbure de calcium, les corps s'embrasaient et étaient réduits en cendres.

Hors de la zone de mort, les effets, pour être indirects n'en demeuraient pas moins terribles. De nombreuses victimes l'attestaient. Les cas de folie ne se comptaient plus ; par contre la neurasthénie perdit ses plus fidèles adhérents, et le *spleen* fut définitivement guéri par ce renversement universel.

Quand l'ouragan de feu et de vapeurs brûlantes qui avait dévasté les trois quarts de la Terre se fut apaisé, quand les survivants purent se rendre compte de l'étendue du désastre, ils s'aperçurent que toutes les richesses accumulées par les siècles avaient été détruites. La civilisation n'existait plus que sur un espace restreint. D'effroyables déserts stériles remplaçaient les régions fertiles, le grenier d'abondance de l'humanité.

Certes, si le monde n'avait été aussi épouvantablement décimé, ce qui subsistait de récoltes et de terres ensemencées ou propres à la culture n'aurait pu suffire à nourrir les humains. La famine aurait achevé l'œuvre de destruction.

Mais le petit nombre des survivants les sauva de ce destin. Tant bien que mal, disséminés en mièvres cercles, que séparaient d'immenses espaces désertiques, ils s'organisèrent et la vie recommença.

Ce ne fut que bien plus tard que les communications purent se rétablir. Les centres de survie rentrèrent en contact les uns avec les autres, après une longue période d'atrophie.

Un dénombrement général put alors avoir lieu et l'on sut exactement à quel chiffre dérisoire se réduisaient les représentants de l'espèce humaine.

Et ce grand cataclysme était l'œuvre de Yogha et de Hantzen, enfermés dans le *radiovo*.

Où étaient-ils ?

Lorsque les nuages de vapeurs se furent dissipés, laissant de nouveau apercevoir la surface du sol et de ce qui avait été l'Océan, l'œuf diabolique ne brillait plus dans le ciel.

S'était-il éteint après avoir épuisé son pouvoir destructeur ? Avait-il été rejeté hors de la stratosphère par la poussée des gaz qui montaient en se refroidissant ? S'était-il perdu dans les espaces interplanétaires ?

C'était une question à laquelle aucun vivant n'aurait pu répondre et que le Temps seul pouvait élucider.

Au-dessus du spectacle de désolation que présentait l'Océan, un seul appareil dû au génie humain planait encore.

C'était l'*Alcyon-Car* indemne… l'*Alcyon-Car* triomphant de la destruction mondiale… qui le visait seul !…

CHAPITRE X

LE SARCOPHAGE FLOTTANT

Enfermés dans l'*Alcyon* – mais heureusement protégés par l'enveloppe d'amiante et par les courants rotatifs isolants, les compagnons d'Oronius avaient été les spectateurs impuissants et terrifiés de la monumentale destruction.

Tout d'abord et pendant la période d'activité intense du *radiovo*, leur possibilité de voir avait été singulièrement limitée. Les appareils optiques – aussi bien l'œil cyclopéen que les mégaviseurs à grande portée – ne pouvaient plus être d'aucune utilité. Même les périscopes-sondes à antennes nervo-magnétiques, destinés à suppléer, dans l'obscurité, les instruments de vision, demeuraient cette fois sans portée utile.

Ces appareils, en effet, peuvent remplacer les impressions lumineuses fournies à la rétine par des sensations tactiles ou de contact ; ils sont sensibles aux moindres vibrations des milieux, mais, pour remplir leur office, ils doivent être projetés dans l'espace à explorer. Leurs vibrations se communiquent alors à un transformateur visuel, qui les traduit en vibrations lumineuses et par conséquent en images.

Leur emploi était momentanément impraticable pour un double motif. En premier lieu la sécurité de l'avion et de ses passagers exigeait que l'enveloppe d'amiante fût hermétiquement close, sans aucune solution de continuité, si minime dût-elle être. Il était donc interdit de projeter au dehors les tubes périscopiques et leur chevelure d'antennes volantes.

D'autre part, même si on avait pu tenter de les équiper, la température extérieure était telle que la matière dont ils étaient constitués se serait instantanément fondue.

Tout condamnait donc Oronius à se laisser emporter en aveugle et se contenter de veiller derrière les vitres revêtues d'amiante translucide.

Ce qu'il pouvait constater par cette observation imparfaite était insignifiant.

Perdu dans la turbulente ruée des vapeurs, que renforçaient sans cesse les eaux volatilisées des océans, l'avion paraissait immobile au milieu de nuages piqués de la tarentule. Ce mur de brume, vaguement teintée de reflets rougeâtres, formait autour de lui une ronde aux silhouettes macabres.

Sa course cependant devait être rapide. Affolés, les enregistreurs de vitesse l'annonçaient. Mais la danse holbeinesque des nuées accompagnatrices ne pouvait donner à l'observateur l'impression de son propre mouvement.

Pour tuer le temps et calmer leurs nerfs surexcités, nos amis en étaient donc réduits à échanger leurs impressions et à risquer des hypothèses.

— Comment expliquer ce qui se passe ? demanda Jean Chapuis, contre qui se serrait Cyprienne tremblante.

Oronius se mit à disserter. Il savait qu'une seule chose engendre la véritable épouvante : l'incompréhensible.

Pour rassurer son monde, il devait donc à tout prix fournir aux esprits inquiets l'aliment d'une conjecture vraisemblable.

Il s'y efforça.

— Supposez ceci, dit-il ; par un brutal déclenchement de forces radio-électriques, Hantzen et Yogha auraient réussi *à renverser le sens de la course terrestre*. Vous représentez-vous le formidable dégagement de chaleur qu'aurait produit le choc nécessaire à la réalisation d'un tel phénomène ? Il n'est pas une molécule de notre sphère qui ne se serait transformée en foyer thermique actif. Pour mon compte, j'imagine que la Terre, ainsi traitée, se volatiliserait. N'est-ce pas ce qui se produit en ce moment ?

— Ces vapeurs seraient donc tout ce qui reste de notre globe ? demanda l'ingénieur.

— En ce cas, on serait, comme qui dirait, des romanichels sans « tôle » ? s'enquit Laridon, fort impressionné par cette hypothèse.

— Tu deviendrais citoyen de l'éther, riposta sérieusement Oronius.

— Et tu iras loger dans l'étoile de dernière grandeur, compléta Jean Chapuis plaisamment.

Le mécano fit la grimace :

— Merci du coupon ! déclara-t-il. Je m'ai mis dans la fiole de rester Parigot. Voyez-vous pas qu'on égarerait le fils à mon papa ?

— Nigaud ! intervint Turlurette, en lui envoyant dans les côtes un coup de coude plein de cordialité ! Est-ce qu'on peut s'égarer là où te propose d'aller monsieur l'ingénieur ? Pourvu qu'on s'aime et qu'on se marie.

Laridon savait être galant et connaissait son devoir d'amoureux. Il acquiesça aussitôt.

— C'est vrai qu'habiter « dans tes toiles », pour y fumer ses terres avec sa bourgeoise…

— On ne te parle pas des toiles, mais d'une étoile…

— Quoi ? Percher sur une étoile ? ce serait une situation bien élevée pour un qui ne l'est guère. Je suis pas ambitieux et je me contenterais de beaucoup moins. Qu'est-ce que je demandais, en somme ? Une chaumière et un cœur… J'avais déjà le cœur… celui de Turlurette… Du moins, je me plaisais à le croire… Et v'là qu'la chaumière fiche le camp en balade dans le paradis du théâtre de messieurs Paul Gavault et Coquelin ! Cours après, pauvre Victor ! Tu n'es pas près de réaliser ton rêve !… Et puis enfin voilà que nous n'avons plus d'adresse ! Comment les P.T.T. nous feront-ils suivre les babillardes ?

Puis s'avisant d'un inconvénient plus grave :

— Et la croûte ? rugit-il, en faisant un bond de détresse ; la « becquetance », la « bâfrée » ? On a beau être au régime des comprimés « analogiques », sous une forme ou sous une autre, il faut toujours « brouter », c'est-à-dire remettre du mazout dans le moteur. Pour combien de temps en avons-nous ?

— Tant en poudre que sous la forme gazeuse, répondit Oronius, j'ai emmagasiné dans les soutes de l'*Alcyon* plus

d’un milliard de calories assimilables. C’est dire que je puis te sustenter pendant plusieurs mois. D’ici là…

— D’ici là ? répéta le mécano suspendu aux lèvres du Maître.

— Eh bien, ce brouillard se sera dissipé. Nous verrons clair dans la situation. Et si mes craintes ne sont pas exagérées, si vraiment il faut faire notre deuil du globe terrestre, je trouverai bien le moyen de vous conduire dans une autre planète.

— Choisissez-la bien, au moins ! geignit l’exigeant mécano. Je suis habitué au confort, moi ! c’pas, Turlurette ? Turlurette aussi ! C’est pas à vingt-cinq ans qu’on va changer ses habitudes. Pour faire de nous des stellaires, sagittaires, béliaires ou scorpionaires, il aurait mieux valu nous exporter du temps qu’on était au biberon !

— Ce serait pourtant une aubaine d’aller faire un tour dans le monde planétaire, observa rêveusement Jean Chapuis. Quelle occasion merveilleuse de vérifier ces suppositions qui ont de tous temps passionné les savants ! Que de questions à élucider sur les conditions d’existence de ces mondes mystérieux ! La vie y existe-t-elle ? S’y est-elle développée ?

— La vie est partout, riposta Oronius. S’imaginer que la Terre puisse avoir le monopole d’une manifestation quelconque de la vie est accepter une ânerie. Qu’est-elle, la Terre, sinon un des grains de poussière de l’espace ? Il y en a des milliards de trilliards. N’est-il pas insensé d’admettre qu’un de ces grains – et des plus infimes – ait été admis au privilège d’assurer la vie ?

— Grain de poussière, soit ! Mais Bibi le regretterait s'il disparaissait sans lui ! grommela l'incorrigible Parigot. Et ça me fera un fameux vide s'il me faut ne pas le rereluquer !

— Eh bien ! regarde-le à ton aise ! ricana Oronius. Les vapeurs s'éclaircissent, je crois, et il me semble apercevoir au-dessous de nous des reliefs qui ressemblent fort à ceux de la Terre. Elle existe toujours. Nous en serons quittes avec une alerte.

Dire que le mur de vapeurs s'amincissait n'était pas encore tout à fait exact.

Néanmoins, avec son acuité de vision que secondait la perfection particulière de ses autres sens, Oronius pouvait se rendre compte de ce qui échappait à la moyenne des mortels. Ses perceptions étaient toujours nettement supérieures à celles des autres hommes.

Or, en ce moment, ses centres nerveux impressionnés par les ondes environnantes l'avertissaient des importantes modifications survenues dans l'atmosphère. Le phénomène entrait dans la période de déclin.

Sans doute le *radiovo* ayant épuisé sa puissance d'émanation n'envoyait-il plus à la terre ces vagues thermiques qui avaient embrasé l'air et vaporisé les mers. Ensemble, les eaux et l'atmosphère se refroidissaient ; les vapeurs tendaient à s'élever et à devenir moins compactes.

Ayant senti cela, Oronius résolut d'intervenir pour hâter la dispersion les nuages.

Dans ce but, il s'assura d'abord que la température extérieure, tout en demeurant élevée, tendait à se rapprocher du maximum supportable. Il fit ensuite glisser le rideau

d'amiante, de manière à ménager d'imperceptibles fentes par lesquelles il put lancer des jets fusants de radium.

Pénétrant dans la masse de vapeurs, ces jets la désagrégeaient et en précipitaient la volatilisation…

Une cage d'air libre ne tarda pas à se constituer autour de l'*Alcyon*. Il ne restait plus, après l'avoir libéré partiellement de sa prison d'amiante, qu'à mettre en action les courants balayeurs de nuées, qui servaient habituellement à disperser les nuages.

En peu d'instants le ciel s'éclaircit et une double trouée pratiquée dans la couche des eaux en suspension permit d'apercevoir la lumière solaire et, au-dessous de l'avion, la surface d'un Océan.

Était-ce encore le Pacifique ?

Non ! Géographiquement, Oronius et Jean Chapuis ne le pouvaient croire. De rapides observations et les calculs qu'ils effectuèrent leur permirent de déterminer avec précision la position de l'*Alcyon*.

Il volait en plein Atlantique, à mi-chemin entre les Bermudes et les Açores et en direction de la côte africaine qu'ils devaient atteindre entre Saint-Louis et Dakar.

Il volait à une altitude considérable. En effet, pour tenter de se dégager de la turbulente couche humide, Oronius n'avait cessé de s'élever.

Mais, ni hauteur ni distance, on le sait, n'existaient pour l'œil cyclopéen. Oronius percevait donc le panorama s'étendant au-dessous de son appareil avec autant de netteté que s'il eût rasé le surface des flots.

Le paysage ainsi révélé était chaotique.

À travers des lambeaux de vapeurs qui persistaient encore et qu'un vent impétueux commençait à chasser devant lui, le Maître distinguait des silhouettes inattendues de montagnes.

Empanachées de brume, ensevelies dans le brouillard, elles se profilaient confuses et mystérieuses. Ce n'étaient que des fantômes de montagnes et les vallées qu'elles enserraient évoquaient tout à fait la Vallée des Ombres.

On se serait presque attendu à y découvrir des théories de spectres en promenade.

En avant de ce lointain montagneux, immédiatement sous la course de l'*Alcyon*, d'immenses plaines s'étendaient.

Et ce n'était pas l'étendue liquide de l'Océan, l'illimité champ d'émeraude aux vagues tumultueuses, frangées d'écume blanche.

Ce que découvrait Oronius, à la place où il imaginait les profondeurs sous-marines des grands fonds de l'Atlantique, c'était une sorte de désert de vase, des langues ! sur lequel stagnaient à peine quelques centimètres d'eau bourbeuse.

Voilà donc tout ce qui restait de l'Océan, bu par l'air en feu !

Des monstres morts, des hécatombes de poissons bouillis, des baleines, des espadons, des requins, des scies, des cachalots échoués parsemaient cette tourbière. Toute la flore et la faune sous-marines, ébouillantées, gisaient lamentablement sur le lit visqueux. Que restait-il des splendeurs entrevues par Laridon et Julep, lors de leur existence de scaphandriers ? Une vaste mare de débris, parmi lesquels sur-

nageaient encore, semblables à des lianes mortes, de flasques tentacules de pieuvres, détachées des poches dégonflées.

De ci, de là, marquant l'emplacement des plus grandes profondeurs, quelques lacs subsistaient encore. Mais c'étaient, eux aussi, des lacs d'eau bouillante qu'aucune vie n'animait plus.

On n'y percevait aucun mouvement.

Si, pourtant…

Un flotteur de forme singulière intrigua Oronius, car le Maître donna l'ordre de descendre.

Aussitôt l'attention de tous les passagers de l'*Alcyon* fut éveillée. Le savant avait-il repéré une trouvaille utile ou à détruire ?

Devant les kiné-périscopes de la cabine, qui réfléchissaient sur des miroirs plans l'image animée de l'extérieur, Cyprienne, ses deux soubrettes, Julep et Taï vinrent donc s'aligner.

Jean Chapuis et Laridon, à leurs poste de pilotes, disposaient, comme Oronius, d'appareils de vision personnels.

Tant d'attention fut d'abord déçue. Tout au moins en estima-t-on l'objet bien insignifiant.

Ce n'était qu'une trace lumineuse. La chose semblait se mouvoir entre deux eaux, dans un des lacs respectés par le cataclysme.

Mais, à mesure que l'avion descendait, poursuivant sa spirale concentrique, en vol plané, les spectateurs voyaient mieux et bientôt ils s'exclamèrent.

La nuit s'étendait maintenant sur le champ de désolation. Et cela augmentait la luminosité du corps semi-flottant. On pouvait en distinguer la forme oblongue, allant au fil de ce qui restait de courant.

Était-ce un poisson phosphorescent ? Cette première supposition devait venir tout naturellement aux esprits.

Oronius la rejeta, lui.

— Aucun poisson n'a pu survivre dans ces eaux brûlantes, argumenta-t-il. La disparition de la phosphorescence ne tarde pas à suivre l'extinction des fonctions vitales. Nous n'avons certainement pas sous les jeux le cadavre lumineux d'un monstre marin. Et, quoi que ce soit, je m'explique mal cette phosphorescence persistant après une pareille ébullition.

— Cela flotte, dit Jean Chapuis.

— Entre deux eaux… point à la surface, précisa Cyprienne.

— Ce n'est pas une bête, c'est un coffre, fit remarquer tout à coup Victor Laridon. On dirait même un cercueil.

— Massa macchabé va pas pirogue !… Donc lui pas faire planche ! riposta triomphalement Julep, en riant très fort de la supposition de massa Victor.

— Le fait est que la présence d'un cercueil en pareil endroit serait assez extraordinaire, dit à son tour Jean Chapuis.

Et Cyprienne conclut, en souriant avec indulgence, mais en haussant un peu les épaules :

— Tu as des idées un peu macabres, mon brave Victor. Que vas-tu chercher là !

— Il est louftingue !… C'est pour nous faire marcher ! s'exclama Turlurette avec indignation.

En présence de ce déchaînement de raillerie et de blâme, l'imprudent baissa le front.

Cela ne l'empêcha pas de s'écrier un instant après – et du ton de quelqu'un qui s'entête et qu'on ne pourra convaincre du contraire :

— Et puis, zut !… Vous direz ce que vous voudrez. Moi, j'ai pas les yeux ousque les poules ont l'œuf ! Si c'est pas là un cercueil, c'est donc que je serais manchot des narines !

— Victor a raison, intervint Oronius. Ce que vous apercevez, flottant entre deux eaux, est bien un cercueil… Plus exactement : un sarcophage.

— Un sarcophage ! se récria Jean Chapuis. Ce serait encore plus surprenant !

Devant l'affirmation de son futur beau-père, il ne songeait plus à discuter le fait. Par contre, il éprouvait une légitime stupéfaction.

Qu'un cercueil, transporté par un bâtiment ayant fait naufrage eût été emporté par les vagues, passe encore !

Mais un sarcophage datant de plusieurs milliers d'années ! Par quelle succession d'aventures pouvait-il avoir été amené de l'hypogée où il reposait en ces parages de l'Atlantique ?

— Constatons le fait. Nous nous efforcerons ensuite d'en déterminer l'explication, conseilla le Maître. Je suis aussi surpris, vous pouvez m'en croire, et je pressens un mystère – une passionnante énigme… Cependant, je ne saurais nier l'évidence : sous nos yeux un authentique sarcophage dérive. Et, d'après sa forme et son apparence, j'ai tout lieu de supposer qu'il remonte à la plus haute antiquité.

— La phosphorescence ? objecta le jeune ingénieur, comment l'expliquez-vous ? Ce n'était pas la coutume de recouvrir les sarcophages d'un enduit lumineux. Les ténèbres conviennent à la Mort. L'obscurité dont on l'environne est une marque de respect et le symbole du repos… D'ailleurs, à supposer que nous nous trouvions en présence d'un spécimen révélant une coutume ignorée, il serait bien invraisemblable qu'une matière quelconque ait pu conserver sa phosphorescence durant une kyrielle de siècles.

— Elle pourrait, au contraire, l'avoir acquise, suggéra Oronius. Quoi qu'il en soit, encore une fois, il est bien inutile de hasarder des hypothèses ou des objections quand nous avons sous les yeux l'objet du litige et que nous devons nous en rapporter au témoignage de nos sens. Ce sarcophage existe et il est lumineux. Ne retenons pas autre chose. D'où il vient et quelle est la matière extraordinaire dont il est constitué sont des questions secondaires, auxquelles sans doute il nous sera facile de répondre tout à l'heure, lorsque nous aurons pu l'examiner de près.

— Nous allons donc « ferrer » cette « boîte aux dominos » ? s'étonna le mécano, faisant la grimace à la pensée de cette pêche macabre.

Sur le visage de Turlurette et de Mandarinette, même sur celui de la charmante Cyprienne, une égale répugnance s'inscrivit.

— Un sarcophage, je le répète, ne saurait être comparé à une bière, fit solennellement et presque sévèrement Oronius. C'est moins un meuble funèbre qu'une pièce de musée. Quand des centaines de siècles ont passé sur la mort, on ne risque plus de troubler son sommeil. Nous pouvons sans scrupule nous pencher sur elle pour surprendre le secret du Passé.

Il y eut quelques hochements de tête plus résignés que convaincus. On s'inclinait devant le désir du Maître. Mais la rencontre n'enthousiasmait guère que Jean Chapuis et lui-même.

— Après tout, ce qu'on trouvera dedans, ça ne sera jamais qu'une momie, remarqua Laridon avec philosophie. J'en ai vu dans les musées. Ce n'est pas bien effrayant !

L'*Alcyon* volait maintenant à la surface des flots. Il se posa, replia ses ailes et s'enveloppa de sa carapace de gymnote. Aussitôt, sur l'ordre d'Oronius, exécuté par l'ingénieur, il effectua sa plongée.

Un instant plus tard, de ses parois vitrées il frôlait l'étrange sarcophage et les passagers s'ébaudissaient à le détailler.

Ce n'était point l'enveloppe du sarcophage qui émettait cette phosphorescence dont il s'illuminait.

La lumière venait de l'intérieur du coffre funéraire, non de ses parois extérieures.

Et le foyer – dont les rayons traversaient le bois de l'enveloppe et le rendaient transparent – n'était autre qu'un corps fluorescent couché dans la bière – *un corps de femme merveilleusement belle.*

CHAPITRE XI

LE PARFUM QUI TUE

Cette femme semblait dormir… Jamais la mort n'avait aussi exactement présenté l'image du sommeil – du sommeil gracieux et léger qui est celui des enfants et des jeunes femmes.

Celle-ci était l'image du sommeil souriant…

Et pourtant, cette morte enfermée dans ce sarcophage, devait, à l'estime la plus modeste, avoir quitté la vie depuis plusieurs dizaines de siècles.

Victor Laridon avait parlé de momie. À la vérité, ce n'en était pas une. Du moins, Oronius et Jean Chapuis, dont les connaissances en la matière étaient fort étendues, ne parvenaient point à la rattacher à aucune époque, ni même à aucun pays. Ils connaissaient les rites funéraires des Égyptiens : ils avaient étudié le *« Livre de sortir du jour »* dont un chapitre retrouvé à Hermopolis, au temps du roi Meu-Kara, et un autre dans le pylône du grand temple de This, sous le roi Housap-Ti. Hermès Trismégiste et les hiéroglyphes d'Herapollon n'avaient plus de secrets pour eux. Mais certainement il ne s'agissait pas là d'une momie égyptienne : le

corps était libre et non point entouré de bandelettes. Certainement, il n'avait point subi les rites de l'embaumement, les coupures pénétrantes pratiquées au moyen de la pierre obsidienne, et s'il s'était aussi merveilleusement conservé à travers les siècles, ce devait être par l'application d'un procédé, dont on ne retrouvait trace dans aucune civilisation connue. Intact et simplement enveloppé dans un manteau de feuillage, ce cadavre, plus de six fois millénaire peut-être – et si vivant d'aspect – ne présentait d'autre particularité que cette singulière fluorescence qui appartenait sans doute au secret de sa conservation.

Le Maître et son élève se regardèrent.

— Je serais curieux de déchiffrer les inscriptions de ce sarcophage, murmura le second.

— S'il y en a ! riposta sceptiquement le savant. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que cette étrange relique est bien antérieure la première dynastie thébaine de Thinite.

— Vous lui donnez plus de six mille ans ?

— Je n'ose même m'aventurer à prononcer un chiffre. Ce sarcophage date certainement d'une époque qu'aucun savant n'a étudiée.

— Raison de plus pour l'examiner, conclut l'ingénieur.

Le Maître ne pouvait pas être d'un avis contraire…

Mais, pêcher le sarcophage n'était pas aussi simple que cela devait sembler au premier abord. S'il avait flotté à la surface, rien n'aurait été plus aisé. À la profondeur où il se trouvait, il eût fallu opérer avec un filet du genre de celui qu'avait utilisé le fakir.

L'*Alcyon* n'en possédait pas.

— Recourons aux scaphandres, décida Oronius.

— Je descendrai avec Laridon, proposa Jean Chapuis. À deux, nous remonterons sans difficulté ce coffre à bord de notre avion.

Aucune objection n'ayant été soulevée, l'*Alcyon* remonta à la surface du lac océanique et les deux hommes revêtirent leurs scaphandres.

Quelques minutes après, munis de cordages, ils quittaient l'*Alcyon* mis en panne.

Il ne s'agissait plus cette fois de descendre dans des profondeurs ténébreuses semblables à celles du Pacifique. Évoluant à trois ou quatre mètres de la surface, les scaphandriers restaient visibles pour les spectateurs.

Penchés sur le bordage, les deux petits chiens papillons semblaient prendre intérêt au sauvetage. Derrière eux, entre Julep et Taï, Oronius les surveillait.

Jean et Laridon s'étaient tout d'abord approchés du sarcophage, en se laissant eux-mêmes dériver dans le courant qui l'entraînait.

Ils portèrent les mains sur l'étrange coffre pour s'en saisir.

Or, cette besogne, si aisée en apparence, parut tout à coup dépasser leurs moyens. Chaque fois qu'ils avançaient les mains pour le toucher, le sarcophage s'enfonçait, remontait ou s'écartait. Comme ces petits ballons rouges qui servent de jouet aux enfants, il paraissait être glissant, insaisissable.

Oronius observait attentivement ces tentatives infructueuses. Il constata bientôt qu'en aucun cas les gants des deux scaphandriers ne pouvaient s'approcher à plus de vingt centimètres des parois. Lorsqu'ils cherchaient à franchir cette distance, le sarcophage réagissait et s'éloignait comme s'il avait subi un choc.

Fallait-il donc conclure qu'il y avait bien contact ? Le mystérieux coffre pouvait être entouré d'une enveloppe invisible, épaisse d'une vingtaine de centimètres. Quand les scaphandriers heurtaient celle-ci, ils provoquaient, sans s'en douter, le recul qui les décevait.

En tout cas, la logique ordonnait de conclure comme s'il en était ainsi dans la réalité et d'agir en conséquence. Oronius réfléchit durant quelques instants.

Pendant ce temps, le mécano et l'ingénieur poursuivaient leurs infructueux efforts.

Enfin, relevant la tête et reportant ses regards sur les pêcheurs, le Maître leur cria dans l'oroniphone :

— Remontez !

Un peu étonnés, ils obéirent. Tout en se rendant compte de l'inutilité de leur tentative, ils ne songeaient pas à abandonner la partie.

— Vous n'arriverez à rien, leur dit Oronius, quand ils se furent débarrassés de leurs scaphandres. La fluorescence du sarcophage est due à la présence d'une source de radioactivité ; c'est l'évidence même. Son action est limitée, mais puissante dans le champ qu'elle peut atteindre. Vous avez pu constater, il n'y a qu'un instant, ses effets répulsifs… Eh bien ! il n'existe qu'un moyen de réduire cette force qui rend

le sarcophage insaisissable, c'est d'en annihiler les effets. Vous le savez, j'ai été amené jadis à étudier les moyens de protéger les opérateurs et tous ceux qui doivent s'exposer aux radiations. Le problème à résoudre était délicat. Jadis, on avait trouvé contre l'action des rayons X, la fragile protection de plaques ou de gants de plomb dont la lourdeur et l'épaisseur paralysaient l'opérateur. Il fallait, au contraire, une substance souple et dont l'efficacité préservatrice ne fût point proportionnelle à l'épaisseur. J'ai pu découvrir cette substance : c'est le « gutta-cristal anti-radiant ». Je l'extrais de la sève d'un arbre découvert par moi en Argentine. C'est une gomme souple, qui demeure telle en se cristallisant au contact de l'air ; convenablement traitée, elle forme une pâte malléable analogue au caoutchouc, mais présentant la limpidité du cristal. On peut en faire un tissu servant à confectionner vêtements et masques. Ses propriétés isolantes à l'égard de tous genres de radiation sont indiscutables. Je les ai expérimentées. D'autre part, à qui s'en revêt, il laisse toute liberté de mouvement et de vision. Vous allez donc endosser deux cagoules faites de ce tissu et l'on va vous redescendre. Vous pourrez alors saisir sans difficulté l'insaisissable sarcophage, j'en suis persuadé.

Il présenta aux deux hommes deux tuniques transparentes et brillantes qui semblaient, en effet, fabriquées avec du cristal – mais un cristal aussi souple qu'une étoffe de soie ou de velours. Ces tuniques étaient complétées par quatre gaines destinées à enfermer bras et jambes, sans gêner les évolutions et par un capuchon que fermait un masque transparent.

Jean Chapuis et le mécano s'en revêtirent aussitôt. Puis, de nouveau, ils plongèrent en se dirigeant vers le sarco-

phage, dont l'*Alcyon* n'avait pas cessé d'accompagner la course.

Cette fois leurs mains et leurs bras gainés de « gutta-cristal » purent entrer en contact avec le bois. Ils saisirent le coffre et le ramenèrent à bord de l'*Alcyon*. Là on le déposa dans la cabine-salon.

Jean Chapuis et le mécanicien demeurèrent avec lui.

Pleinement en accord sur ce point avec le fiancé de sa fille, Oronius jugeait que l'ouverture du sarcophage n'était point un spectacle fait pour piquer définitivement la curiosité des jeunes personnes. Il valait mieux le leur épargner.

D'un autre côté, master Julep et Taï devant rester avec le Maître qui allait assumer la direction de l'*Alcyon*, Jean et Laridon, toujours protégés par le « gutta-cristal », assumèrent la mission de procéder à l'ouverture du sarcophage.

Toutefois Oronius crut à propos de leur adjoindre un des matelots du fakir, qu'on avait gardés à bord, pour le cas où il leur faudrait recourir à un aide.

Sous la main du Maître, l'appareil reprit de la hauteur.

L'acolyte étranger, descendu dans la cabine-salon, en attendant qu'on requît ses services, dut se contenter d'examiner curieusement le sarcophage sur lequel se penchait Jean Chapuis.

Tout d'abord, il ne put rien distinguer. Le rayonnement fluorescent l'éblouissait. Quand on était soumis d'aussi près à son action, il produisait des sensations étranges et désagréables. Il incommodait la vue comme une odeur déplaisante affecte l'odorat. Il écœurait.

Pour Jean Chapuis et pour Laridon, ces sensations étaient heureusement fort atténuées du fait de leurs masques. Autrement, ils eussent dû imiter le matelot japonais qui se détournait avec force grimaces et était obligé de se protéger les yeux avec ses mains.

L'éblouissement demeurait néanmoins un inconvénient grave et de nature à empêcher l'examen qu'avait entrepris l'ingénieur. Pour y remédier, ce dernier prit le parti de recourir à la vision indirecte. C'est-à-dire que par l'interposition de l'écran d'un *luminographe,* il considéra non plus la surface supérieure du sarcophage, mais son image reportée sur l'écran.

Grâce à ce stratagème, il parvint à résister au rayonnement et à adapter suffisamment ses yeux pour pouvoir enfin distinguer les détails du couvercle.

Sa forme ne différait pas essentiellement des « cartonnages » qui constituent l'enveloppe extérieure où sont logées les momies égyptiennes. Elle reproduisait la forme du corps qui s'y trouvait enfermé. Mais la figure ne s'y trouvait point peinte. Et tout consistait en d'assez nombreux hiéroglyphes, tracés sur le couvercle.

Émule de Champollion, égyptologue distingué, versé dans l'étude des textes anciens qu'il savait lire dans la langue originale, l'ingénieur se flattait par avance de pouvoir déchiffrer aisément ces signes.

Aussi son mécompte fut-il grand quand un simple regard jeté à l'inscription lui enleva cette illusion.

Il ignorait tout de ces hiéroglyphes. Il ne parvenait pas à les identifier. Il ne reconnaissait aucun des signes du système graphique égyptien. Rien des trois écritures hiérogly-

phique, hiératique et démotique. Il ne retrouvait ni le Soleil, ni la Lune, représentatifs de l'Éternité ; pas davantage le serpent Ouraios, dont la queue est enveloppée par le corps. Les représentations de l'année : Isis, le Palmier et douze rameaux étaient également absentes.

Il chercha en vain l'épervier *Baieth* la main de Fatma, le Zébu et le Scarabée.

À défaut des hiéroglyphes égyptiens, il pouvait espérer retrouver dans ces signes les caractères des inscriptions magiques de Khaldée, les signes cunéiformes, chinois ou sanskrits.

Ce n'était rien de tout cela. Sa mémoire inépuisable se trouvait en défaut et, devant l'énigme de ce mélange de signes appartenant à un graphisme inconnu de lui, il se sentait profondément humilié.

Le mot de l'énigme allait-il lui échapper, faute de pouvoir déchiffrer ce texte ? Il s'en dépitait d'autant plus que l'examen même de cette écriture inconnue lui ancrait plus profondément la conviction d'une antiquité jusqu'alors insondée.

Ce sarcophage, ce cadavre et cette inscription pouvaient remonter aux premiers âges du monde. Et ce serait alors la preuve qu'une civilisation inconnue avait cependant fleuri en ces époques préhistoriques, où la science ne voulait voir que des types humains à peine esquissés et proches encore de la bête.

Avec quel enthousiasme Jean Chapuis se serait plongé dans une pareille étude !

Mais l'heure n'en était pas venue puisque l'inscription se refusait à livrer son secret.

Il ne restait pour le moment d'autre ressource que d'ouvrir le fabuleux cercueil. Peut-être y ferait-il quelque découverte susceptible de le mettre sur la voie.

La stabilité parfaite de l'*Alcyon* permettant la suspension des objets, l'ingénieur, aidé par Laridon, plaça le sarcophage sur deux tréteaux.

À deux pas en arrière, appuyé à la paroi, leur aide éventuel, le matelot japonais attendait philosophiquement d'être appelé à participer à la corvée.

Pour l'instant, Jean Chapuis et le mécano étaient seuls à pouvoir manier sans danger la boîte énigmatique. En effet, le matelot n'étant point recouvert de « gutta-cristal » et ne portant même pas de gants isolants aurait couru de grands risques à vouloir les aider.

Ils entreprenaient de soulever le coffre funéraire pour l'examiner sur toutes ses faces et chercher la solution de continuité qui devait exister entre le couvercle et la boîte.

Mais ils eurent beau le tourner et le retourner dans tous les sens, ils ne découvrirent pas trace d'ouverture. L'enveloppe semblait faite d'une seule pièce.

Cependant, puisqu'elle était creuse et qu'on pouvait voir le corps reposant à l'intérieur, il fallait bien qu'on l'eût séparée en deux pour y introduire le contenu.

Le plus probable était qu'après celle introduction, on avait dû rapprocher les deux parties et les fixer l'une à l'autre en employant un vernis capable de dissimuler la jointure.

S'étant fait apporter divers instruments par le matelot japonais, Victor Laridon entreprit de rechercher l'emplacement de ce joint.

Il n'y parvint pas sans peine et dut, avant d'aboutir, écailler le vernis, au risque d'altérer les inscriptions.

Heureusement, il n'en existait point en dehors de celles tracées sur la face supérieure. Le mécano put donc sans dommage procéder aux investigations et sondages circulaires et mettre à nu la rainure du couvercle. Il fallut alors recourir à l'emploi du ciseau et multiplier les efforts pour entrouvrir ce couvercle que des siècles avaient scellé.

Il céda enfin et les tentatives unies de l'ingénieur et du mécano parvinrent à le faire bâiller. Il déboîta sans s'ouvrir, permettant, par cet hiatus, de découvrir une faible partie de l'intérieur.

Aussitôt, une buée verdâtre se dégageant de l'intérieur du sarcophage envahit la cabine-salon.

Les deux opérateurs acharnés y prirent à peine garde. Ils ne pensaient qu'à achever la besogne et à rejeter le couvercle de côté.

Une inexplicable force retenait encore celui-ci ; il ne cédait que lentement aux efforts des deux hommes et ne se déplaçait que d'une façon inappréciable.

L'opération se prolongeait…

Soudain le bruit sourd de la chute d'un corps, suivi de gémissements et de râles, arracha Jean Chapuis et Laridon à leur absorbante occupation.

Ensemble ils se retournèrent et poussèrent une exclamation de stupeur.

Toute la cabine était emplie de vapeur verte et celle-ci continuait à s'échapper par le couvercle entr'ouvert.

Les gémissements avaient été poussés par le matelot du *Mystérius*. Renversé sur le dos, les bras en croix, le malheureux gisait à même le plancher.

Il ne donnait plus signe de vie.

Laridon et l'ingénieur s'élançaient déjà pour lui porter secours et tenter de le rappeler à la vie. Sans comprendre encore les causes de l'accident, ils allaient au plus pressé qui était de prodiguer leurs soins au matelot japonais.

Mais un bond soudain que fit l'*Alcyon* faillit les déséquilibrer. Arrêtés dans leur élan, ils durent se raccrocher aux courroies de la muraille.

Que signifiaient ces mouvements ? L'*Alcyon* se cabrait, tanguait, vacillait, faisait des bonds désordonnés comme un cheval indocile sous la main d'un cavalier novice.

Était-il pris dans une rafale ? entraîné par une tornade ?

Pourtant Oronius tenait la place de Jean Chapuis et c'était un pilote pour le moins aussi expérimenté que son élève.

Il connaissait d'autant mieux le maniement de l'appareil, sous l'une ou l'autre de ses transformations, qu'il en était l'inventeur et le père.

Mais l'expérience que possédaient également Jean Chapuis et le mécano leur permettait de se rendre compte de ce-

ci : l'*Alcyon* n'était plus guidé ! Les soubresauts qui l'agitaient étaient ceux d'un appareil tout à coup lâché dans la nue et qu'aucun contrôle ne défend plus contre les surprises du vent ou des courants aériens.

Oronius, cependant, ne pouvait avoir commis l'imprudence d'abandonner la direction et les dispositifs de contrôle. Ou bien alors il se passait à bord des choses graves.

Mus par un même pressentiment, les deux hommes se précipitèrent hors de la cabine.

Dès la porte franchie, ils furent frappés d'horreur.

Par les interstices de la porte, un peu de buée verte avait filtré et quelques traces commençaient à flotter dans l'air.

Était-ce à son action funeste qu'il fallait attribuer le terrifiant spectacle qu'il avait sous les yeux ?

Sur les coussins de la cabine voisine, Cyprienne et les deux soubrettes, renversées, commençaient à râler.

Taï était tombé en travers de la porte et, de plus loin, les gémissements de Julep et d'Oronius arrivaient aux oreilles des deux jeunes gens.

Brusquement intoxiqués, l'état-major, l'équipage et les passagers de l'*Alcyon* s'affaissaient et cédaient à une torpeur invincible qui ne présentait que trop évidemment des signes avant-coureurs de la mort.

Seuls, Laridon et Jean étaient indemnes…

Or, seuls aussi, ils portaient le cagoule protectrice en « gutta-cristal ».

Fallait-il donc attribuer à cette circonstance leur immunité inexplicable ?

La pensée en vint à Jean Chapuis. Et le soupçon s'imposa en même temps à son angoisse.

N'était-ce pas la buée verdâtre dégagée par le sarcophage qui causait ces troubles mortels ?

N'était-ce pas de l'avoir respirée que, tour à tour, le matelot japonais, Cyprienne, Taï, les deux soubrettes, Julep et Oronius lui-même s'étaient affaissés intoxiqués ?

Plus légère que l'oxyde de carbone, cette buée toxique avait d'abord atteint l'appareil respiratoire des personnes dont la tête voisinait avec le plafond. Mais elle redescendait peu à peu et voici que Pipigg et Kukuss en étaient à leur tour affectés, puisqu'ils s'étendaient en gémissant aux pieds de l'ingénieur.

Le sarcophage mystérieux contenait-il donc, sous la forme de vapeurs, un poison subtil, destiné à frapper de mort ses violateurs ?

Cette pensée ne fit que traverser le cerveau de Jean Chapuis.

Se précipitant vers le sarcophage, à bloc il en referma le couvercle, emprisonnant le parfum mortel.

De son côté, sans perdre un instant, le mécano courant à la cabine de direction, reprit le siège abandonné par Oronius défaillant et s'empressa le redresser l'*Alcyon-Car*.

Mais ce n'était pas suffisant d'avoir arrêté l'expansion des vapeurs meurtrières. La buée verte précédemment libérée s'obstinait à flotter dans a cabine et continuait à se ré-

pandre dans les différentes parties de l'appareil, elle poursuivait son œuvre, laissant derrière elle le risque mortel.

Presque violemment, Jean se rua sur les panneaux d'aération, mit en action les ventilateurs et tourna les robinets des réservoirs d'oxygène.

Enfin, après s'être assuré qu'aucune trace du terrible poison ne subsistait dans l'air, il revint s'occuper des victimes.

Tout naturellement, il alla d'abord vers Cyprienne.

Surprise par la souffrance, la jeune fille s'était écroulée sur un des divans du pourtour, en arrachant le haut de sa tunique, comme si la respiration lui avait subitement manqué, qu'elle eût étouffé. Sa belle tête pâle aux yeux clos ne gardait plus signe de vie ; ses cheveux blonds répandus tout autour formaient un nimbe d'or, prêt à se transformer en linceul.

Aucun souffle ne soulevait l'admirable poitrine dévoilée par le dernier geste de la fille d'Oronius et que Jean Chapuis s'efforça de ne pas regarder.

Un immense désespoir broya le cœur du jeune homme. Il crut que tout était fini, que la traîtrise du Destin venait de le frapper d'un coup définitif.

Ayant pudiquement recouvert le sein de sa fiancée, il s'écroula au pied du divan et couvrit de baisers les petites mains glacées, en gémissant dans un déchirant sanglot :

— Ô ma jolie Cyprienne, mon aimée ! Tant de cruauté serait donc possible ? Ce sort épouvantable m'aurait été réservé de vous laisser mourir sous mes yeux sans pouvoir donner ma vie pour vous ranimer ? Ne vous ai-je donc disputée à tant de périls que pour vous voir stupidement périr par

la faute de ma fatale curiosité ? Quel mauvais génie a pu m'inspirer semblable imprudence et pourquoi suis-je épargné alors que vous succombez ?

« Je veux mourir avec vous ! Je refuse de vous survivre, Cyprienne ! ajouta-t-il d'une voix étouffée, en se débarrassant du capuchon protecteur.

Et, dans son affolement, décidé à mourir de la mort de sa fiancée, il cacha son visage dans le sein de la jeune fille. Le contact de cette gorge resplendissante, à nouveau découverte, et de son front nu produisit une sorte de réaction galvanique. Il crut sentir une douce chaleur lui venir de cet épiderme au satin parfumé. Il regarda et il vit un peu de sang reparaitre sur le visage bien-aimé. Sous ses baisers, le cœur de Cyprienne se remit à battre !… Ô miracle d'amour !… Elle n'était pas morte… Elle pouvait être sauvée !

L'étreignant passionnément, le jeune ingénieur appela :

— Victor !… Maître, au secours !… Venez au secours de Cyprienne !…

Autour de lui, le parfum meurtrier n'avait fait que des victimes. Il ne s'en rendait plus compte.

Laridon pouvait-il quitter son poste de pilote ? Oronius, terrassé par le poison et vraisemblablement aussi faible que sa fille pouvait-il entendre ?

Jean Chapuis se releva. S'étant assuré par un rapide examen que sa fiancée revenait à la vie et que l'action du parfum n'avait pas duré assez longtemps pour rendre le mal inguérissable, il se décida à s'inquiéter d'Oronius.

Il trouva le Maître faible et chancelant, mais ayant déjà repris possession de ses facultés.

— La singulière trouvaille se double d'une étrange surprise ! dit-il posément.

Grâce à son éloignement de la cabine où se trouvait le dangereux sarcophage, il n'avait reçu que de faibles émanations du parfum vert. Et Jean ayant interrompu presque aussitôt leur action néfaste, les effets éprouvés par Oronius avaient été tout superficiels et passagers.

Il eut bientôt recouvré assez de force pour accompagner le jeune ingénieur et visiter les victimes.

Tout de suite, il put rassurer Jean Chapuis tant sur l'état de Cyprienne que sur celui des autres intoxiqués.

Leurs jours n'étaient pas en danger. Tous n'avaient respiré qu'une dose infinitésimale de parfum.

En résumé, le poison vert n'avait fait qu'une victime : le matelot japonais qui avait assisté à l'ouverture du coffre maléfique. Directement exposé à l'action des vapeurs il avait subi une intoxication complète ; son état ne laissait aucun espoir. L'intervention d'Oronius venait trop tardivement. Même la science du grand savant était impuissante à arrêter les effets foudroyants du parfum inconnu.

L'homme était mort. Lui seul d'entre les profanateurs du sarcophage payait de sa vie la tentative.

— Du moins n'a-t-il pas souffert, remarqua Oronius en soulevant les paupières du mort. Au contraire, l'extinction vitale a dû se produire au milieu de sensations exquises, au cours d'une hallucination délirante celle-ci lui procura l'illusion d'une ascension vers les délices d'un Paradis.

De fait, non seulement les traits conservaient une sérénité parfaite mais les prunelles présentaient une frappante expression de ravissement.

— Ne troublons pas son dernier rêve, mon ami, et puisse le pauvre bougre le poursuivre au-delà du tombeau !… Viens, Jean. Il y a ici deux cadavres dont il faut respecter le repos. Aussi longtemps que nous n'aurons pas déchiffré le secret des hiéroglyphes, nous ne tenterons plus d'ouvrir le sarcophage. Ses ensevelisseurs, tout le prouve, ont voulu assurer l'éternité de son sommeil. Pour gardien et défenseur, ils lui ont donné le parfum qui tue… Ce serait démence de prétendre l'affronter.

— Les masques de « gutta-cristal » protègent contre ses effets, insista l'ingénieur.

— C'est vrai, mais nous n'en avons pas plus de deux ! Or ceux qui n'en pourraient mettre seraient à la merci du volatil toxique ! Tu as toi-même expérimenté, mon pauvre Jean, la facilité avec laquelle il se répand dans l'atmosphère pour exercer ses néfastes effets. Nous ignorons les limites de son pouvoir et celles de sa durée. Crois-moi, pour l'amour de ceux qui nous sont chers, renonçons à poursuivre cette redoutable expérience. Renonçons-y au moins jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen efficace et certain de la rendre inoffensive… Jusque-là, le sarcophage et sa victime doivent demeurer dans cette cabine, dont nous allons condamner la porte. Cette partie de l'*Alcyon* est désormais tabou. Moi seul déciderai du moment où l'interdit pourra être levé.

Jean ne pouvait que s'incliner devant une décision aussi raisonnable.

Il avait hâte de rejoindre Cyprienne encore dolente et de l'entourer de sa sollicitude.

Pour l'instant la momie l'intéressait infiniment moins. Il avait dans les yeux la charmante vision de sa fiancée au moment de son retour à la vie.

Silencieusement, ils sortirent de la cabine dont Oronius ferma la porte à clé.

CHAPITRE XII

AU PAYS DES SQUELETTES

Cette alerte passée, Jean Chapuis avait repris le « manche à balai ». Cette fois, c'était avec une allégresse toute nouvelle qu'il lançait l'*Alcyon* à l'assaut des hauteurs azurées. Il escaladait vraiment le ciel et il avait la sensation de pouvoir bientôt atteindre la région de l'immuable sérénité et des bonheurs inaltérables.

Le mauvais sort leur avait infligé trop d'épreuves pour ne pas être enfin las de s'acharner sur eux.

Poursuivant un rêve, qui le menait en compagnie de Cyprienne vers un avenir de joie, il ne pensait plus au sarcophage déposé dans le salon de l'*Alcyon*.

N'était-ce point, cependant, une indésirable cargaison que ce coffre mystérieux d'où avait déjà failli sortir un si grand malheur ? N'eût-il pas été plus sûr de le rejeter par-dessus bord et de le restituer aux flots, sans plus s'en préoccuper ? Le conserver, même sous clé, était peut-être une imprudence. Il est des fétiches malfaisants dont le seul voisinage porte malheur. Les passagers de l'*Alcyon* n'avaient

peut-être pas encore éprouvé tous les effets néfastes qu'il pouvait engendrer.

Fort éloigné de penser à ces choses, Jean Chapuis dut cependant s'apercevoir tout à coup qu'il redescendait des hauteurs où il avait conduit l'avion.

Que signifiait ce nouveau caprice d'un appareil ordinairement plus docile ? Sans s'en rendre compte et cédant à l'influence de sa rêverie, le pilote distrait avait-il exécuté une manœuvre inconsciente ?

Le jeune homme appuya sur la pédale de hauteur.

À sa profonde surprise, l'*Alcyon-Car* poursuivit très effrontément sa descente ; non point en verticale, mais en suivant une direction déterminée. Il allait vers une ligne de montagnes apparue à l'horizon.

Fronçant les sourcils, Jean voulut encore rectifier la marche.

Ses efforts demeurèrent sans effet. L'*Alcyon* n'obéissait plus aux commandes. Les moteurs s'étaient arrêtés et une descente en vol plané commençait.

L'ingénieur ne l'avait pas souhaitée. Réduit à la subir, puisqu'il ne parvenait plus à reprendre la direction de l'appareil, il appela Oronius et Laridon et les mit au courant de ce qui se passait.

L'arrêt des moteurs était le point le plus important à élucider. D'où provenait-il ? Quelle influence était intervenue ?

Certaines craintes hantaient, à ce sujet, l'esprit du Maître et celui de l'élève. Au cours de leur voyage dans le Monde des Damnés, pareille aventure leur était arrivée, tous

deux s'en souvenaient ; les sources d'énergie radio-électrique qui se trouvaient à bord de l'*Alcyon* avaient été brusquement détruites, captées, mangées.

Mais, en cette précédente circonstance, on avait pu assez vite déterminer la cause : elle provenait du voisinage d'une roche « absorbant les radiations » et vidant de leurs principes générateurs d'énergie tous les métaux ou corps radio-électriques passant dans un certain rayon.

Ici rien de tel n'avait pu se produire. L'*Alcyon*, au moment de l'arrêt des moteurs, volait en plein ciel à une allure telle qu'aucune influence terrestre ne pouvait se faire sentir.

Pourtant, le fait était manifeste : il y avait panne. C'était donc que les différents agents radio-actifs employés par Oronius : le radium, l'éthérium, le solarium, le lunarium et jusqu'à la merveilleuse substance découverte par Laridon lors du dernier voyage – l'*Irradium* on radium *vivant*[4] – avaient perdu subitement leur vertu.

Il importait donc de s'assurer au plus tôt du fait et d'en découvrir la cause.

Ensemble, les trois hommes se rendirent dans la cabine de transformation énergique et se penchèrent sur les réservoirs. Oronius n'eut pas besoin d'un long examen pour se rendre compte du phénomène : il différait de ce que le Maître avait supposé.

En effet, les corps radio-actifs n'étaient nullement épuisés : ils continuaient à émettre leurs radiations, seulement

---

[4] *Le Monde des Damnés* (même collection).

celles-ci étaient aussitôt frappées d'impuissance par la désagrégation de leurs molécules.

Une force hostile était dans l'air – Oronius la baptisa aussitôt « contre-radiante » – les « contre-radiations » qu'elle émettait s'unissaient à celles du solarium et des autres corps et les neutralisaient.

— Il y a là, expliqua le savant, un phénomène analogue à celui qui se produit lors de la rencontre d'électricités de signe contraire. Nos appareils émettent des radiations positives. Elles rencontrent sur leur chemin des radiations négatives. Elles s'annulent réciproquement.

— Où peut être située la source de ces radiations négatives ? demanda Jean Chapuis.

Tourné vers la cabine dans laquelle était enfermé le sarcophage, la Maître en indiqua la porte.

— Elle est là, dit-il simplement. C'est tout bonnement cette fluorescence en laquelle nous n'avions vu qu'une source lumineuse. La matière radiante et impalpable dans laquelle est plongé le corps de la momie émet des radiations négatives.

— Il faut nous débarrasser sans tarder de cette boîte ! s'exclama l'ingénieur en fronçant les sourcils.

Du tac au tac, Oronius riposta :

— Je ne permettrai à personne de tenter cette folie. Pour combattre une force, il faut au préalable l'étudier. Le mystère que nous avons enfermé là – assez imprudemment peut-être – est de ceux que l'intelligence humaine n'a pas encore soupçonné… Si le temps m'en est laissé, je comblerai cette lacune. À cette heure, et dans les conditions où nous nous

trouvons, je ne puis que conseiller la passivité. Cet avion n'est pas le champ d'expérience qu'il faut pour s'attaquer à un pareil problème. Attendons.

— Nous tombons ! protesta le fiancé de Cyprienne.

— N'exagère pas. Nous descendons seulement. Laissons-nous aller et atterrissons.

— Dans la mer ?…

— Elle s'est retirée… ou à peu près. La vague de chaleur n'en a laissé que bien peu !

— Elle en a laissé encore trop pour rendre impossible un séjour sur ce sol marécageux. Nous ne pourrons ni flotter, ni atterrir. Que ferons-nous ? Notre *Alcyon* va s'embourber.

Oronius ouvrit un des panneaux vitrés.

— Je te le répète, nous atterrirons, riposta-t-il. Regarde. Nous ne sommes plus où tu crois. C'est bel et bien un continent qui s'étend au-dessous de nous.

Ensemble, Jean Chapuis et Laridon se penchèrent hors de la carlingue.

Tous deux se regardèrent, ahuris.

Le Maître disait vrai. Un véritable continent s'étendait au-dessous d'eux. Et si certaines de ses parties étaient encore immergées, ou tout au moins recouvertes par un léger linceul d'eau océanique, il n'en était pas moins possible au regard d'en embrasser tous les détails.

Un continent !… Aucun autre terme ne pouvait se présenter à l'esprit en voyant la terre se prolonger et se perdre

aux limites de l'horizon. Il n'était point d'île pour offrir pareille étendue.

Mais un continent en ce point de l'Atlantique ! Un continent barrant l'Océan entre l'Afrique et l'Amérique ! Un continent qui pouvait prétendre à en relier deux autres ! N'était-ce point une hallucination suggérée par le souvenir d'une légende ?

Jean Chapuis se souvenait d'avoir lu quelque chose ressemblant à cela. C'était une hypothèse géographique qui avait eu ses partisans. Jadis un continent aurait existé qui rattachait l'Afrique à l'Amérique. Il s'était enfoncé dans les eaux et cela remontait vraisemblablement à l'époque du premier déluge.

Pourquoi resurgissait-il maintenant ?

L'explication, sous une forme naïve, fut fournie par Laridon.

— Mais ce sont les montagnes ? s'exclama-t-il.

— Quelles montagnes ? questionna Jean Chapuis.

— Celles qu'on a vu tantôt *sortir de la flotte quand l'air a lampé la grande tasse*.

C'était bien cela. Oronius souligna d'un sourire approbatif l'exactitude de l'explication. Ce continent avait été laissé à découvert par l'assèchement des eaux océaniques. À mesure que leur masse diminuait et qu'elles se retiraient pour ne plus couvrir que les grands fonds, il avait pu réapparaître. Et ç'avait été d'abord, aux yeux non avertis des spectateurs, sous la forme d'une chaîne de montagnes.

La plaine, ou la série de plaines marécageuses qui s'étendaient à ses pieds et probablement l'entouraient, c'était tout bonnement le fond primitif de l'Océan, – son lit le plus ancien, d'avant les époques diluviennes.

Les yeux d'Oronius brillaient d'excitation ; son visage avait pris une expression étrange. Il se penchait vers le sol mystérieux et il en parcourait l'étendue du regard, avec une sorte de ferveur exaltée. En même temps, il murmurait des paroles incompréhensibles.

Jean Chapuis regardait aussi, tout comme le mécano. De leur cabine, les jeunes filles, le nègre et Taï devaient pareillement dévorer des yeux l'étendue révélée, – ce continent qui leur apparaissait plus mystérieux que l'ancienne Afrique, aux yeux de ses premiers explorateurs.

Mais aucun des jeunes gens n'avait pour cette terre les regards du savant. Ils ne partageaient pas l'enthousiasme du Maître. Ils ne découvraient à ce sol rien d'attirant.

Au contraire son aspect était singulièrement rébarbatif. C'était un paysage chaotique et tourmenté, que ses proportions gigantesques paraient d'horreur.

— Mes enfants, dit tout à coup la voix d'Oronius, en proie à une émotion singulière. Regardez bien. C'est un monde mort qui se révèle à vous… Un monde que les siècles avaient vu couché dans le tombeau et qui en sort après plus de quarante millénaires… Oui ! c'est là le cadavre d'un monde qui a existé… qui a vécu…, il y a quarante mille ans !

Solennellement, le geste du Maître s'étendit vers le continent désenseveli.

Les paroles qu'il prononçait restituaient au spectacle de cette demi-résurrection un caractère farouche et grandiose.

Impressionnés, les fiancés – Jean et Cyprienne, Turlurette et Laridon – et tous les autres se penchèrent davantage, comprenant enfin qu'ils avaient sous les yeux quelque chose d'inouï, un spectacle qu'aucun œil humain n'avait contemplé avant le leur.

Et ils regardèrent mieux cette terre hérissée et farouche, ruisselante encore des eaux de l'océan qui s'attachaient à son écorce comme un voile de larmes. Une effroyable colère semblait la soulever. C'était peut-être de voir troubler son sommeil. Elle dressait ses pics comme des crocs menaçants ; des abîmes s'ouvraient ainsi que des gueules prêtes à dévorer. Ce n'était que crevasses, cavernes sombres et roches grimaçantes…

— Ce monde a vécu, répéta lentement Oronius. Et voilà qu'il revoit le soleil après un sommeil de quarante mille ans. Nous sommes la vieillesse du monde contemplant le premier âge de la vie. Et c'est cette jeunesse, nommée par nous antiquité qui nous paraît vieille… Elle naissait… Nous mourons… Ô jeunes gens, derniers venus et par conséquent plus vieux que les vieillards qui vous ont précédés, comprendrez-vous jamais cela ? Nous avons l'âge du monde et nos verdeurs successives sont en réalité des vétustés qui vont s'aggravant. Les cadets naissent à un âge plus avancé que celui de leurs aînés à l'heure de leur mort.

C'était presque avec attendrissement qu'il regardait le continent sorti des eaux – ce continent qui devait être, sous son linceul, resté tel qu'au temps de cette jeunesse du monde évoquée par la poétique du savant.

Qu'avait donc été cet âge ? Quelle était sa physionomie ? curieusement, les yeux des favorisés le fixaient.

Ils n'avaient d'abord vu que l'étendue farouche : la succession de lacs et de forêts que cernaient des abîmes et qu'enfermaient les pics. C'était noir, morne, silencieux et immobile… C'était la Mort…

Or, toutes les solitudes, tous les déserts donnent cette impression, quand aucune vie animale ne les peuple et quand ils n'ont point la parure verte du feuillage ou celle diaprée des fleurs.

Pour animer un paysage, il faut des couleurs, le murmure d'une source et des chants d'oiseau.

Au désert, il n'y a rien de tout cela.

Mais, le désert, ce n'est que l'apparence de la mort ; plus exactement c'est l'absence de la vie. On n'a point sous les yeux un cadavre, car ne peut mourir qui n'a jamais eu une existence.

Il est plus effrayant de contempler un corps dont la vie s'est enfuie mais qui en conserve la trace.

Eh bien ! ce fut cela qui s'imposa tout à coup aux observations des « Inventeurs » du continent mort.

Un point particulier attira leurs regards ; sur ce point quelque chose évoquait avec intensité la vie – mais la vie passée, la vie qui n'est plus.

Donc, la Mort.

C'était une agglomération d'habitations – une ville.

Comment nommer cela autrement ? Il y avait des palais et des temples… Il y avait une forteresse.

En dépit des différences de style que peuvent présenter les âges, ces sortes de monuments se reconnaissent toujours. À travers les siècles, ils gardent un air de famille qui les désigne infailliblement.

Des palais… des temples… une forteresse : preuves indéniables de la civilisation.

Ces vestiges exhumés – terme inexact puisque c'était l'eau et non point l'humus qui avait servi de prison à ce monde – ces vestiges ressurgis de la tombe appartenaient vraisemblablement à la plus ancienne des civilisations qui ont fleuri sous les soleils millénaires.

Ils présentaient d'étranges caractères.

Les proportions de cette ville étaient véritablement fantastiques. En leurs plus belles époques, Paris, ni Londres et pas davantage New-York ou Pékin n'en pouvaient donner une faible idée.

C'était *autre chose*…

Les âges futurs devaient voir les palais de granit et de marbre, les architectures merveilleuses, rehaussées de tout ce que les arts peuvent offrir de joyaux, de parures et de coloris. Il y eut l'âge des monstres et celui des bibelots. Les palais assyriens, les constructions babyloniennes, les Pyramides d'Égypte eussent écrasé de leur mépris nos immeubles modernes. Auprès de l'Acropole que paraîtrait Trianon ?

Mais les bâtisseurs de cathédrales, aussi bien que les architectes plus délicats sinon aussi puissants du siècle de Louis XIV n'eussent pas même imaginé ces édifices formi-

dables et terrifiants, dont les murailles *étaient faites d'un amas d'ossements humains*.

Confondus, nos voyageurs n'en pouvaient croire le témoignage de leurs yeux : ils voyaient un rempart construit avec des tibias et des fémurs gigantesques, servant d'armature à un amalgame de côtes et de vertèbres pilées, broyées en un macabre mortier que les siècles avaient cimenté.

Un palais attirait particulièrement le regard, tant par ses dimensions que par l'horrible étrangeté de sa décoration : il était uniquement constitué par des murs de crânes humains artistement disposés par rangs alternés, à la façon des briques. Les colonnes et les portiques étaient des pyramides de squelettes, dressés ou enchevêtrés.

C'était à frissonner d'horreur.

C'était la terre d'épouvante.

Quelle race sanguinaire avait donc vécu là ? Quel peuple d'anthropophages avait pu édifier de pareils monuments ?

Cyprienne s'était retournée vers Oronius. Et tous l'imitaient, interrogeant le Maître du regard.

Il comprit et sa dextre balaya l'air au-dessus de la ville de squelettes…

— Nous sommes, dit-il, sur l'emplacement de la Mer des Sargasses… Donc, donnant raison aux traditions antiques, ce qui vient de surgir du fond des eaux vaincues, c'est la légendaire *Atlantide*, le continent préadamite !…

CHAPITRE XIII

LA LÉGENDE D'ATLANTIDE

Atlantide ! Mot prestigieux, évocateur de tant de légendes !…

En est-il de plus grandiose dans l'histoire de l'humanité ? Une civilisation tout entière ensevelie, un continent englouti par les flots. Et là où s'étendait un monde, durant des siècles et des siècles les yeux humains n'avaient plus eu à contempler qu'un champ de vagues…

Quelles merveilles recouvrait ce linceul ? Qu'avait été ce monde qui dormait là, hors de l'atteinte des regards et dont les mémoires humaines avaient perdu la trace au point de ne plus s'accorder sur le lieu où il avait existé – au point même de douter de son existence !

Les imaginations, pour évoquer ce spectacle s'étaient cependant donné libre carrière.

Et cela depuis le début de l'Histoire.

De Platon et Posidonius aux auteurs les plus modernes, l'histoire, la légende et le roman s'étaient tour à tour préoccupés du pays ancestral des Atlantes.

N'étaient-ils pas les parrains de l'Atlantique ?

La victime n'avait-elle pas légué son nom au meurtrier ?

Moins documentée que tant d'écrivains grecs ou latins, ignorante des légendes qui eurent cours chez les peuplades revendiquant le privilège d'avoisiner le lien de la grande catastrophe, Cyprienne sentait néanmoins son intérêt s'éveiller à l'audition de ce simple mot : Atlantide.

— Conte-nous ses légendes, avant que, prenant pied sur son sol extraordinaire, nous ne tentions de retrouver son histoire, pria-t-elle en s'adressant à son père.

Oronius était une bibliothèque vivante. Son érudition n'était jamais prise en défaut. Il s'assit et débuta par cet analogisme :

— Comme, à leur naissance, toutes les religions semblent avoir entre elles un point de contact, ainsi en va-t-il pour les plus célèbres légendes de l'Humanité. Celle de la ville d'Is, en Bretagne, de saint Corentin et de la belle Ahès, fille du roi Gradlon, paraît être la reproduction presque absolue de celle d'Atlantide.

« Dans la première, les amours coupables de la belle Ahès et sa désobéissance causèrent la catastrophe au cours de laquelle fut engloutie la riche cité armoricaine.

« Dans la seconde, l'orgueilleuse beauté d'Atlantéa, reine des Atlantes, amena des compétitions entre tous les peuples, suscita des guerres homicides qui, jointes à l'insolence des mœurs inhumaines de la nation la plus guerrière de la terre, la moins pitoyable aussi, finirent par lasser les divinités propices et livrèrent Atlantide à la colère vengeresse d'Éole, de Neptune et de Vulcain.

« Incontestablement, nous sommes ici sur la terre des Atlantes resurgie des eaux ou, pour dire plus juste, dépouillée de son linceul millénaire. Dès la plus haute antiquité, en effet, Eschyle et Pindare, Hérodote et Platon, Denys d'Halicarnasse et Strabon ont désigné la mer des Sargasses comme l'emplacement du grand continent des Atlantes.

« Aristote, Scylax de Carvanda et Théophraste en donnent cette raison : c'est une mer de prairies flottantes où vivent des algues gigantesques, dans le parsèmement de milliers d'écueils à fleur d'eau.

« Au vrai, c'était alors une mer infranchissable pour les navigateurs qui se trouvaient à chaque instant arrêtés par des boues et des fucus, ou basculés sur des récifs et des bas-fonds.

« La vie d'Atlantide remonterait à près de douze mille ans, puisque Solon, s'entretenant avec des prêtres de Saïs, six siècles avant notre ère, c'est-à-dire il y a deux mille sept cents ans, apprit d'eux que neuf mille ans auparavant un tremblement de terre et des inondations, accompagnés de pluies torrentielles – le déluge de la Bible ne serait donc qu'un second déluge ? – firent disparaître Atlantide dans l'espace de vingt-quatre heures.

« Qui avait pu provoquer cette catastrophe, et quelle raison en avait été la cause fondamentale ? Je vais vous en donner la raison et les principes connus, après avoir réfuté, en m'appuyant sur les meilleurs auteurs, une erreur de situation géographique que certains historiens et nombre de romanciers se sont plu à authentiquer en se servant d'une confusion faite par Diodore. Diodore a cité, en effet « un lac des Hespérides, mis à sec par un tremblement de terre et qui, en-

touré d'une double Méditerranée, aurait formé l'île Atlantide dans les régions du Mont Atlas. »

« Cette première confusion en amena une seconde. Du mont Atlas au désert du Sahara, il n'y a qu'un pas ; n'est-on pas toujours dans le nord africain ? On plaça donc le lieu où vécut Atlantide dans le Sahara (*Bahr bilâ ma*, mer sans eau) mais le niveau de ce désert et la nature géologique de souterrain s'opposent à accorder quelque créance à cette fantaisie, l'Océan n'ayant pu couvrir le Sahara qu'à une époque très antérieure aux temps de l'ère ancienne.

« Lieu choisi par Neptune pour ses amours, Atlantide vécut heureuse et prospère sous le règne du dieu et de sa descendance. Les hommes y étaient forts plus que partout ailleurs, les jeunes filles plus jolies, les femmes plus fécondes. Mais la pléthore des vies humaines força bientôt cette race de géants à partir à la conquête d'autres contrées.

« La guerre apprit aux Atlantes à ne point respecter la vie et cette phobie criminelle s'augmenta encore dans des proportions sauvages quand monta sur le trône Atlantéa, dernière fille d'Amphitrite et de Neptune.

« Plus belle que les plus belles, Atlantéa était le monstre perfectionné issu de l'Océan. Répudiant l'amour qu'elle devait à son père et à sa mère, elle fit briser leurs autels et instaura le culte du dieu Carnage et de la déesse Dévastation.

« Sous les yeux de leur reine et au milieu des orgies, les Atlantes, animés d'une passion coupable, s'entr'égorgèrent férocement afin de plaire à Atlantéa et, pour lui plaire davantage, ils en arrivèrent à se dévorer les uns les autres.

« Ce furent les beaux jours d'Atlantéa. La superbe créature aimait à faire bâtir son palais et sa ville avec les os de

ses sujets, morts, comme les gladiateurs, en criant : AVE ATLANTÉA !…

« Mais la patience du ciel était lasse et, pour mettre un terme aux habitudes d'orgie et aux hécatombes journalières, le conclave des dieux décida la suppression du peuple aberré et de son île.

« Un soir de fête chez Atlantéa – dit la légende caraïbe, – les eaux de la mer se gonflèrent soudain ; une grande inondation passa sur la tête de tous les habitants. Couverts d'eau et de vase, ils virent descendre des nues une épaisse résine charriant du feu. La terre s'obscurcit ; en même temps que la chute de résine, une pluie ténébreuse commença, pluie de matières brûlantes et de scories. Le sol s'agita avec bruit. Alors on vit les hommes courir et monter sur les maisons, mais les maisons s'écroulèrent ; ils montèrent sur les arbres, les arbres se secouèrent ; ils se réfugièrent dans les cavernes et celles-ci les engloutirent avec toute la terre… »

« En réalité, acheva Oronius, ce cataclysme atmosphérique et sismique fut le travail de tous les volcans entrés ensemble en action, car tout le sous-sol était miné par le feu souterrain. L'action des laves, de la combustion et des matières gazeuses acheva de désétayer Atlantide qui se déroba…

Oronius avait cessé de parler.

Tous les regards erraient maintenant sur cette terre extraordinaire dont le Maître venait d'esquisser en quelques traits le passé légendaire.

Jean Chapuis, comme Cyprienne, songeait qu'on allait pouvoir l'explorer, se pencher sur ses secrets et pouvoir peut-être déchiffrer l'énigme.

Quelle merveilleuse aubaine pour des esprits curieux et des regards avertis ! Imaginez Herculanum ou Pompéi, resurgies d'un seul coup de leur tombeau de lave, au lieu d'en être péniblement arrachées, bloc à bloc par l'effort du pic, de la pioche et de la pelle. Imaginez-les révélées dans leur ensemble et telles qu'elles étaient au moment du cataclysme qui les a brusquement plongées dans le sommeil de la mort.

La réapparition d'Atlantide, c'était mieux encore. Cela ne pouvait se comparer. Car, outre qu'il s'agissait d'un empire et de tout un peuple, au lieu de deux simples villes – cet empire appartenait au passé le plus reculé de l'humanité. La découverte et l'étude qu'elle devait permettre présentaient donc un incomparable intérêt.

C'était certainement cette perspective qui animait pareillement Oronius.

— Atterrissons ! décida-t-il après un silence méditatif. J'ai hâte de fouler ce sol fabuleux, dont le malheur survint, dit-on, à l'heure où Gian-Ben-Gian, roi préadamite, commençait à faire creuser les fondations de la première pyramide.

Il jeta un dernier regard sur l'étendue que l'*Alcyon* survolait.

C'était pour choisir un terrain favorable à l'atterrissage. Les points d'interrogation ordinaires ne se posaient point en effet. Tout explorateur ou tout voyageur, amené intentionnellement ou par le fait du hasard dans une contrée encore inexplorée peut se demander quels dangers l'y attendent, quels ennemis il y trouvera. La prudence s'impose à lui. Cette contrée inconnue peut être peuplée de bêtes féroces ou de représentants de la race humaine non moins sauvages et

cruels. Chacun de ses pas va peut-être au-devant d'un piège tendu.

Mais ici, rien de tel.

En disparaissant, l'Océan ne découvrait qu'un monde mort d'où toute vie était exclue. Sa présence antérieure et récente était une garantie. Les passagers de l'*Alcyon*, prenant pied sur le sol d'Atlantide étaient bien certains d'être les seuls vivants. L'air n'y pouvait retentir d'autres paroles ni d'autres cris que les leurs. Les inoffensifs Pipigg et Kukuss allaient y être, et sans doute pour longtemps encore, les seuls représentants du règne animal.

Cependant, singularité nouvelle, depuis que l'avion survolait Atlantide, la magique influence qui l'avait entraîné vers le continent mystérieux semblait faire trêve. Les commandes recommençaient à obéir à la main du pilote.

Seuls, les moteurs restaient silencieux et inactifs, la radio-électricité continuant à faire défaut.

Mais, de cet apaisement de l'influence attribuée au sarcophage, Oronius s'avisa tout à coup de tirer certaines conclusions.

Aussi longtemps qu'ils avaient tenté de contrarier l'attraction occulte exercée par le continent, cette attraction s'était manifestée impérative. Elle leur avait arraché la direction de leur appareil.

À présent qu'ils s'y étaient soumis et s'apprêtaient à atterrir sur le sol d'Atlantide, une certaine initiative leur était rendue. La libération des commandes ne signifiait pas autre chose. Ils pouvaient toucher au sol dans un endroit de leur choix, pourvu que ce fût sur le continent et non ailleurs.

La logique d’Oronius lui suggéra le raisonnement suivant :

— Si j’admets, dit-il, qu’il faille rapprocher de la présence du sarcophage à notre bord, notre mésaventure, j’en suis conduit à supposer qu’il y a action attractive du continent sur ce sarcophage, ou inversement. Ceci étant, n’en devons-nous pas induire que le sarcophage *vient d’Atlantide ?* Oui, n’est-ce pas ? Il devait reposer dans un tombeau. Les eaux soulevées par le *radiovo* d’Hantzen l’ont violé et ont emporté la momie. Mais quelque lien mystérieux et puissant continuait de rattacher la châsse à ce sol et la voici qui va y reposer de nouveau… Je ne sais si nous pourrons retrouver le tombeau ou l’hypogée où s’encastrait cela. La découverte serait intéressante. Car elle nous permettrait sans doute de mieux juger de l’importance du rang qu’occupait, de son vivant, la femme dont nous contemplons le suprême repos. Ce doit être le corps d’une personne importante, peut-être d’une princesse de ce pays ?

— Comme vous, mon père, je serais tenté de le croire, dit sérieusement Cyprienne.

— D’une façon ou d’une autre nous éclaircirons cette énigme, affirma Jean Chapuis. Une fois à terre, il nous sera certainement possible de prendre nos dispositions en vue de l’ouverture du sarcophage. Et cela d’une manière qui n’exposera personne aux effets du parfum qui tue.

L’*Alcyon* volait maintenant très bas. Ayant dépassé la ville des squelettes, il alla se poser au sommet d’une sorte de falaise rectangulaire qu’entourait une ceinture de forêts aux arbres noirs et humides, encore aux trois quarts baignés par les eaux.

Les passagers prirent pied sur la falaise.

Ils étaient en Atlantide ! Leurs semelles foulaient un sol sur lequel, depuis douze mille ans, aucun être vivant ne s'était posé.

CHAPITRE XIV

L'HYPOGÉE DE DIAMANTS

Dès leurs premiers pas, Oronius et Jean Chapuis se rendirent compte qu'il leur serait absolument impossible de descendre de la falaise sur laquelle l'avion avait atterri. Et cela, non seulement parce que les forêts entourant sa base étaient encore inondées, mais surtout parce que, sur ses différentes faces, l'escarpement présentait des parois abruptes et verticales, capables de défier la descente aussi bien que l'escalade des alpinistes les plus éprouvés.

Ils allaient donc proposer de reprendre place dans l'*Alcyon* pour repartir et chercher un autre terrain d'atterrissage, lorsque Laridon les appela.

Furetant avec Turlurette, le mécano venait de découvrir l'entrée d'un escalier qui s'enfonçait à l'intérieur de la falaise.

— Les gradins sont bien un peu visqueux, s'excusa-t-il. Le pipelet il s'a rien foulé… Ça manque d'entretien !

La curiosité piqua aussitôt le Maître et l'élève.

N'était-ce pas le premier échantillon qui s'offrait à eux des travaux des Atlantes ? Ils ne purent résister au désir de l'examiner aussitôt.

Aussi s'engagèrent-ils sans la moindre hésitation dans l'escalier glissant. Cyprienne ne pouvait manquer de les accompagner ; elle entraîna à sa suite les soubrettes et le reste de la bande.

Il était d'ailleurs intéressant de savoir où conduisait cet escalier et s'il ne pouvait offrir un moyen d'atteindre au bas de la falaise, sans qu'on fût obligé d'aller atterrir en un autre lieu d'abord plus facile.

Instinctivement et bien qu'ils ne pussent justifier ce sentiment par la perspective du moindre danger, les passagers préféraient laisser leur avion en un lieu inaccessible. Légèrement incurvé et présentant un abri naturel, grâce à une anfractuosité de dimension telle que l'*Alcyon* y pouvait tenir à l'aise, le sommet de la falaise offrait toutes garanties de sécurité. Un seul chemin semblait y accéder – en dehors de la voie des airs.

C'était l'escalier dans lequel s'engageait la petite troupe. Elle pouvait donc procéder à sa reconnaissance en toute tranquillité. Aucune surprise ne paraissant être possible.

D'ailleurs cette crainte inexprimée que semblaient éprouver presque à leur insu nos explorateurs, était tout à fait absurde. Nulle créature en dehors d'eux-mêmes ne respirait à la surface d'Atlantide. D'où serait venue l'attaque ou la trahison contre laquelle ils avaient la puérile préoccupation de se garder ?

C'était naïf, sans doute, injustifiable à coup sûr : pourtant cela était. Tous éprouvaient, sans en convenir ni

l'exprimer, une sorte de pressentiment. Était-ce l'influence du continent défunt ? Subissaient-ils à leur insu l'effroi superstitieux des violateurs de tombeaux ? Ils se sentaient inexplicablement anxieux, comme si leur présence sur ce sol surgi de l'Océan avait pu susciter des colères et des vengeances. Tout un passé se dressait autour d'eux. Et ils avaient l'impression de le troubler, d'être des intrus sur cette terre d'autrefois.

À la file indienne, ils s'engagèrent dans l'escalier. Sans possibilité de s'éclairer par suite de la dispersion de la radioélectricité, ils craignaient d'avoir à tâtonner au milieu des ténèbres. Ils furent tout de suite rassurés. Le jour continuait à les accompagner de ses rayons.

Il leur parvenait par des ouvertures pratiquées de distance en distance dans la paroi de la falaise. Et cela leur permit de se rendre compte que l'escalier descendait en longeant les quatre faces du rectangle et en restant en contact avec l'air et la lumière.

Arrivés à une dizaine de mètres du niveau du sol, les meurtrières cessèrent. D'ailleurs leur profondeur dans la muraille et leur étroitesse d'ouverture étaient allés constamment en augmentant, révélant la préoccupation qu'avaient eu les constructeurs de l'escalier d'en défendre l'accès à tout intrus venu de l'extérieur.

Cette disposition et les précautions qu'elle attestait donnaient beaucoup à penser à Oronius.

Cependant, faute de meurtrières, les visiteurs ne se trouvèrent pas pour cela en pleine obscurité. L'éclairage changea : ce ne fut plus le jour, mais un scintillement éblouissant provenant des gradins mêmes. On s'aperçut

alors que ces marches étaient taillées dans le plus pur diamant. D'habiles ouvriers en avaient poli les multiples et minuscules facettes de façon à ce que leur scintillement remplaçât le jour. De plus cette taille préservait les pieds des glissements qui, sans elle, se fussent certainement produits.

Nos amis débouchèrent enfin dans une immense salle, dont les murs, la voûte et le dallage étaient formés de blocs de rubis. Un de ces blocs descellé et jeté de côté par l'effort des eaux, laissait apparaître, derrière les joints effrités de son encastrement une sorte de niche vide. Les dimensions de cette case frappèrent Oronius ; elles étaient exactement celles du sarcophage. Aussi Oronius devina-t-il qu'elle avait dû le contenir. Il fut confirmé dans cette opinion par une remarque de Jean Chapuis.

Le fiancé de Cyprienne venait de s'arrêter devant des inscriptions gravées dans le rubis. Il les examinait et croyait y voir des similitudes avec celles que portait le couvercle du sarcophage meurtrier.

— Ce sont certainement les mêmes hiéroglyphes, affirma-t-il. Tout porte donc à croire que c'est de ce caveau qu'est parti, il y a peu de temps, le néfaste coffre flottant. Vous aviez raison, Maître. Une princesse de haut rang, ou même une grande et puissante reine a dû être couchée dans un pareil tombeau… Mais, si le sarcophage est sorti d'ici, et cela me paraît être avéré, nous tenons du même coup la preuve que l'intérieur de cette falaise communique avec le dehors. Nous sommes donc maintenant certains de trouver une issue en suivant ce couloir. Alors, si vous le voulez bien, avant de poursuivre notre exploration, voici une proposition à adopter ou à rejeter : Victor et moi nous allons remonter jusqu'au plateau. Nous rassemblons quelques armes et des

provisions de manière à pouvoir parer aux éventualités. Puis nous vous les apporterons. Mais, auparavant, revêtus des cagoules de « gutta cristal », nous aurons sorti de l'*Alcyon* le sarcophage que nous exposerons à l'air et ouvrirons, de façon à permettre au parfum vert de s'évaporer… Je prendrai aussi copie des inscriptions du couvercle. Voulez-vous, Maître, procéder au même travail pour celles qui garnissent les murs de cette salle ? Cela me permettra de les étudier à loisir et de chercher à les déchiffrer.

Oronius ayant approuvé ce plan, le mécano et l'ingénieur remontèrent par l'escalier.

Une demi-heure plus tard, ils revenaient ayant accompli la besogne annoncée par Jean Chapuis. Ils avaient laissé au sommet de la falaise le sarcophage dégagé de son couvercle, exposé à tous les souffles de l'espace qui emporteraient et dissiperaient le dangereux parfum.

Et ils rapportaient pour les membres de la caravane un attirail suffisant qu'on se partagea.

Après quoi, guidée par Oronius, la petite troupe se remit en route.

— Nous nous sommes aussi débarrassés du cadavre du matelot japonais, expliqua Jean Chapuis. Nous ne pouvions songer à le conserver indéfiniment à bord de l'*Alcyon*. Le laisser au sommet de la falaise où nous reviendrons forcément était également impossible. Aussi l'avons-nous descendu avec des cordes, jusqu'au niveau des arbres.

« Il repose parmi les branches charbonnées de cette forêt millénaire. Quelle mine à ciel ouvert ce serait à exploiter sans avoir à creuser des puits, ni à ouvrir des galeries.

Le couloir de diamant qu'ils suivaient se continuait horizontalement. Sa longueur était telle qu'il devait dépasser la falaise. Il était donc à présumer qu'on ne se trouvait plus à l'intérieur de celle-ci, mais sous les forêts fossilisées. Le passage souterrain devait même s'avancer bien au-delà de ces forêts.

— Évidemment l'orifice d'un tel tombeau ne pouvait manquer d'être recherché par les profanes et par les voleurs, émit Oronius. L'entrée de l'hypogée devait donc être tenue secrète et suffisamment défendue contre toute entreprise cupide ou profanatrice. Ce couloir doit aboutir en un lieu solitaire et difficile à découvrir.

— La porte pouvait en être murée, suggéra de son côté Jean Chapuis. Ce sont les assauts du raz-de-marée qui ont ouvert la brèche, par laquelle a été emporté le sarcophage. De cette invasion de la mer découle pour nous un avantage, elle nous a ouvert un chemin qui, sans elle, nous aurait été sans doute interdit.

Ces hypothèses rassurantes se trouvèrent démenties.

Le couloir se terminait bien par une sorte de poterne, mais cette poterne n'accédait qu'à une rotonde d'à peine deux mètres de rayon. Ces dimensions exiguës ne permirent pas à l'ensemble de la petite troupe d'y trouver place simultanément. Oronius, Jean Chapuis, Cyprienne, Laridon et Turlurette y pénétrèrent seuls. Les autres, c'est-à-dire Taï, Julep, Mandarinette et les deux matelots japonais qui avaient survécu durent attendre dans la galerie.

Naturellement Pipigg et Kukuss s'étaient faufilés dans la rotonde et se blottissaient aux pieds de Cyprienne.

Un regard circulaire fixa de suite les explorateurs. Si la rotonde comportait bien une niche ogivale où avait dû, dans le principe, être pratiquée une ouverture, celle-ci n'existait plus. Le fond de la niche était fermé par une muraille inattaquable ; on ne pouvait donc dire que ce fût là une issue.

Si Jean Chapuis avait deviné juste en supposant murée l'entrée du sépulcre, par contre il avait fait erreur en escomptant la réouverture du passage par l'action du récent raz-de-marée.

N'était-ce donc pas par là qu'avait été entraîné le sarcophage ? Ou bien était-ce l'ensemble des déductions d'Oronius et de son élève qui se trouvait entaché de fausseté ?

Indécis et désappointés, l'un et l'autre promenaient leurs regards autour de la rotonde.

Simultanément ces regards se fixèrent sur une particularité du dallage de diamant. Celui-ci était creusé d'une rigole circulaire, ou plus exactement d'une sorte de rainure longeant le pourtour à quelques centimètres de la muraille. À la jonction de cette dernière avec la voûte, la même disposition se reproduisait.

L'esprit prompt et avisé d'Oronius fut tout de suite comme illuminé par cet indice.

— *Eurêka !* s'écria-t-il. Je crois tenir le « secret ». Le centre de la rotonde est fixe. Mais la muraille circulaire doit être mobile et susceptible de tourner. À mon sens, cette rotation, si nous l'obtenons, doit pouvoir faire coïncider l'ouverture du couloir, par laquelle nous sommes entrés, avec une autre ouverture extérieure, par laquelle nous devrions pouvoir sortir.

Sur ses indications, dont la simultanéité des conséquences leur échappa, Jean Chapuis et Victor Laridon s'arc-boutèrent, les pieds au sol et les mains plaquées contre la muraille. Leur effort dirigé dans le même sens, aboutit presque aussitôt à un lent déplacement de celle-ci. Ils le continuèrent. Enfin, dans l'ogive de la niche apparurent des signes gravés.

La muraille, de forme cylindrique, se déplaçait le long d'une seconde muraille extérieure, cylindrique également, mais fixe, celle-là.

Très intéressé par le spectacle de ce glissement, semblable à celui d'un arbre de couche dans le presse-étoupe, Oronius ne pensait plus au double effet de sa récente définition.

— Halte ! ordonna-t-il.

L'ingénieur et le mécano lui obéirent. L'ouverture fut immobilisée de manière à laisser apparaître les signes.

Le Maître s'en approcha et les compta. Ils étaient au nombre de dix et disposés de manière à permettre aux dix doigts des deux mains de s'y appliquer simultanément.

Ce fut le premier geste du savant. L'événement donna raison à sa sagacité. En effet, dès que ses dix doigts eurent pressé les dix signes, la partie de muraille fixe placée devant l'ouverture de la niche bascula aussitôt et le jour apparut.

— Dehors ! dit allègrement le savant. Faisons place aux autres.

Mais en se retournant vers le couloir pour faire signe à ceux qui y étaient restés de traverser la rotonde, Jean Cha-

puis, éberlué, constata que la porte par laquelle il était entré se trouvait murée.

Le Maître se mit à rire de sa surprise.

— Parbleu, murmura-t-il, tu ne m'avais pas très bien écouté, mon petit Jean. J'avais prévu ce résultat. Les deux ouvertures – celle du couloir et celle de l'extérieur – ne peuvent s'utiliser en même temps. En ouvrant l'une, on ferme l'autre. Cette complication nouvelle n'a d'autre but que de mieux protéger l'entrée du tombeau… Nous allons remédier à cela.

Il fit sortir tout le monde et demeura seul dans la rotonde. Recommençant alors la manœuvre effectuée par le mécano et l'ingénieur, il ramena la muraille intérieure à la position première, c'est-à-dire de façon à faire reparaître l'entrée du couloir.

Julep et ses compagnons ne s'étaient pas vus sans émotion séparer du reste de la troupe. À la réapparition d'Oronius, et sur son invitation, ils s'empressèrent de prendre à leur tour place à l'intérieur de la rotonde.

Un nouveau demi-tour imprimé à la muraille – centre de ces cercles concentriques, et l'application des deux mains sur les signes de la muraille-circonférence, rouvrit pour la seconde fois le passage extérieur.

Oronius fit sortir devant lui ses serviteurs et quitta le dernier la rotonde.

Ainsi qu'il semblait s'y attendre, la pierre se releva d'elle-même dès qu'il eut franchi le seuil. Elle bouchait exactement l'ouverture, trop exactement peut-être, car, aucun signe extérieur n'en signalant l'emplacement, il devait être

impossible de la retrouver, si on commettait l'imprudence de s'en éloigner sans avoir pris soin de s'assurer des points de repère.

Oronius ne manqua pas, pour éviter cette mésaventure, de graver sur la pierre l'initiale de son nom.

Comme il achevait, des exclamations légèrement effrayées le firent songer à ses compagnons.

Il avança de quelques pas pour les rejoindre dans le sentier semi-obscur qu'ils avaient trouvé devant eux. Ce sentier, sorte de boyau assez étroit, sinuait entre deux rochers.

Du moins, comme on n'y voyait guère, Oronius prit-il cela pour des rochers.

Au bout du sentier, une sorte de rideau cliquetant s'agitait.

C'était devant ce rideau que s'étaient arrêtés les excursionnistes de l'*Alcyon ;* les hommes le regardaient avec curiosité et les jeunes filles poussaient des cris d'horreur.

S'approchant à son tour le Maître comprit la cause de leur effroi : le rideau était constitué par une rangée de squelettes humains parfaitement squelettopés et pendus ; or ces macabres pantins s'entrechoquaient avec bruit et grimaçaient un rire affreux.

Cette lugubre mise en scène ne pouvait arrêter des gens résolus. Surmontant leur dégoût, Laridon et Jean Chapuis écartèrent cette frange indésirable pour permettre au Maître et aux jeunes filles de passer.

Ils se trouvèrent alors au pied d'un rempart d'ossements et devant eux de bizarres monuments faits des mêmes matériaux funèbres s'élevaient.

Ils étaient à l'intérieur de la cité des squelettes, qu'ils avaient aperçue du haut de l'*Alcyon*.

Vue d'aussi près, il s'en dégageait une impression d'horreur encore plus vive. Cette architecture de charnier était décidément hideuse.

— Comment des humains pouvaient-ils se résoudre à vivre en un pareil décor ? s'exclama Cyprienne avec dégoût. Jamais je ne consentirai à passer une nuit au milieu de ces ossements.

— C'est en effet une mode assez bizarre, convint Oronius. Mais, on s'habitue à tout et je te sais assez raisonnable pour surmonter ta répugnance et consentir à une visite détaillée. Cet ossuaire, sache-le, fut une ville. Oublie donc la grimace de ces préparations anatomiques pour ne plus voir en elles que la charpente d'habitations fort curieuses. Mise à part, cette idée étrange et plutôt nécropolesque de se bâtir des demeures avec les os de leurs ancêtres, ces édifices, leur groupement et les connaissances techniques qu'ils supposent, témoignent d'une civilisation singulièrement avancée, étant donné l'époque à laquelle cela remonte. Voici en perspective un certain nombre de démentis infligés aux hypothèses des spécialistes de la préhistoire. Toutes leurs connaissances et le fatras de leurs travaux vont s'en trouver bouleversés. Les observations que nous serons à même de faire ici prouveront, je pense, qu'antérieurement à l'âge de pierre et à l'homme des cavernes une civilisation a fleuri à la surface du globe. Si elle n'avait pas été engloutie et détruite par le cataclysme – que nous devrons appeler le premier dé-

luge – le progrès humain, ce n'est point douteux, s'en serait trouvé avancé de quarante siècles. Quels pas de géants n'aurait-il pas faits, s'il avait continué sa marche normale, sans marquer ce temps d'arrêt ? La disparition d'Atlantide fut, à ce point de vue, une effroyable calamité, dont nous supportons encore les conséquences… Ah ! quels colosses devaient être les hommes de ce temps ! Quelles formidables ossatures ! Ils étaient vraiment construits pour pouvoir lutter contre les monstres qu'étaient alors les animaux. De ceux-ci, vous avez sous les yeux quelques échantillons : ces fémurs, ces phalanges, ces maxillaires doivent vous permettre de vous faire une idée de leur taille.

Effectivement, ces portiques des temples et des palais près desquels arrivaient la petite troupe étaient gardés par l'ossature squelettopée de monstres accroupis, dressés ou rampants, représentant toutes les postures de la vie, mais particulièrement celles du combat.

Et ces silhouettes avaient des proportions terrifiantes. On osait à peine se les représenter, couvertes d'une masse de chair, de nerfs et de muscles, animées par un sang ardent et pur ; revêtues de poils, de plumes ou d'écailles, leur rencontre – quand elles vivaient – devait signifier la mort. Il suffisait de contempler ces dents dont la moindre avait la taille d'une défense d'éléphant et ces griffes, dont chacune était à la fois un poignard, un épieu et une faux.

Au milieu de cette nécropole d'ossements représentant une civilisation disparue, quel anachronisme formaient ces menues silhouettes modernes des compagnons d'Oronius ! Quel spectacle singulier offrait leur promenade entre ces effroyables et gigantesques palais !

CHAPITRE XV

RÉSURRECTION FANTASTIQUE

Cyprienne et les deux soubrettes venaient de rejeter leurs péplons de voyage. Elles apparurent gracieusement vêtues de leurs légères tuniques de fibres végétales. Et, dans ce décor plus terrible que ceux d'Holbein, c'étaient de coquettes et vivantes statuettes tanagréennes, que couronnaient les auréoles bouclées des chevelures brunes ou dorées.

Tout d'ailleurs contribuait au contraste. Sur ce monde antédiluvien à peine libéré de l'étreinte des eaux, le soleil répandait ses rayons réchauffants.

Et le poudroiement de tant de lumière sur ces vestiges de mort ajoutait à la grandiloquente horreur du spectacle.

Cependant, avide de voir quelle avait pu être l'installation des hommes d'avant le déluge et s'il restait quelques témoignages de leur industrie, Oronius, entraînant Jean Chapuis, s'était risqué à franchir le seuil d'une des constructions ossuairiennes.

Laridon possédait une trop haute dose de badauderie naturelle pour demeurer en arrière. L'instinct d'imitation pous-

sa Julep à suivre son chef de file. Si bien que les jeunes filles et le fidèle Taï ayant rejoint le groupe, toute la petite troupe se trouva à l'intérieur de l'habitation antédiluvienne.

Sans respect pour une antiquité millénaire, Pipigg et Kukuss, après avoir reniflé l'odeur de ce lointain passé, se mirent à les arroser sans façon.

À la manière des doctes vieillards de l'espèce canine, ils donnaient ainsi leur opinion et soulageaient leur conscience.

— Cela manquait tout de même de confortable ! apprécia de son côté et avec un laconisme sévère le sybarite Parigot.

Toujours hilare, master Julep se frotta jovialement le nez. Ce devait être un geste d'approbation.

De fait, le mobilier se présentait comme étant assez sommaire. Au principal, l'habitation était constituée par les quatre murailles. Ni sièges, ni lits. Les occupants devaient vraisemblablement s'étendre sur des tapis d'herbes ou de feuillage, ou encore sur des nattes que le séjour des eaux avait fait disparaître. Seuls pouvaient avoir résisté à l'inondation et au temps les ustensiles particulièrement durs, tels que les armes et outils divers.

Le Maître et Jean Chapuis en découvrirent une assez grande variété. Les seules matières travaillées étaient le diamant, l'os, la pierre et le bois. Ce dernier était généralement pétrifié, explication toute naturelle de sa longue conservation. Le diamant, taillé avec une extrême habileté, armait des extrémités de flèches et de javelots ou formait des poignards dont l'efficacité meurtrière devait être effroyable. Il remplaçait avantageusement les métaux les plus durs. La

fréquence de son emploi indiquait qu'il existait dans le monde Atlantide à un degré d'abondance extraordinaire.

Dans les palais, on trouva quelques spécimens de peintures murales réalisées non avec des couleurs, mais avec une mosaïque de rubis, de saphirs, d'améthystes, de topazes, de turquoises, d'émeraudes et d'opales. Ces tableaux dont la valeur eût été incalculable, en raison de l'emploi de tant de pierres précieuses, représentaient tous d'atroces scènes de carnage.

Le goût particulier qu'étalaient partout les Atlantes pour ce genre de sujet ; l'utilisation des squelettes comme matériaux de construction et motifs d'ornementation ; et aussi la variété, le nombre et le raffinement des armes aptes à causer les plus cruelles blessures donnèrent à comprendre à Oronius que la légende n'exagérait rien. Les anciens habitants de la ville des squelettes devaient appartenir à une race particulièrement féroce et barbare.

— Tuer et torturer devait être leur principale occupation, en même temps que leur principal plaisir. Il est heureux pour nous de ne pas leur avoir fait cette visite cent vingt siècles plus tôt. Nous aurions pu nous repentir de notre audace.

— Une chose me surprend, fit observer Jean Chapuis. À part les squelettes employés à la construction de ces édifices, nous n'avons pas aperçu, à la débandade, un seul débris de charpente humaine. Ni dans les rues, ni à l'intérieur des habitations on ne découvre sur le sol trace de ceux qui nécessairement animaient cette ville. Ils devaient cependant être des milliers et des milliers, si nous pouvons en juger par le nombre et les dimensions de ces constructions. Et d'autre part, à en croire votre récit, ils ont dû être surpris par les

flots et périr par grappes. D'où vient donc que nous ne découvrions ici aucun amas de squelettes ?

— Précisément, ils ont dû être entraînés et disséminés par les eaux, répondit Oronius. Songez-y, la catastrophe remonte à douze mille ans. Pendant cent vingt siècles, l'Atlantique s'est acharné sur ses victimes. Je trouve même admirable et surprenant que ces constructions aient pu résister. Cela fait honneur à leur solidité.

— Peut-être découvririons-nous quelques traces intéressantes hors de la ville, suggéra l'ingénieur. Ces forêts d'arbres pétrifiés par leur long séjour sous les eaux ont pu dans leur enchevêtrement retenir quelques curieux vestiges. Ne pouvons-nous tenter une exploration ? L'Océan doit avoir achevé de se retirer.

Oronius s'étant montré disposé à suivre cette incitation, la troupe se remit en marche et sortit de la ville.

Le Maître pensait tout au moins découvrir dans les forêts certains débris plus ou moins bien conservés d'animaux préhistoriques.

Non ! la même déception l'attendait. Tout comme dans l'agglomération, aucun ossement ne traînait. C'était invraisemblable. Oronius en arrivait à se demander si le Déluge n'avait pas été précédé d'un effroyable dépeuplement et si ce n'était pas un monde déjà mort qui avait été recouvert par les eaux.

Il allait être détrompé, mais sans pour cela tenir le mot de l'énigme. Celle-ci devait seulement changer de face.

Comme les explorateurs se dirigeaient vers une muraille de roc, aperçue à travers l'enchevêtrement des arbres chan-

gés en korallions, ils se trouvèrent inopinément en présence d'un spectacle qui les glaça d'épouvante.

C'était un immense ravin s'étendant au pied de l'escarpement à pic. La rectitude géométrique de ses bords et la symétrie de ses dimensions étaient telles qu'on le devinait, sinon creusé, tout au moins aménagé par la main de l'homme. La nature et le hasard l'avaient créé ; les humains l'avaient transformé en une gigantesque fosse close de tous les côtés et au-dessus de laquelle s'étendait comme un filet protecteur un entrelacis de racines.

Ce ravin était encore à demi rempli d'eau. Mais les rayons du soleil tombant directement sur elle la rendait translucide. De sorte qu'on distinguait parfaitement tout ce qu'enfermait le ravin.

Et c'était à faire dresser les cheveux sur la tête !

Tous les cadavres qu'Oronius et ses compagnons avaient vainement cherchés dans la ville des squelettes, tous les cadavres de l'humanité et de la faune d'Atlantide étaient là, entassés pêle-mêle dans un ravin de plusieurs kilomètres de large et dont les spectateurs ne pouvaient apprécier la longueur.

Cadavres d'hommes et cadavres d'animaux, étayés les uns contre les autres dans un enchevêtrement grimaçant, leur multitude était terrifiante.

Dans son *Enfer*, le Dante n'a pu concevoir un aussi horrifiant tableau.

C'étaient des *cadavres*… et non point des squelettes aux os blanchis et détachés, ainsi qu'il eût été normal. Non seulement les corps avaient conservé leur forme, mais leur en-

veloppe de chair demeurait intacte. À part la lividité des visages et l'effrayante rigidité des membres, ils auraient pu sembler vivants. Il en était de même pour les monstres horribles, allongés, griffes détendues, parmi les humains ; ceux-là, qui comprenaient les plus épouvantables spécimens de la ménagerie préhistorique, se révélaient encore couverts d'écailles, ou hérissés de poils rudes et de plumes raides.

Deux déluges et douze mille ans avaient passé sur cette hécatombe et tous ces corps, inexplicablement rassemblés dans ce ravin, étaient encore tels qu'au jour de leur trépas.

Il y avait là un infernal prodige !…

— Il faut, murmura Oronius songeur, il faut que le hasard ou une science inconnue de nous ait accumulé dans ce ravin une solution radio-saline capable de conserver les tissus. Supposons-lui une densité égal ou supérieure à celle du mercure. Il devient évident que dans ces conditions les flots de l'Atlantique devaient s'étendre sur cette fosse sans se mélanger au liquide qu'elle contient… En vérité voilà un secret admirable. Les naturalistes paieraient cher pour en posséder la formule ! Un préparateur génial semble avoir passé par là. Quel qu'il ait été – conscient ou inconscient – je dois bénir sa mémoire pour le trésor qu'il a légué à la paléontologie. C'est de la zoologie et de l'anthropologie que nos savants vont pouvoir dorénavant faire ! Les fossiles ne nous intéresseront plus… Ma parole ! Je reconnais le plésiosaure… voici des ptérodactyles… l'iguanodon… l'ichtyosaure – des poissons ganoïdes… le diplodocus… le dinothérium… le machairodus… le paléothérium… les mastodontes… et comme de juste en Atlantide, Atlantosaure !… Tous les spécimens !… Je distingue des monstres dont aucun muséum n'a soupçonné l'existence et qu'aucun savant n'a reconstitués ni bapti-

sés… faute de débris. Aubaine inappréciable ! Oronius sera leur parrain.

Déjà le Maître, grisé par l'enthousiasme scientifique, oubliant toute prudence, s'apprêtait à se laisser glisser dans la fosse, pour être plus tôt auprès des échantillons d'humanité et des monstres qu'il brûlait d'examiner. Pour cela, il aurait risqué de se noyer.

Jean Chapuis le retint à temps, tandis que près de lui, Cyprienne jetait un cri.

Était-ce l'émotion provoquée par le mouvement imprudent d'Oronius qui causait la pâleur du jeune couple ?

Les deux fiancés tremblaient convulsivement. Et tandis que les doigts de Cyprienne se crispaient sur l'épaulière du peplos de son père, la main droite de Jean Chapuis se tendait vers le ravin.

— Maître !… Maître !… bégaya le jeune ingénieur d'une voix épouvantée : Maître !… Maître !… Regardez… ne dirait-on pas que cela bouge… *qu'ils se réveillent*… Et puis, les arbres… et le sol… et tout !… Voyez-vous ?… Entendez-vous ?

Effectivement un bruit singulier faisait tout à coup frémir l'espace jusqu'alors silencieux. Ce n'était au début qu'un bruissement comme celui qu'auraient pu produire des multitudes d'insectes rouvrant leurs ailes. Mais, cela se changea bien vite en bourdonnement qui s'amplifia de seconde en seconde.

Et bientôt des clameurs stridèrent ; d'effroyables rugissements déchirèrent l'air et l'emplirent. Un tumulte assour-

dissant, fait de cris humains et de grognements de bêtes succédait au silence de la grande tombe.

Le cri du réveil de la Vie !…

Car la Vie se réveillait sur la terre engloutie en châtiment de ses fautes. Toute Atlantide, secouée d'un frisson résurrecteur, se ranimait lentement.

C'était là l'effrayant prodige qui avait frappé de terreur Jean et Cyprienne d'abord, puis bientôt tous leurs compagnons.

À l'exception d'Oronius, cependant. Le cerveau pondéré du Maître s'était trempé dans l'*Aes triplex* d'Horace : il était immunisé contre la contagion de la peur, aussi regardait-il de tous ses yeux. Et sans doute bénissait-il son destin de l'avoir admis à contempler semblable phénomène.

Pénétré et échauffé par les rayons du soleil, le singulier liquide dans lequel baignaient les corps millénaires, s'était tout à coup éclairci. Il montait dans l'espace un fluide transparent, laissant peu à peu à découvert les monceaux de cadavres.

Le prodige alors commença. Le charnier tressaillit, s'agita soudain tel un dormeur à son réveil. Désengourdis, les monstres subitement, dressèrent leurs têtes, allongèrent leurs cous démesurés, secouèrent leurs croupes écailleuses, se soulevèrent sur leurs courtes pattes griffues, en dardant autour d'eux l'éclair de leurs yeux sournois et cruels.

Les guerriers Atlantes de leur côté grouillèrent pareillement et faisant effort pour se dégager de la masse des charognes reviviscentes[5].

Oronius vit surgir les formidables torses velus, les longs bras musclés aux os puissants, aux poings formidables. Il vit des têtes fauves ou brunes secouer leurs crinières ; des mâchoires de carnassiers s'entr'ouvrirent et firent briller des dents qui, pour broyer, pouvaient rivaliser avec les crocs des bêtes féroces. Des jarrets nerveux et impatients se détendirent. Ardents, frappant de leurs poings fermés les mufles des monstres voisins.

Les Atlantes bondirent hors de la fosse avec des clameurs féroces. Le signal étant donné, toute la fosse entra en rumeur.

Sifflements, halètements, hurlements, grondements, lamentations et rugissements de fureur ou de douleur s'en échappèrent, mêlés au craquement des échines ou au retentissement sourd des heurts. À coups de dents et de griffes, se mordant, se déchirant, s'étreignant, hommes et monstres préhistoriques luttaient pour sortir de ce bas-fond. Des grappes entières ce soulevaient, montant à l'assaut des bords. Le sol trembla sous la fuite éperdue des Atlantes et de toute la gamme des sauriens géants, se fuyant et se pour-

---

[5] La survie de certains animaux, comme de certaines plantes est un fait surabondamment et scientifiquement prouvé. Mais qu'une reviviscence générale ait pu se produire après cent vingt siècles, nous n'oserions l'affirmer aussi fort qu'Oronius dont nous interprétons simplement les Mémoires.

chassant tour à tour pour recommencer l'éternel combat de la bête et de l'homme.

Mais, à cette résurrection des cadavres du lac inférieur ne se bornait pas le miracle. Les arbres et les plantes, toute la nature se réveillait pareillement, au milieu de la chanson des insectes. Une vie luxuriante, une vie *ivre de revivre*, jaillissant du sol comme un trop-plein de sève, parut vouloir se rattraper en quelques minutes de son sommeil de douze mille ans. Les branches se couvrirent de verdure ; le sol se tapissa de fleurs et de gazon.

Ce réveil d'Atlantide, reprenant sa parure, eût pu charmer les yeux des spectateurs, s'ils n'eussent eu devant leurs regards tant de sujets d'effroi.

Plus farouche était la résurrection des Atlantes et de leurs contemporains de la faune préhistorique. Ils se réveillaient grinçants de haine et convulsés de férocité. L'ivresse du meurtre était dans leurs yeux. À peine relevés de l'effrayant sommeil ils ne songeaient qu'à se jeter les uns sur les autres pour combattre et s'entredéchirer. Jamais pareil exemple de férocité n'avait été donné.

De tous côtés des combats s'étaient engagés. Les monstres s'affrontaient, accouplés par des haines ancestrales et inassouvissables. De monstrueux reptiles qui avaient une tête et des ailes de dragon attaquaient de puissants mammouths aussi hauts que des tours. Six ptérodactyles mesurant chacun presque vingt pieds, survolaient en tourbillon un dinosaurien gigantesque, cherchant à lui crever les yeux. Des groupes d'Atlantes belliqueux se tailladaient la chair à coup de haches de diamant, ou se brisaient les os sous le choc de leurs massues. Le sang coulait à flots. Une odeur de meurtre

était dans l'air et au-dessus de la mêlée volaient des reptiles ailés dont les cris horribles excitaient les combattants.

Frappés d'horreur par ce déchaînement d'instincts meurtriers, tous les compagnons d'Oronius demeuraient comme médusés et n'osaient pas se risquer à faire un mouvement.

Cependant, la pensée du danger qu'ils couraient s'imposa à eux, impérieuse.

— Fuyons ! hoqueta l'ingénieur. Regagnons notre *Alcyon* et éloignons-nous au plus vite de cette terre inhumaine. Atlantes ou monstres préhistoriques, trop de férocité l'habite. Maître, renonçons à en percer les secrets. Cet âge n'est pas le nôtre. Se peut-il que l'humanité ait eu pour berceau cet enfer ?

Oronius acquiesça d'un signe. Il admettait la nécessité de cette retraite. Les explorateurs se trouvaient d'ailleurs dans des conditions trop défavorables pour pouvoir se mesurer avec les habitants et les monstres d'Atlantide.

La petite troupe, cherchant à se dissimuler, voulut donc gagner au large.

Mais il était trop tard.

Un groupe d'Atlantes venait d'apercevoir les intrus et se ruait sur eux en poussant des hurlements de fureur. En un instant Oronius et les siens furent entourés, puis attaqués et séparés les uns des autres par le choc furieux des Atlantes.

Chacun d'eux devait faire face à une demi-douzaine d'adversaires et se défendre sans pouvoir prêter assistance à ses compagnons.

Un peu interloqué tout d'abord par la violence de l'attaque, Victor Laridon n'en faisait pas moins bonne contenance. Il tenait tête à ses adversaires aussi bien de la langue que des pieds, car il s'enorgueillissait, non sans en fournir des preuves, d'avoir professé le chausson, boxe éminemment française.

— En voilà de sales « anachroniques » ! clamait-il, tout en leur décochant des coups de pied bas, des coups de flanc et « en prenant pied sur les mains », des directs à la mâchoire, malheureusement sans effet sur les brutes. On prévient le monde au moins ! On ne fait pas le « macchabée » pour donner confiance aux promeneurs qui prennent le frais et leur sauter en douce sur la coloquinte quand ils se sont approchés. Allez, ça ne vous portera pas bonheur, tas de grands feignants ! Vous n'aurez pas la peau de Victor Laridon, quand je devrais me bouffer moi-même pour vous échapper !… Tiens, joli blond, voilà une friction pour tes crocs !… Et toi, le noiraud, attrape à conserver ce coup de brosse. Tes cheveux en avaient rudement besoin !… T'es trop pileux ! Vrai, il était temps que j'arrive te faire la barbichette !… À toi encore, en plein bide ! T'avais le « dindillon » qui proémine… y passera dans ta colique… À qui le tour ?

Si les Atlantes avaient eu les os moins durs et le cuir moins coriace, cette leçon de savate en aurait certainement « amoché » plusieurs. Mais tout ce que pouvait faire l'endiablé Parisien, c'était de les tenir à distance et d'esquiver les horions qu'on lui destinait.

— Merci du cadeau, la Tarasque ! Garde ça pour la promise, le Minotaure ! raillait-il en sautant de côté pour éviter un coup de casse-tête. Ah ! mes petits « monstricos », qu'est-ce que vous prendriez si les « autres tomates » de fer de

m'sieu Oronius n'étaient pas en panne. Et paraît que ce serait la faute à votre donzelle, la « Momie-charde ». Dans son genre, c'te punaise doit être aussi teigne que vous puisqu'elle a bouffé notre « moelle électrique ». Quel patelin de sagouins !… Allons, place ! Laissez passer la plus belle trombine de Paname, ou je vais me fâcher. Je veux des nouvelles des copains. Comprenez-sous, chapelet d'andouilles ? Pensez-vous que vous allez m'empêcher de retrouver ma petite bergère ?… Ohé ! Turlurette ! Tiens bon ! Me v'là !

Il prit son élan, sauta par-dessus les têtes des Atlantes, stupéfaits de le voir s'envoler à la façon des oiseaux, et se sauva à toutes jambes dans la direction de la muraille rocheuse.

Au pied, il voyait combattre un groupe, au milieu duquel il reconnaissait Jean Chapuis et Oronius.

— Ça va ! Ça tient, les pépères !… On ne les a pas avalés ? pensa-t-il. Ohé ! l'Alcyonerie ! V'là les réserves !

Tombant comme une bombe au milieu des adversaires, il augmenta la confusion de la bataille, et la mêlée devint épique : Oronius possédait une arme électrique, qui, échappant à l'influence du sarcophage, s'était remise à fonctionner.

Mais les décharges de cette arme, terribles pour des hommes ordinaires, ne pouvaient avoir raison de la constitution titanique des Atlantes. Ils titubaient, roulaient à terre, et se relevaient plus furieux.

— Équipez les masques ! cria Jean Chapuis d'une voix à dominer le tumulte. Je vais essayer des gaz ; j'en possède quelques tubes.

Il éleva une de ses mains et projeta quelque chose contre le rocher. Aussitôt un nuage blanc enveloppa le groupe. Les rugissements des Atlantes s'enrouèrent.

L'ingénieur fit éclater une seconde cartouche… puis une troisième. Le brouillard devint plus épais et les pieds des combattants heurtèrent des corps d'Atlantes enfin affaissés sur le sol.

Qu'était-ce, comme résultat ? D'autres antédiluviens accouraient de toutes parts.

— En retraite ! ordonna Oronius. Je sens une brèche dans le rocher… Il existe sans doute une grotte… Retranchons-nous-y.

Guidés par ses appels, Laridon, l'ingénieur, Julep et Taï le rejoignirent successivement.

Mandarinette tremblante tomba auprès d'eux.

Mais en vain appelèrent-ils Cyprienne et Turlurette.

Les deux jeunes filles ne répondirent pas à leurs cris.

— Hélas ! gémit Mandarinette d'une voix entrecoupée. Elles ne peuvent vous entendre… Elles sont captives… J'ai vu un de ces sauvages les poursuivre, les atteindre et les emporter toutes deux aussi aisément que nous porterions, nous, une couple de tourterelles.

Laridon et Jean Chapuis se dressèrent frémissants.

— Faisons une sortie ! Poursuivons les ravisseurs ! crièrent-ils.

Mais, aux abords du lac déserté, la forêt était vide… Les agresseurs venaient de prendre la fuite et de disparaître comme par enchantement.

Alors, seulement, en promenant autour d'eux leurs regards désespérés, les explorateurs d'Atlantide purent reconnaître le lieu qui leur servait de refuge.

Ils étaient dans l'hypogée qu'ils avaient quitté une heure auparavant et dans laquelle ils venaient de rentrer par une brèche providentielle.

CHAPITRE XVI

LA PRÉADAMITE

Peut-être le souci de leur sécurité n'aurait-il point suffi à retenir Jean Chapuis et son mécano dans cet inviolable abri. L'anxiété que leur faisait éprouver la capture de Cyprienne et de sa camériste les aurait poussés à l'abandonner pour voler au secours de leurs fiancées. Même le sentiment de leur impuissance vis-à-vis des formidables Atlantes n'eût pas été assez fort pour les empêcher de commettre cette inutile imprudence.

Que leur importait la vie si leurs bien-aimées ne devaient plus la partager avec eux ? Le désespoir incite aux résolutions extrêmes.

Mais Oronius avait gardé son sang-froid, lui, et la sagesse parla par sa bouche. Son autorité était telle que ni Jean ni Laridon ne devaient oser refuser d'écouter les conseils du Maître.

— Refermez cette brèche ! ordonna Oronius, en désignant la fissure dont ils venaient de se servir. Bouclez-la rapidement et veuillez me suivre. Cette sépulture, j'ai tout lieu de le croire, doit être en quelque sorte « tabou » et aucun de

ces êtres primitifs n'osera jamais s'y risquer pour nous poursuivre. C'est là le secret de leur retraite si précipitée. Mais il vaut mieux prendre un excès de précautions. Donc, Julep et Taï, aidés des matelots japonais vont s'employer à aveugler cette brèche le plus solidement possible. Quant aux autres, je les invite à remonter avec moi sur la plate-forme où est abrité notre *Alcyon*.

Il s'adressait à Jean Chapuis, à Mandarinette et à Laridon. Autour de lui, les petits chiens papillons de Cyprienne bondissaient en poussant des jappements plaintifs.

Les braves animaux semblaient s'étonner de l'inaction des amis de la jeune fille ; ils conseillaient clairement une sortie offensive.

D'un geste, Oronius apaisa cette manifestation louable, mais inopportune.

— La paix ! Se taire et me suivre… voilà l'ordre.

— Mais, Cyprienne ? hasarda timidement l'ingénieur. Pouvons-nous ne pas voler à son secours ? Nous est-il possible de ne pas abandonner tout pour tenter de l'arracher des mains de ces effroyables énergumènes ?

— Silence ! décida le Maître : Me croit-on le plus insensible et le moins désespéré lorsque ma fille est captive de ces êtres sanguinaires ? Non ! Mais le désespoir ne m'enlève pas le sentiment de mes responsabilités. Je dois les sauver, oui ! Mais je dois avant tout ne point perdre les autres. Réfléchissez ! Actuellement nous ne pouvons rien ! Nous ne savons même pas dans quelle direction les Atlantes ont entraîné leurs prisonnières… Du sommet de ce rocher, nous aurons un merveilleux observatoire. Là, nous pourrons envisager la

situation et aviser à utiliser au mieux les moyens d'action dont nous disposons.

Cette réplique rendit quelque clairvoyance aux deux désespérés. Ils comprirent qu'Oronius ne considérait pas les jeunes filles comme perdues et qu'il songeait à tenter, avec certitude, leur sauvetage.

Oui, il ne voulait le faire qu'avec le maximum de chances. Cela était trop raisonnable pour autoriser les jeunes gens à élever une protestation injustifiée. Il est des cas où un délai ne constitue pas une perte de temps.

Sur les pas d'Oronius, ils gravirent donc les marches de d'escalier de diamant.

Victor et Jean étant encore en possession des capotes de « gutta-cristal » prirent les devants. Ils devaient s'assurer de l'état d'évaporation du parfum mortel et se rendre compte si leurs compagnons pouvaient sans imprudence se risquer sur la plate-forme où était exposée, dans son sarcophage ouvert, l'étrange momie.

La buée verte ne s'échappait plus du coffre ; les deux jeunes gens purent donc soulever impunément leurs masques et acquérir la conviction que le parfum n'exerçait plus sa funeste action.

Sur un appel, le restant de la troupe les rejoignit.

Là, tandis qu'un premier groupe, composé de Mandarinette, de Taï, de Julep et des deux matelots japonais se laissait distraire par le sarcophage, qu'ils entourèrent pour contempler la morte avec admiration, Oronius, Jean Chapuis et Laridon, ayant un meilleur esprit de suite, portèrent tout

d'abord leurs regards à leurs pieds, sur les profondeurs des forêts atlantidiennes.

C'était une excellente idée qu'avait eue le Maître. Du premier coup d'œil ils découvrirent ce qu'ils cherchaient.

Et un soupir de soulagement sortit de chacune des poitrines. Les craintes horribles qu'ils avaient pu concevoir ne s'étaient point réalisées : Cyprienne et Turlurette, bien qu'au pouvoir des Atlantes et entourées de géants hirsutes et sanglants, vivaient toujours. Les brutes ne les avaient pas mises en pièces. Ils paraissaient même leur témoigner un certain respect.

Peut-être l'espoir d'Oronius se confirmait-il. On allait avoir le temps d'aviser et d'intervenir avec le maximum de moyens.

Laridon avait une vue excellente ; s'étant juché sur le parapet afin de mieux observer, il avait pu donner ces premiers renseignements, ses regards plongeant directement dans la clairière où se tenaient les ravisseurs et leurs deux captives.

— Si qu'on se renfilait dans l'*Alcyon*, proposa-t-il en terminant. À vol de canard, on n'est pas à cinq cents mètres de ces sauvages. Nous pouvons fondre sur eux et les disperser par l'épouvante. Nous délivrerons alors mam'zelle Cyprienne et ma môme Turlurette.

— Si notre intervention ne déclenche un accès de fureur dont les pauvres petites seraient les premières victimes, riposta sévèrement Oronius. Fais-moi le plaisir, Victor, de te tenir tranquille et de ne pas agir en étourneau, selon ta coutume ! Quand j'aurai décidé quelque chose, tu participeras à l'exécution. C'est ton rôle ! N'en sors pas !

Le mécano se le tint pour dit :

— Bigre ! pensa-t-il. Le daron est à cran !

Cependant, fidèle à sa consigne, il ne perdait pas de vue les captives.

Celles-ci étaient gardées par une centaine d'Atlantes qui, pour l'instant, paraissaient leur prêter une attention fort relative.

Quelque chose les intéressait bien davantage. Laridon, intrigué, les voyait lever la tête et se livrer à une mimique animée. Ils se désignaient la cime d'un arbre au sommet duquel une forme se balançait.

C'était le cadavre du matelot japonais, tué par le parfum et que l'ingénieur, pour en débarrasser la terrasse, avait basculé par-dessus le parapet.

Tombé dans les hautes branches, puis repoussé par la subite éclosion du feuillage, le corps restait suspendu, accroché par le haut de son vêtement.

L'ayant remarqué, les Atlantes ce rassemblèrent soudain au pied de l'arbre. Seul, un groupe d'une dizaine d'individus demeura pour garder les captives.

— Ne serait-ce pas le moment d'intervenir, demanda Jean Chapuis.

— Pas encore ! fut la réponse d'Oronius.

Et il se remit à observer les gestes des hommes préhistoriques. Assemblés autour de l'arbre, ceux-ci s'occupaient à former une pyramide humaine, qui s'étaya jusqu'au niveau des branches les plus hautes. Juchés sur les épaules de

l'avant dernier rang, les plus élevés purent alors saisir le cadavre qui fut descendu en passant de mains en mains.

Sitôt qu'il reposa sur le sol et que la pyramide se fut écroulée, les Atlantes se mirent à pousser des cris frénétiques. Puis, se jetant sur les lugubres débris, ils les déchirèrent en se les disputant et les dévorèrent.

Cette scène écœurante dura à peine quelques minutes. Déjà il ne restait plus un seul lambeau du mort. Ce repas les ayant mis en goût, loin de se calmer, la frénésie des cannibales atteignit alors à son paroxysme. Ils paraissaient frappés de folie furieuse ; une écume grise moussait sur leurs lèvres et entre les broussailles des barbes, on voyait leurs yeux s'injecter de sang.

Se ruant les uns sur les autres, ils se mirent à s'entre-dévorer vivants.

L'apparition d'un ichtyosaure lancé à la poursuite d'un troupeau de mégathériums, jeta la confusion au milieu de cette scène de carnage. Comme à un signal donné, tous les spécimens de monstres antédiluviens firent irruption dans la clairière et la mêlée devint générale.

Assaillis par des serpents ailés et par des animaux étranges ayant une certaine ressemblance avec des chimères à gueule de léopard, les gardiens des captives avaient dû faire face à cette attaque. Affolées, les jeunes filles profitèrent de cette diversion pour s'élancer à travers la clairière.

Bien qu'elles fussent toutes deux minces, déliées, alertes et un peu gênées par leur vêtement, elles n'allèrent pas loin sans être poursuivies par d'énormes fauves. Elles eussent été infailliblement saisies et dévorées si la terreur ne les avait poussées à remonter leur tunique et à escalader les basses

branches d'une sorte de sapin. Ces branches leur servirent d'échelle pour gagner le tronc puis la fourche d'un arbre colossal ressemblant au cèdre.

Déçus, les fauves entourèrent le tronc et en griffèrent l'écorce en rugissant. Les jeunes filles n'étaient pas au bout de leur calvaire : la base de l'arbre étant gardée, de hideux ptérodactyles se précipitèrent sur sa cime et tentèrent de les jeter en bas à coups d'aile ou de leur briser le crâne avec leurs becs.

Au comble de l'épouvante. Cyprienne et Turlurette, les petites gymnastes, poussèrent des clameurs désespérées, auxquelles répondirent les cris de douleur de l'ingénieur et du mécano, impuissants à leur porter secours.

Pâle d'anxiété, Oronius commençait à douter de sa science et ne savait à quoi se résoudre.

Le sentiment de son impuissante l'accablait. Avant qu'il ait pu vérifier si la disparition de la vapeur verte et l'ouverture du sarcophage avaient entraîné la cessation des contre-radiations qui privaient l'avion de ses sources d'énergie, le drame aurait son horrible épilogue.

Contre les forces brutales d'une nature en enfance, soudainement déchaînées, le savant restait désarmé.

Mais l'émerveillante nature devait mettre le comble à son étonnement ce jour-là. Comme il perdait toute espérance les sanglots d'horreur qui montaient à sa gorge et l'étouffaient se changèrent en cris de gratitude.

Du haut du ciel, un secours imprévu venait de fondre.

Chassant à coups de bec les redoutables ptérodactyles, de majestueux oiseaux blancs, dont les ailes avaient une en-

vergure quadruple de celle des plus grands aigles entourèrent les jeunes filles et parurent vouloir les protéger.

Leurs prunelles lumineuses avaient une extraordinaire expression de douceur. Leur combativité n'en était pas moins inlassable. Autour d'eux, le cercle hargneux des agresseurs dut s'élargir. Criant de rage et d'effroi, les ptérodactyles mirent une sourdine à leurs attaques et se contentèrent de tourner autour de l'arbre en battant des ailes.

Ce dont ils se gardaient surtout, c'était de s'aventurer à portée des serres ou des rostres des fiers oiseaux blancs.

Ceux-ci pressés les uns contre les autres en une ellipse qui présentait partout à l'agresseur la menace du bec aigu et tranchant, disposaient autour des jeunes filles un tapis de plumes blanches.

Et comme ce tapis enserrait de plus en plus la cime de l'arbre sur lequel Cyprienne et Turlurette avaient trouvé refuge, insensiblement, sans savoir comment, elles en arrivèrent à se sentir soulevées sur un éventail emplumé semblable à un champ de larges lys.

Et ce champ s'ébranla soudain, assomptionnant dans les airs la fille d'Oronius et sa soubrette.

Puis, poursuivant les ptérodactyles en déroute, les oiseaux de neige emportèrent vers la ville des squelettes les jeunes filles terrifiées.

Haletants, Jean Chapuis, Laridon et de Maître avaient assisté à ce rapt prodigieux : impuissants, ils virent les jeunes filles disparaître derrière les terrasses d'un temple monumental.

— Faut-il nous réjouir ? Faut-il trembler ? balbutia l'ingénieur : Que signifie cette effarante intervention et que devons-nous en attendre ?

— La situation de ma fille et de sa compagne ne saurait s'être modifiée à leur désavantage, répondit pensivement Oronius. Elles étaient perdues. Ces oiseaux viennent de les sauver. Pour l'instant, il est prématuré de me poser d'autres questions…

— Où les ont-ils emportées ? Que feront-ils d'elles ? Conservons-nous quelque chance de les rejoindre ? insista Jean Chapuis.

— Une seule personne pourrait sans doute nous renseigner sur les mystères d'Atlantide et guider nos actions, mon pauvre Jean.

Et tournant sa tête dans la direction du sarcophage, Oronius ajouta :

— Il est regrettable que tu n'aies pu encore déchiffrer ces hiéroglyphes. Ils nous auraient peut-être appris qui est cette étrange morte.

— Si l'existence de ma bien-aimée Cyprienne peut dépendre en quoi que ce soit de ce que doit nous enseigner ce texte ; je le déchiffrerai ! s'engagea l'ingénieur en retournant vers le parapet.

Le Maître, au contraire, se rapprocha du sarcophage et se mit à contempler pensivement la momie.

Il n'était point seul à l'examiner. Distrait par sa préoccupation du sort de Turlurette, Victor ne s'intéressait que vaguement à la morte ; mais Julep et Mandarinette, eux, laissaient éclater franchement leur enthousiasme.

Ainsi découverts et exposés à l'air libre, les traits de la momie fluorescente apparaissaient vraiment d'une admirable beauté. Son corps, moulé par le linceul de feuillage semi-transparent qui l'enveloppait avait des proportions harmonieuses.

D'après les dimensions du sarcophage, d'après ce qu'on pouvait voir de la longueur du corps étendu, la morte devait être d'une stature élevée. Comparée aux femmes de l'époque actuelle, elle eût semblé exagérément grande – presque géante.

Et pourtant ce corps était d'une impressionnante harmonie et le visage immuable présentait des traits d'une beauté enchanteresse. La mort avait figé sur ses lèvres un sourire troublant ; il semblait railler les ignorances humaines devant les mystères de l'au-delà.

Or, n'était-elle pas elle-même une énigme ?

Avec ardeur, Jean Chapuis, revenu vers la châsse, s'efforçait de la déchiffrer, cette énigme. Une étude attentive des différentes inscriptions relevées sur le sarcophage et dans la salle de rubis lui avait fait reconnaître dans les signes mystérieux des caractères primitifs d'où avaient dû être tirés, par imitation et déformation, les caractères égyptiens, sanscrits et chinois. En amalgamant ceux-ci, il parvint, au bout de nombreux essais, à reconstituer l'alphabet dont usaient les docteurs et lettrés d'Atlantide.

Possédant la clé, bientôt il devait parvenir à déchiffrer les inscriptions.

Deux l'intéressèrent principalement et lui causèrent une émotion si violente qu'il appela aussitôt Oronius pour les lui communiquer.

C’était d’abord celle qui ornait le sarcophage.

Elle était ainsi conçue :

ATLANTÉA
FILLE DE LA MER

———

REINE D’ATLANTIDE

Le Maître ne s’était donc pas mépris en pensant avoir sous les yeux le tombeau d’une souveraine de cet étrange peuple.

Mais la seconde inscription – celle qu’Oronius avait relevée sur un des blocs de rubis de la salle funéraire – semblait être infiniment plus mystérieuse et intrigua fortement les deux lecteurs.

Ils la sentaient rédigée en style hermétique. Les mots avaient certainement un sens symbolique et caché.

« Elle n’est pas née de l’homme, mais d’Amphitrite, relut pensivement Oronius. *La petite fille de l’Océan est impérissable comme sa mère. Elle est la première et la dernière. Elle résume les* Douze. *Elle est chacune des douze, par l’*Esprit *et avec l’*Esprit. *Présentement, elle dort. Le réveil doit venir quand les Temps seront révolus, quand la* Mère *sera libérée. L’*Esprit *a voulu qu’elle s’endorme avant que lui-même s’enferme dans le Sommeil protecteur. Car l’*Esprit *le sait, le danger s’approche, il connaît l’heure. Il y aura mort et dévastation. Mais la* Mère *gardera la fille et ceux qui lui ont été confiés. Le grand réveil aura lieu. Tous sortiront de la fosse pour repeupler la plus vieille Terre. Alors, pourra*

revivre la Reine. *Ô toi qui voudras la réveiller et la rendre à l'*Esprit *qui veille, obéis alors à l'*Ordre *suprême que l'*Esprit *trace sur la pierre de feu :*

“La Fille de la Terre revivra dans la buée brûlante. Pour la trouver, cherchez le lieu où s'est manifestée la grande colère et offrez Atlantéa à l'ardent baiser de son père.” »

Longuement, le Maître et l'élève méditèrent sur ces lignes énigmatiques.

Puis Oronius prononça en relevant la tête :

— Le sens me paraît clair. C'est bien à la catastrophe qui a englouti Atlantide que ce texte fait allusion. Elle avait donc été prévue par l'auteur de ces signes. Que n'avons-nous connu cet Esprit clairvoyant et avisé ! Sa science semble avoir égalé et, sur certains points, peut-être dépassé la nôtre. Il semble ressortir de ces lignes que la stupéfiante résurrection des sujets d'Atlantéa, ainsi que des divers rameaux préhistoriques, a dû être préparée par lui. Il connaissait donc l'art de suspendre la vie et l'action destructive du Temps.

— Mais, Atlantéa ? s'enquit l'ingénieur. Ne lisez-vous pas dans ces signes qu'elle doit revivre ?

— Indubitablement. Le procédé à employer est même indiqué avec une certaine précision : il faut *l'offrir à la buée brûlante du baiser de son père*. Curieuse généalogie ! D'après ce texte, nous aurions sous les yeux la *première femme*, non point procréée, mais issue directement des éléments sous l'action des radiations. En vérité, cette assertion pose un fameux point d'interrogation à la Science ? Je brûle de pouvoir examiner cette ancêtre du monde !

— Réveillons-la d'abord, suggéra Jean Chapuis. Songeons à Cyprienne. Elle pourra peut-être nous la rendre. Où trouverons-nous cette bouche ardente et vaporisante qui, d'après ce document, semble l'agent indispensable de la résurrection.

— Dis du réveil, rectifia Oronius. Cette charmante créature n'est point défunte. Elle dort depuis douze mille ans. C'est un cas unique de léthargie… Cependant quand on est fille d'Amphitrite et de Vulcain…

— De Vulcain ?

— Sans doute, innocent, la jolie fille est née d'une inconséquence de madame Neptune. Ceci démontré, la buée brûlante est facile à trouver. Il s'agit de la lave d'un volcan… Cherchons… Il ne serait pas étonnant que quelque éruption se soit produite durant la série de phénomènes à laquelle nous avons assisté. Atlantide était la terre des volcans.

Il se replongea dans le texte de l'inscription.

— Que peut signifier ce passage : Elle résume les Douze… Elle est chacune des Douze par l'Esprit et avec l'Esprit, murmura-t-il pensivement. C'est le seul point obscur. Je n'y découvre aucun sens. De quels Douze s'agit-il ?

— Nous étudierons cela plus tard, brusqua Jean Chapuis. Réveillons Atlantéa. Elle-même nous éclairera à ce sujet.

— Soit ! assentit Oronius. Partons donc à la recherche du volcan.

Une difficulté se présentait. Le corps fluorescent d'Atlantéa continuait d'émettre ces contre-radiations, si néfastes, qui interdisaient l'emploi de l'avion.

Cette action s'éteignait à distance et la radio-activité redevenait utilisable comme le prouva l'expérience suivante.

Sur l'invitation d'Oronius, l'ingénieur et le mécano, revêtu des cagoules isolantes, descendirent le sarcophage ouvert dans les profondeurs du rocher.

Dès que le corps d'Atlantéa eut réintégré son hypogée de rubis, les appareils de l'*Alcyon* se remirent à fonctionner.

Oronius s'en réjouit. Malheureusement, le problème n'était pas résolu pour cela. En la circonstance l'avion eût été particulièrement utile pour transporter le sarcophage jusqu'au bain résurrecteur. Mais, cela était impossible puisqu'il suffisait d'y placer le sarcophage pour arrêter le fonctionnement des moteurs.

— Nous irons à pied, décida Oronius, en promenant l'œil cyclopéen sur l'étendue. J'aperçois, vers l'ouest, un cratère encore fumant et sur ses flancs un lac de lave. Il suffira à notre expérience. Partons. La distance à franchir n'est pas de celles qui pourraient nous faire reculer.

— Nous serons sûrement attaqués par les Atlantes, objecta Jean Chapuis.

— Non ! La présence du sarcophage nous protégera, répondit Oronius. Les sujets de notre Reine s'enfuiront en reconnaissant son cercueil, j'en suis persuadé.

L'événement devait prouver qu'il avait raison.

Non seulement, la petite troupe put sortir du tombeau sans être attaquée, mais elle arriva au lac de lave sans avoir aperçu les Atlantes autrement que de loin.

Certainement la vue du sarcophage exerçait sur eux une frayeur salutaire, car dès qu'ils l'apercevaient ils se prosternaient la face contre terre et ne se relevaient point aussi longtemps qu'il restait en vue.

Arrivé près du lac en ébullition, Oronius fit porter le corps de la Préadamite sur la lave…

Ce corps allait-il brûler ?… s'évaporer ?

Une minute angoissante s'écoula…

Puis un cri d'émerveillement jaillit de la gorge des assistants.

La Reine d'Atlantide venait de pousser un soupir et d'ouvrir les yeux.

CHAPITRE XVII

LES YEUX CAMÉLÉONS

Retirée du bain brûlant, Atlantéa avait été couchée sur un lit de mousse reverdissante.

Penché sur elle, Oronius l'examinait avec une sollicitude et une indiscrétion de savant.

À ses yeux, ce n'était pas une femme et pas davantage une reine.

Ce n'était qu'un merveilleux sujet d'études physiologiques – une sorte de phénomène vivant qu'il regrettait presque de ne pouvoir disséquer.

À défaut de ce procédé excessif, il osa ausculter la semi-divinité qui revenait lentement à la vie.

Il pensait en « en mettant », comme aurait dit l'irrespectueux Victor :

— Je dois me presser et profiter des derniers instants de son inconscience pour apprendre, sur sa conformation de préadamite, les singularités que nul n'a jamais pu contrôler. Car aura-t-elle de la reconnaissance pour l'agent actif de sa résurrection ? C'est peu probable… Une femme aux trois

quarts endormie c'est vrai, n'est pas une souveraine. Ou tout au moins elle n'a point conscience de sa souveraineté. Mais de celle-ci nous ne savons rien… Ah ! si elle allait se réveiller avec ses idées anthumes ?… Bigre !

Oronius aurait pu s'abstenir. Son auscultation le laissa perplexe. Le problème à résoudre dépassait tout ce qu'il avait eu à étudier jusque-là.

Atlantéa n'eut même pas livré son énigme à l'inquisition du scalpel. Jamais créature humaine ne déconcerta pareillement un savant, en jetant le trouble parmi ses connaissances les mieux ancrées.

Son existence paraissait un défi de la nature. Elle n'était que l'apparence d'un corps humain dans toute la perfection de la beauté. Mais, l'intérieur semblait dépourvu de tous les organes indispensables à la vie. Aucun cœur ne battait dans sa poitrine ; sa respiration était uniquement cutanée et l'auscultation d'Oronius ne devait pas découvrir de poumons. Par la suite, le Maître devait acquérir la conviction que la première femme – issue directement des éléments et de la matière – était dépourvue de tube digestif et que toutes ses fonctions étaient réduites à l'état le plus rudimentaire. La vie ne s'entretenait en elle que par absorption directe des éléments contenus dans l'air. Elle vivait comme ses ascendants des mille particules microscopiques qui s'agglomèrent incessamment.

Mais ces constatations fondamentales, Oronius n'eut pas le loisir de les noter ce jour-là, et l'examen tout superficiel qu'il put faire d'abord du corps de l'Atlantéa servit seulement à l'emplir de stupeur et à surexciter sa curiosité.

Il en devinait cependant assez pour ressentir le plus vif étonnement et se demander quelle âme pouvait bien animer ce corps. Atlantéa était certainement privée de tous centres nerveux ; ou bien ceux-ci figuraient en elle à l'état embryonnaire. Seule l'évolution des siècles avait pu affiner et perfectionner chez les descendants de la femme primitive les organes de la pensée et de la personnalité. Telle qu'elle apparaissait au praticien du XXI[e] siècle, la reine d'Atlantide n'était qu'un beau moule encore vide, un schéma que le travail des siècles devait avoir à modeler, achever et animer.

Telle qu'elle était, elle ne pouvait être douée d'aucune autre vie que la vie latente. Aucune réaction spontanée, aucun mouvement propre, aucune pensée ne paraissaient possibles à cet organisme trop rudimentaire.

Et pourtant, à son indicible stupéfaction, le savant, dès que les yeux admirables s'étaient ouverts et fixés sur lui, y avait reconnu la flamme de la pensée.

Car Atlantéa bougea enfin… Elle se redressa d'un mouvement gracieux… Elle sourit… Elle prononça, en sa langue – dont les accents déconcertèrent d'abord les oreilles du polyglotte Jean Chapuis – quelques mots incompréhensibles.

Ainsi, elle pensait, elle parlait, elle agissait.

Oronius en demeura muet de surprise.

En la pétrissant, la nature l'avait laissée – surtout au point de vue cérébral – à l'état embryonnaire. Et cependant, elle paraissait sentir et elle se comportait tout à fait comme une créature affinée et complète.

Le Maître n'en revenait pas. Il se sentait en présence d'un problème vivant.

À son estime, il n'aurait dû rien apercevoir derrière le masque de ce visage insensible. Or, incontestablement, quelque chose l'animait : une pensée souriante, gracieuse. Cette merveilleuse à qui manquait le grand ressort de la vie normale, s'éveillait, épandant des flots de lumière – douceur, bonté, pitié.

De grands yeux tendres – des yeux d'or et d'azur, parce qu'ils reflétaient uniquement le ciel et le soleil – caressèrent les voyageurs. Reconnaissant, ils paraissaient vouloir promettre une amie.

Il n'était pas jusqu'aux cheveux, sombres tout à l'heure, et qui maintenant se transformaient et devenaient dorés et doux.

Avec un touchant abandon, la reine acceptant l'aide de ses sauveurs s'était relevée et s'étirait comme une chatte, développant les riches proportions de ses formes élégantes, gracieuses et souples.

Une vie radieuse paraissait l'animer. Transfigurée, elle rayonnait.

Et tous, – Oronius, Jean Chapuis, Mandarinette, Laridon, Julep, Taï et les deux matelots japonais – réchauffés par ce rayonnement se sentaient attirés vers l'Atlante comme vers une protectrice.

Son naturel n'était pas la moindre surprise du savant. Non seulement elle n'éprouvait aucune gêne à se trouver devant ces étrangers dans son costume peu étoffé, mais ce qui paraissait beaucoup plus bizarre, c'est qu'elle ne s'étonnait pas de la présence de ces étrangers et paraissait ne pas avoir conscience de son long sommeil. Au vrai, peut-être croyait-elle s'être endormie la veille.

Souriante, elle écoutait Jean Chapuis. Celui-ci, faisant appel à toutes ses connaissances linguistiques, s'efforçait de se faire comprendre d'elle.

Il parut y parvenir. Car la reine fit un geste et prononça un mot qui signifiait clairement :

— Suivez-moi.

Ils obéirent. Elle tourna vers eux un visage rieur. Et ses protégés ressentirent la troublante impression d'une transformation inexplicable.

Inquiétante Atlantéa !... Indéchiffrable énigme !... Parce que le soleil venait de se coucher à l'horizon elle paraissait n'être plus la même, physiquement ni moralement.

Ses yeux, tout à l'heure bleus, étaient devenus subitement jaunes. Était-ce donc des billes de cristal que des sentiments changeants coloraient ? Ses cheveux tantôt lisses et dorés, répandus sur ses belles épaules comme une onde calme, se tordaient à présent en tresses onduleuses dont l'or se fonçait et rougissait.

Elle fit entendre un rire cristallin et répéta, mutine et coquette – mais non plus bonne et pitoyable :

— Suivez-moi !...

Un étrange sentiment d'inquiétude pénétrait dans les cœurs des compagnons d'Oronius. Cela ne pouvait s'analyser.

La sécurité dont ils étaient enveloppés l'instant d'avant venait, leur semblait-il, de s'évanouir.

Avec insistance, Oronius examinait Atlantéa. Il étudiait ses mouvements souples, l'évidente coquetterie de ses gestes. Et il se répétait avec une anxiété croissante :

— Ce n'est plus la même femme… L'autre a disparu avec le jour… Elle a été remplacée par celle-ci… Combien différente de la première… Pourtant, c'est le même corps… C'est toujours la superbe Diane qu'il m'a été donné de contempler endormie dans le sarcophage. Seules ont changé la couleur des yeux et des cheveux… et surtout l'expression des traits et du regard… Ce corps qui ne semble point fait pour abriter une âme, en a-t-il donc deux ?… Deux âmes successives ?

Soudain, il se rappela le passage de l'inscription mystérieuse, auquel il n'avait trouvé aucun sens.

— Elle est chacune des Douze… Elle résume les Douze !… murmura-t-il avec angoisse.

Frôlait-il l'énigme ? Était-il sur la voie du sens caché et probablement terrible de ces paroles ? Il ne les comprenait pas davantage. Mais il pressentait en Atlantéa un mystère dont la complication lui échappait.

— L'Énigme !… La Femme… soupira-t-il. N'est-ce pas d'elle que devaient naître toutes les autres ? En elle donc toutes devaient être en puissance – celles qui devaient séduire et charmer l'humanité, ou l'endormir, ou le perdre, ou même la sauver. Elle est le premier chaînon de la chaîne qui a projeté à travers les siècles, Médée et Circé, Hélène de Sparte et la douce Pénélope ; les perfides et les consolatrices, les destructrices et les gardiennes du foyer ; les démons et les anges. Voilà peut-être la secrète signification de l'ins-

cription. Ces différences d'aspect dans la physionomie unique seraient le reflet de l'avenir multiple.

Atlantéa, l'étrange, ne pouvait être aussi aisément déchiffrée. Elle devait déconcerter le raisonnement et réservait plus d'une surprise à Oronius et à ceux qu'elle guidait avec une coquetterie câline.

À Jean Chapuis qui, ayant pénétré le secret de son langage pouvait maintenant servir d'interprète, elle répondait en minaudant. Il s'était d'abord enquis des dangers que pouvaient courir Cyprienne et Turlurette. Et il avait tenté d'intéresser la reine à leur sort.

Mais elle avait esquivé ses questions, se bornant à le rassurer brièvement.

— Elles ont été enlevées pas les oiseaux sacrés… Elles sont dans le Temple… Elles appartiennent à la Déesse…

En vain, le jeune ingénieur s'était-il fait suppliant pour avoir des détails sur cette déesse et la nature du culte qu'on lui rendait.

Avec une évidente taquinerie, Atlantéa, aiguisant son sourire de sphinx, refusait de répondre.

— Je vais être jalouse de cette déesse qui t'inspire tant d'intérêt, paraissaient dire ses lèvres. Ne me vois-tu pas plus belle, beaucoup plus belle qu'elle ? Ou bien serais-tu frappé de cécité ?

Elle promit pourtant de conduire Jean et ses compagnons dans le Temple et de leur montrer les captives.

Oronius, à qui le jeune homme traduisait cette conversation, attacha beaucoup d'importance à cette promesse.

— Que nous sachions seulement où se trouvent nos petites captives, déclara-t-il. Et nous saurons bien les délivrer. Nous disposons à présent de l'*Alcyon* et de mes automates. Dès que cette étrange sauvage nous aura montré le temple, nous retournerons à l'hypogée.

Atlantéa prêtait l'oreille. Elle voulut se faire expliquer les paroles du Maître.

Ses questions étaient insidieuses et bien qu'il se tînt sur la réserve et ne voulût point faire connaître à l'Atlante le projet qu'on ébauchait, Jean Chapuis ne put éviter de faire allusion à la présence de l'*Alcyon* au sommet du rocher-tombeau.

La préadamite ne parut d'ailleurs attacher aucune importance à cette révélation.

Ils arrivaient aux portes de la ville des squelettes.

Aussitôt qu'ils aperçurent leur reine ressuscitée, les Atlantes se prosternèrent et l'escortèrent en poussant des cris de joie.

Elle semblait exercer sur eux une influence extraordinaire. En sa présence et sous son regard, ils paraissaient aussi doux que des agneaux.

Étaient-ce là les mêmes êtres qu'Oronius et sa troupe avaient dû combattre et qu'ils avaient vu se livrer à d'effroyables scènes de cannibalisme ?

Pourtant, ils gardaient leur aspect hirsute et terrible. Et les regards sournois qu'ils jetaient en dessous sur les étrangers n'étaient rien moins que rassurants.

Le Maître, et pareillement Jean Chapuis, sentaient parfaitement l'insécurité de leur situation ; seule, la présence de

la Reine d'Atlantide les garantissait. Si elle avait détourné d'eux ses regards ou simplement fait un geste, la multitude des barbares se serait ruée sur les malheureux. Ils n'eussent pas, cette fois, échappé à l'horrible destin.

— Sapristoche ! murmurait Laridon entre ses dents. Je n'aime pas beaucoup ce high-life-là. Ces bouffeurs de bidoche humaine ne savent sourire que des canines… Berr !… J'en suis vert-indigo, moi. Si leurs bâtisses de squelettes ont besoin de quelques petites réparations, ils n'hésiteraient pas à nous emprunter nos abattis pour y procéder… Quoi ! on n'est pas des gnoles à se laisser délarder du pif au croupion !… C'est égal ! Si m'sieu Oronius voulait m'en croire, je lui dirais : Acré ! le plus prudent serait de ne pas faire de vieux os ici. Ça finirait mal… Mieux vaudrait carapater au plus tôt vers l'avion. On reviendrait en force. Avec les automates de fer, la romance changerait. On se moquerait pas mal des Atlantes et de leur ménagerie.

C'était tout à fait l'avis d'Oronius. L'envie ne lui manquait pas de fausser compagnie à l'inquiétante Atlantéa pour rejoindre le rocher. Par exemple, en brusquant la séparation, il craignait d'indisposer la reine et peut-être de provoquer un accès de colère qui eût fait éclater un conflit.

Avant tout, il fallait éviter cela. Pour ne pas compromettre l'avenir et la sécurité des prisonnières, il était préférable de recourir à la diplomatie.

— L'intention évidente de la Reine est de nous recevoir dans son palais, exposa-t-il à Jean Chapuis. Nous ne pouvons nous dérober à cette corvée. Cependant comme il importe que nous nous trouvions au plus tôt en état de nous défendre si les choses venaient à se gâter, je songe à recourir au stratagème que voici : L'un de nous, Victor, par exemple,

accompagné de Julep, pourrait se rendre au rocher. Je lui donnerais mes instructions et il ramènerait ici l'avion et les automates. Avec un pareil renfort, je n'hésiterais pas à mettre la souveraine et ses Atlantes à la raison. Nous reprendrions notre indépendance et nous pourrions, au contraire, imposer notre volonté, si besoin s'en faisait sentir.

— Maître, la reine laissera-t-elle partir vos messagers ? fit Jean Chapuis devenu soucieux. Plus je l'étudie et plus j'ai l'impression qu'il y a en elle beaucoup de méfiance et pas mal de dissimulation.

— Nous sommes du même avis, mon pauvre Jean. Pour combattre la duplicité, de mon côté, je compte employer la ruse et ne pas révéler nos véritables desseins. Un prétexte est facile à trouver. Ne serait-il pas naturel qu'à l'occasion de son gracieux accueil nous eussions le désir d'offrir à la reine quelques présents ? Elle ne saurait alors trouver suspect que nous dépêchions un de nos serviteurs pour les quérir.

— Si sa méfiance n'est pas mise en éveil, ce plan me semble parfait, approuva l'ingénieur.

Le cortège arrivait devant le plus splendide des palais, celui dont les murailles étaient faites de crânes et orné et colonnades d'ossements artistiquement assemblés.

Au milieu des clameurs étourdissantes de son peuple, Atlantéa fit entrer les explorateurs.

Jean Chapuis, lui tournant alors un compliment, transmit le désir d'Oronius d'envoyer ses serviteurs chercher des présents dont il voulait faire hommage à la souveraine.

Celle-ci parut enchantée de la proposition et ne fit pas la moindre objection au départ immédiat du mécano et du

nègre-pie. Elle parut même trouver naturel qu'on déclinât sa proposition de fournir une escorte. Pour l'en dissuader, l'ingénieur fit valoir que l'endroit où étaient les bagages des voyageurs se trouvait à proximité des remparts de la ville. En conséquence, les envoyés ne devant courir aucun danger du fait des monstres préhistoriques, il était préférable de ne pas éveiller la cupidité du peuple en lui révélant l'emplacement des trésors des étrangers.

Souriant avec malice, Atlantéa accepta ces raisons et laissa partir Victor Laridon et master Julep.

À peine furent-ils sortis, soudain de grandes flammes illuminèrent sinistrement les murailles de crânes. Des feux s'allumaient de tous côtés, éclairant le macabre ricanement des têtes de mort. D'épaisses fumées s'élevèrent des foyers, dans lesquels les Atlantes jetaient des brassées d'herbes parfumées. Tandis que l'atmosphère s'alourdissait et devenait irrespirable, les sujets d'Atlantéa entouraient les étrangers de danses frénétiques et farouches. Brandissant des tibias et des fémurs, ils bondissaient et chantaient des mélopées endormantes.

Invinciblement, Oronius, Jean, Taï, Mandarinette et les deux Japonais se sentaient succomber au sommeil. Leurs yeux se fermaient en dépit de leurs efforts et de leur effroi.

Car, à travers leurs paupières appesanties, ils pouvaient contempler une nouvelle transformation de la mystérieuse Atlantéa…

Aux lueurs sanglantes des feux, et entre les voiles des fumées colorées montant des brasiers, le beau visage tout à l'heure souriant, avait pris une expression féline.

Verts, maintenant, brillaient les yeux de l'Énigme-Femme ; en manteau de pourpre tombait sa chevelure, qui l'enveloppait des pieds à la tête et ses doigts allongés tendaient des griffes d'onyx, tandis que son regard et ses traits prenaient une expression de ruse et de perfidie triomphante.

C'était l'imposture, c'était la félonie, c'était la trahison faite femme qui se révélaient maintenant dans le sourire félin de la Reine d'Atlantide…

Et lorsque, vaincus par les fumées soporifères, les passagers de l'*Alcyon-Car* s'affaissèrent sur le sol d'ossement, ce furent ces yeux, tout chargés d'une énigmatique et sombre menace, qu'ils sentirent fixés sur eux…

Démons gigantesques, les Atlantes continuaient à danser en hurlant.

***   ***

Oronius et l'ingénieur, Taï et la petite Chinoise se réveillèrent dans les ténèbres. Ils étaient étendus sur le sol d'un cachot ; leurs membres se trouvaient immobilisés et tordus sur deux barres, qu'au toucher le savant soupçonna être des vertèbres géantes, provenant du squelette de quelque diplodocus. Au-dessus des épaules, chaque cou était passé dans une cangue constituée par une omoplate de mammouth.

Pour tous, cette position équivalait déjà au plus douloureux des supplices. Elle ne leur laissait, en tout cas, aucun doute sur le piège dans lequel ils étaient tombés et les intentions de la perfide Atlantéa.

Elle s'était jouée d'eux, comme le félin de sa proie. Son sourire masquait les pires instincts. Jusque-là, les récits légendaires sur l'humanité antédiluvienne et sa mentalité semblaient parfaitement d'accord avec ce qu'ils avaient pu voir et constater.

Et pourtant, le premier visage de la Reine – ce doux visage qu'elle leur avait d'abord montré, ne mentait pas.

Oronius ne pouvait comprendre et se demandait :

— Les yeux indigos… les yeux d'or… les yeux d'émeraude… d'améthyste… de topaze… de saphir… et même de laque rose… Atlantéa n'est-elle que reflets ? La fille de l'impératrice des Océans et du dompteur du plus ardent des éléments n'est-elle qu'un vase d'argile, enfermant tour à tour, selon les vibrations de l'espace, tous les instincts – le bien et le mal ?

Cette explication établie sur des probabilités ne pouvait satisfaire un réaliste scientifique, car il y avait contradiction absolue entre la primitive Atlantéa – inachevée, simple ébauche – et les pensées « évoluées » qui s'agitaient en elle.

— D'où viennent-elles ? Là est l'énigme… se répétait le Maître.

Dans la fâcheuse situation où leur réveil les trouvait, un espoir les soutenait : Laridon et Julep. Si ces fidèles serviteurs avaient pu atteindre l'*Alcyon* et ranimer les hommes de fer, la délivrance ne tarderait pas. La perfidie d'Atlantéa serait promptement châtiée.

— Combien de temps avons-nous dormi ? demanda Jean Chapuis.

— Qui pourrait le dire ? répliqua Oronius. Il ne nous reste aucun moyen d'apprécier le Temps… Cependant, si court qu'ait été notre sommeil, Victor ne saurait tarder désormais. Il a certainement atteint le sommet du rocher. Il vient d'animer les automates de fer et doit présentement mettre l'*Alcyon* en marche… L'œil cyclopéen révélera à notre petit mécano notre présence dans ce palais et la peu agréable hospitalité qu'on nous y donne. Il s'abattra donc ici et lancera à l'assaut mes hommes artificiels. Sous le choc des marteaux de leurs poings, les Atlantes rouleront le crâne broyé… La porte de notre cachot volera en éclats… Et… Ah ! mon Dieu !…

Il s'interrompit, désemparé. La porte venait de s'ouvrir, un flot de lumière éclairait le cachot d'ossements où ils étaient enfermés…

… Et Laridon et Julep étaient sur le seuil.

Pas en triomphateurs… Hélas ! non… Tous deux portaient au col la cangue de mammouth ; une double chaîne d'os de diplodocus rivait leurs chevilles et leurs poignets.

— Vaincus ? gémit Oronius.

— Trahis ! rétorqua le mécano. Master Julep et moi nous n'avons pu ouvrir la porte du tombeau. Perfidement, quelqu'un a camouflé la marque dont vous l'aviez gravée. Quant à la brèche, passez muscade ! Elle n'existe plus. Elle a été murée. Il est impossible de parvenir jusqu'à l'*Alcyon*.

— Si j'étais libre… ou si tu l'étais resté ! fit le Maître. Pourquoi es-tu revenu te faire prendre au piège ?

— Eh patron ! je ne me méfiais pas… Et puis j'étais pressé de vous rejoindre. Il me semblait qu'ensemble on se déha-

lerait mieux. Pas la peine de s'en faire !… Bien malade qui meurt. Si qu'on a manqué l'occase, c'était écrit. Paraît que mame « la tante éha » ne valait pas peau de zébie et qu'on aurait mieux fait de la laisser dans sa « maringotte ». Y a pas mal de citoyens qui pourraient s'en dire autant. Allez, patron, si qu'on n'a pas du poil aux pattes, on sera bientôt d'la classe !

— Et comment, malheureux gamin ? T'imaginerais-tu que je porte sur moi quelque poudre de perlimpinpin capable de faire tomber nos chaînes ?

— Des fois !… Quand on a une sorbonne espatrouillante comme la vôtre, patron, plus souvent qu'on se laisserait gruger par « la tante éha ! »

— Encore une fois, oui, si j'avais les mains libres et si j'étais dans mon laboratoire ! Mais, ici, mis aux fers avec des os ?

Laridon n'eut sans doute pas manqué de réaffirmer son imperturbable confiance, si les Atlantes, entrés dans le cachot avec les deux nouveaux captifs, n'avaient fait comprendre à tous les prisonniers qu'ils eussent à se lever et à les suivre.

Ils obéirent et furent entraînés par ces hommes primitifs dont les faces avaient une expression bestiale et féroce qui ne promettait rien de bon.

Un rire, rappelant le miaulement de la tigresse, retentit soudain devant eux. Ils se trouvaient en présence d'Atlantéa.

Non plus féline, ni sournoise comme la veille, celle-ci n'en était que plus terrible. La couleur de ses yeux et de ses cheveux avait changé une fois de plus et c'était bien une

femme nouvelle que contemplaient les regards épouvantés des captifs.

Ses prunelles écarlatines, tour à tour sanglantes et flamboyantes, dardaient de furieux éclairs. Sur son front des mèches noires se tordaient comme autant de serpents venimeux. Sa chevelure dorée de la veille s'était changée en un nid de vipères irritées. C'était la tête de la Gorgone.

Ivre de fureur, possédée de la frénésie du meurtre, elle écumait et un rictus tordait sa belle bouche.

À l'aspect des captifs, elle parut perdre le peu de raison qui lui demeurait encore. Se jetant sur eux, elle se mit à leur lacérer les membres à coups de griffes. En même temps, elle cherchait à les mordre.

Elle les fouailla pour les faire avancer et vociféra en son jargon que seul l'ingénieur parvenait à comprendre :

— Au temple ! Je veux offrir un sacrifice à la déesse. Je veux passer autour de son cou un collier d'yeux crevés, de dents arrachées et de langues coupées… Il y a trop longtemps qu'aucun sang n'a coulé sur l'autel et que des os fraîchement nettoyés n'ont blanchi aux pieds de l'idole sacrée… Les vautours de la Mort crient farouchement dans leurs cages. Ce jour les verra s'envoler et fondre sur la proie…

Les prisonniers tremblaient, car, au fur et à mesure, Jean Chapuis leur traduisait ces paroles. Hélas ! ce n'était pas seulement la pensée du sort dont Atlantéa les menaçait qui les faisait frémir.

S'ils devaient ajouter foi aux paroles prononcées la veille par la despote d'Atlantide, Cyprienne et Turlurette avaient

été enfermées dans un temple. Ce temple vers lequel on les conduisait était-il le même ?

Par un raffinement de barbarie, la furie voulait-elle les torturer sous les yeux des jeunes filles ? Ou méditait-elle de leur infliger à tous les mêmes supplices ?

Voir souffrir et mourir Cyprienne et Turlurette !... Entendre leurs gémissements et leurs cris !… Assister à leur agonie !

Quelle déchirante perspective pour Jean Chapuis et pour Victor Laridon ? Et pour ce tendre père qu'était Oronius, serait-ce possible de ne pas panteler lui-même en assistant à un aussi horrible spectacle ?

— Au temple !… Au temple !… continuait à crier Atlantéa trépignant devant les prisonniers.

Sur un ordre qu'elle leur jeta, les Atlantes entraînèrent ces proies. Elle marchait devant, en vociférant des injures et des menaces.

Elle était sous l'empire d'un délire démoniaque qui convulsait ses membres et transformait son beau visage en un masque féroce.

CHAPITRE XVIII

LE TEMPLE DES SUPPLICES

Le temple à l'intérieur duquel les Atlantes poussèrent les prisonniers était une sorte de vaste arène ovale. Au milieu, un bassin de proportions gigantesques servait d'humide demeure à tout un grouillement de reptiles et de monstres se rattachant à la famille des sauriens. Sur le pourtour s'étageaient des cages habitées par des vampires griffus, aux larges ailes couvertes de poils et de répugnants insectes. Les gueules hideuses de ces mammifères nocturnes portaient à leur partie inférieure un faisceau de suçoirs. Il y avait aussi des animaux étranges, évoquant par leur structure les bêtes mythologiques et légendaires, dont l'imagination populaire a fait les centaures, les dragons et les hippocampes.

De distance en distance, il y avait encore des arbres terrifiants dont les branches n'étaient que de longues et souples lianes, s'agitant, se dressant et se repliant autour du tronc comme des tentacules de pieuvres.

À l'une des extrémités de ce cloaque d'épouvante, se dressait un autel, surmonté d'une monstrueuse idole mamelue. C'était la représentation d'un démon accroupi. Son buste se hérissait de piquants aigus comme des poignards et dé-

goutant de sang ; des flammes jaillissaient de son giron et la formidable tête grimaçante qui la surmontait ouvrait sur un brasier intérieur une bouche aussi large qu'un soupirail… Ses organes tactiles étaient constitués par soixante appendices mobiles formés par autant de hideux pythons qui se balançaient le long des côtes.

Face à cette abominable idole, à l'autre extrémité de l'arène se tendait un vélum de plumes blanches.

Enfin, au-dessus des énormes volières et sur chaque côté de la nef, dans le sens de sa longueur s'étageaient d'effroyables herses, construites avec des défenses de mammouth dont les pointes avaient été soigneusement aiguisées. Ces deux rangées de grilles armées s'opposaient et pouvaient se rejoindre au-dessus de l'arène, en entrecroisant leurs dents à la façon d'une mâchoire qui se referme.

Et comme une plate-forme mobile permettait d'élever au niveau de cette mâchoire les infortunés amenés dans l'arène, ceux-ci devaient alors se trouver pris, transpercés et broyés par les crocs géants de l'atroce instrument. Entre les cages limitant la piste – si l'on peut ainsi parler – et l'enceinte du temple, des sièges façonnés avec des squelettes d'animaux attendaient les spectateurs.

Un de ces sièges, dominant tous les autres, se trouvait placé au-dessus de l'idole. Constitué par un crâne de mammouth, dont on avait sculpté et creusé les parois, il était d'une magnificence particulière. Les défenses du même animal, travaillées à jour, délicatement polies et arrondies, servaient d'appuie-bras.

Dès que nos amis de l'*Alcyon*, rescapés du grand cataclysme qu'avait provoqué le *radiovo* de Hantzen, eurent été

amenés au milieu de l'arène, Atlantéa prit place sur ce fauteuil vraiment royal. Les privilégiés parmi la foule des Atlantes occupèrent les autres sièges.

En un clin d'œil tout le pourtour fut garni de faces féroces, dont les yeux brillaient d'une joie cruelle. La Reine d'Atlantide fit un geste.

Chacun des prisonniers fut aussitôt poussé vers un des arbres vivants dont nous avons parlé plus haut[6].

Rien ne saurait rendre la sensation d'horreur qu'ils éprouvèrent alors en voyant les souples lianes s'avancer à leur rencontre, les saisir, les enlacer et les attirer. Irrésistiblement, ils se sentirent appliquer contre un tronc d'arbre, tandis que la chevelure de liane s'abattait sur eux et les emprisonnait en entrant dans leur chair.

Leur sang coula, leurs os craquèrent ; ils purent croire qu'ils allaient être broyés vivants et réduits en bouillie par ces plantes sanguinaires.

---

[6] Les relations d'Oronius que nous ne cessons de suivre sont, à l'égard de ces arbres anthropophages, d'une désespérante réserve. Peut-être en eût-il donné une scrupuleuse description en d'autres circonstances, mais on voudra bien comprendre qu'étant lui-même victime de leur voracité, il ne possédait plus tous ses moyens d'investigation. – Pour nous, à n'en pas douter, c'était une espèce géante de la famille du *drosera rotondifolia*. Des géants carnivores de cette sorte se rencontrent encore au fond des forêts de Madagascar. Les M'Kodos, race toujours primitive, en ont fait un dieu dévorateur. Nous aurons à en parler plus longuement dans une autre partie de ce récit. – P. F. et H.-J. M.

Cependant, quelle que fût la douleur de ce supplice, ils allaient l'oublier devant le spectacle qui vint les distraire.

Sur un second signe d'Atlantéa, le velum blanc qui fermait l'autre extrémité de l'arène fut écarté. Oronius, Jean Chapuis et Laridon aperçurent alors, couchés au pied d'un piédestal vide, deux formes blanches. Une tribu d'oiseaux gigantesques les gardait.

Les malheureux poussèrent un cri en reconnaissant Cyprienne et Turlurette. Cri de joie – car les jeunes filles paraissaient vivantes et indemnes de tout mauvais traitement. Mais, cri de terreur et d'angoisse aussi – car leur présence dans ce lieu d'horreur révélait de terribles intentions de la part du féroce tyran féminin.

Probablement éveillées par le cri de leurs fiancés et du Maître, les deux jeunes filles se redressèrent et tournèrent dans leur direction des regards épouvantés. Aussitôt, une expression d'indicible effroi crispa leur visage et elles tendirent vers les captifs des bras suppliants.

Elles venaient de les reconnaître… Et en même temps, elles les voyaient enserrés par les impitoyables lianes. Pouvaient-elles ne point se rendre compte de leur supplice et du destin qui les attendait ?

— Père ! Mon pauvre Jean ! gémit Cyprienne.

— Oh ! Victor !… Mon Victor, si bon et si brave ! clama Turlurette…

Spectatrice de ce désespoir, Atlantéa trépignait de joie sur son siège. Sa gorge s'enflait ; ses yeux riaient des éclairs de volupté.

— Ils mourront !… Ils mourront ! rugit-elle en agitant frénétiquement ses beaux bras blancs… Et vous aussi… Tous et toutes !… Je boirai les dernières gouttes de votre sang épuisé par les supplices !

Se rendant compte que le sens de cette apostrophe, jetée dans sa langue, échappait aux prisonnières, elle ordonna à Jean Chapuis :

— Parle-leur, toi ! Traduis !… Répète-leur mes paroles !…

Le jeune ingénieur n'eut garde d'obéir. Il prononça au contraire des paroles réconfortantes, parla d'espoir et de secours possible.

Pourquoi aggraver la crainte des jeunes filles ? Ne valait-il pas mieux leur épargner l'angoisse de savoir leur position désespérée.

— Courage ! leur criait-il. Ne vous laissez pas émouvoir par cette mise en scène horrifiante. Elle n'est destinée qu'à vous impressionner. Les Atlantes veulent nous éprouver. Rien de plus. Rappelez-vous dans quelle situation nous nous trouvions lorsque nous avons été séparés. Nous nous retrouvons cependant toujours en vie, les uns et les autres. Il ne nous est arrivé aucun mal. Cela continuera… Est-ce que, au moment où votre situation paraissait désespérée, les oiseaux protecteurs dont vous êtes entourées ne vous ont pas sauvées ? Vous voyez qu'ils demeurent à leur poste.

Incomplètement convaincues, Turlurette et Cyprienne se sentaient néanmoins un peu rassurées. Elles trouvèrent même la force de sourire à leurs amis. Ce sourira exaspéra la reine des Atlantes. Elle pressentit la supercherie de Jean Chapuis.

— Ah ! vous souriez ! rugit-elle. Vous ne prenez pas mes menaces au sérieux ! Je vais vous forcer à comprendre, à trembler, à pleurer !

Sur une brève modulation de ses jolies lèvres révulsées, les Atlantes porteurs de torches enflammées se précipitèrent sur les captifs.

Les jeunes filles les virent approcher leurs résines allumées des corps attachés aux troncs par les liens vivants des lianes.

La cruelle Atlantéa voulait-elle faire périr au milieu des flammes Oronius, leurs fiancés et leurs autres compagnons ? Elles le crurent !

Aussi se mirent-elles à pousser des cris affreux en tendant vers la despote impitoyable leurs bras suppliants.

Mais, résultat inespéré : à peine la flamme des torches eut-elle effleuré les lianes que celles-ci relâchant leur étreinte se replièrent contre la partie supérieure des arbres, en sifflant de douleur.

Épuisés et ensanglantés par la terrible pression, les malheureux, aussitôt délivrés, se laissèrent choir sur le sol. Ils ne pouvaient plus se soutenir ; leurs membres étaient ankylosés et douloureux ; de longues coupures entamaient leurs chairs saignantes.

L'angoisse des jeunes filles changea aussitôt d'objet. Elles avaient craint de voir leurs amis brûlés vifs. Maintenant pouvaient-elles se réjouir de ce qu'ils eussent échappé à ce danger, puisqu'elles les voyaient tomber, privés de mouvement ? Elles imaginèrent qu'ils étaient morts.

— Jean !… Père !…

— Victor !…

— Vous en faites pas !… C'est des giries ! fut la réponse courageuse du palpitant Victor.

— Faiblesse… Pas même blessés ! affirma l'énergique savant.

De fait, les victimes de la cruelle reine d'Atlantide sentaient la circulation se rétablir et leurs souffrances s'apaiser. Ils pensaient donc pouvoir triompher rapidement de la prostration qui les avait accablés.

Par malheur, Atlantéa veillait. Elle ne leur en donna pas le temps.

De nouveau, coupant court aux insultes que les brutes adressaient aux arbres voraces mis en retraite par la crainte du feu, de sa bouche tordue par un rictus de haine, elle lança un mot impératif.

Empoignés par les Atlantes, les compagnons du Maître, Oronius lui-même et la pauvre Mandarinette furent projetés par-dessus les margelles du bassin qu'emplissaient les bêtes hideuses.

Un « Ah ! » d'épouvante s'échappa des poitrines oppressées de Cyprienne et de Turlurette !…

Mais cette terreur était encore prématurée. La cruelle souveraine n'entendait pas que le drame sanglant prît fin aussi vite. Elle en voulait savourer toutes les péripéties. Au lieu donc de retomber parmi les monstres, nos pauvres amis et les deux Japonais, qu'une maladresse venait d'arracher à la succion des ventouses arborescentes, furent reçus sur une étroite plateforme, qui s'éleva soudain du fond du bassin en chassant de droite et de gauche des vases malodorantes.

Cette plateforme était faite d'un filet de lianes et distante à peine de quelques mètres du niveau des monstres. Sentant les proies et sachant qu'elles leur étaient destinées, ceux-ci se dressèrent et grimpèrent les uns sur les autres en poussant d'effroyables lamentations.

Soulevé sur l'extrémité de sa queue formidable, l'ichtyosaure balançait en l'air sa tête stupide et cherchait à happer le bord du filet. Les plus grands parmi les reptiles l'imitaient. Un cercle de gueules béantes entoura bientôt les captifs terrifiés, tandis que le long de l'échine des monstres rampaient en sifflant l'armée des serpents.

— Ouvrez les volières et les cages ! rugit Atlantéa, soulevée sur son siège pour ne rien perdre du spectacle et frémissant d'impatience.

En réalité ce qui se préparait n'était point encore suffisant pour satisfaire ses instincts de carnage. La hyène splendide voulait plus, voulait mieux ! Sa fête sanglante devait être complète.

— Donnez les filles à l'Idole !... L'idole veut sa part ! hurla-t-elle en s'agitant comme une furie. Ne lâchez les fauves qu'après... Les vierges d'abord... Et puis tous !... Tous !...

L'arène maintenant était emplie d'un tumulte affolant. Comme s'ils comprenaient ce qui allait se passer et le rôle qui leur serait dévolu dans la sanglante tragédie, les monstres du pourtour rugissaient et bondissaient en frappant de leurs mufles les barreaux de leurs cages.

Le déchaînement de leur fureur était tel qu'instinctivement les Atlantes saisirent des arcs d'os, tendus de boyaux

de bêtes et y appuyèrent leurs traits aux pointes de diamants.

Sans doute prévoyaient-ils qu'une fois lâchés, les monstres pourraient ne pas se contenter des proies offertes. Après avoir dévoré les victimes étrangères, peut-être voudraient-elles se retourner contre les bourreaux.

Ils s'apprêtaient donc à combattre.

Pendant ce temps, les reptiles et les sauriens du bassin continuaient de menacer le filet sur lequel se tenaient Oronius et ses compagnons.

La voix d'Atlantéa domina le tumulte :

— Les vierges ! répéta-t-elle ; les vierges ! J'ordonne qu'on porte les vierges à l'Idole. Ensuite, vous ouvrirez les cages et abaisserez le filet.

Attentifs, les bestiaires se tinrent alors sur la partie supérieure des cages prêts à détacher la grille au signal de la reine. D'autres Atlantes se hissèrent au sommet de la voûte avec des torches enflammées ; ils allaient devoir s'en servir pour brûler les liens qui suspendaient le filet.

En même temps, des serviteurs, des esclaves plutôt puisqu'ils avaient une entrave aux chevilles, apparurent sur l'estrade et voulurent se saisir de Cyprienne et Turlurette. Tout d'abord les oiseaux protecteurs, irrités, se ruèrent sur les assaillants, ils attaquèrent de leurs ailes blanches, des ongles et du bec. Ils allaient peut-être les mettre en fuite, quand Atlantéa jeta un cri particulier, strident et bizarre qui provoqua aussitôt la déroute des défenseurs ailés.

Emportées vers l'idole hideuse, les infortunées jeunes filles, brutalement dépouillées de leur péplos, s'évanouirent.

En cet état de nudité et de demi-insensibilité, elles furent déposées entre les bras de la monstrueuse divinité, environnées du balancement effroyable des pythons.

Prêts à actionner le mécanisme qui allait animer l'idole et lui permettrait de presser sur son sein armé de pointes ses victimes pantelantes, les esclaves féticheurs tournèrent leurs regards vers la reine d'Atlantide.

Comme les bestiaires et comme les porteurs de torche, ils attendaient le geste qui allait ordonner le supplice. Lentement, Atlantéa éleva les bras…

Mais, avant que ses poignets se fussent rejoints, pour former, de la paume des mains ouvertes vers le ciel, le geste rituel de l'offrande, le mouvement esquissé s'interrompit tout à coup ; les bras retombèrent ; le sourire féroce s'effaça des lèvres redevenues pures.

Les yeux sanglants s'éteignirent et prirent une fixité impressionnante. Tout le merveilleux corps de la reine parut se roidir et, avec un sourd gémissement, elle s'écroula au pied de son trône.

La lune venait de glisser un pâle regard par le trou arrondi dont s'ornait la coupole du Temple.

Quel mal frappait donc la maîtresse d'Atlantide, au moment où elle s'apprêtait à assouvir, par le plus cruel des spectacles, les instincts mauvais qui étaient en elle ?

Les condamnés ne remarquèrent pas tout d'abord l'incident. Leurs yeux agrandis étaient accaparés par la menace des monstres dont les cohortes hideuses montaient à l'assaut de leur refuge. En dehors de Jean Chapuis, aucun d'eux n'ayant pu donner un sens aux paroles de la terrible

reine, ils ne s'étaient même pas rendu compte que leur vie était suspendue à ce fil : le geste rituel de la papesse barbare.

Du caprice de cette femme sauvée par eux devait dépendre l'instant de leur dernière torture. S'ils l'avaient pu deviner, peut-être se seraient-ils réjouis du répit accordé par cet évanouissement.

Renversée auprès du trône d'ivoire, la résurrectionnée du sarcophage n'était plus qu'une forme inerte. Une crise de prostration totale succédait à son agitation névropathique de l'instant précédent. Toute vie et toute pensée semblaient suspendues en elle.

Or aucun de ses sujets ne paraissait prendre garde à ce singulier état. La chute de leur quasi-divine et son évanouissement ne les inquiétaient en aucune manière, même ils ne manifestaient point l'intention d'aller la secourir. Ils demeuraient immobiles, non affectés. Ils avaient déjà dû être les témoins de semblables syncopes. Aussi se contentaient-ils d'attendre qu'elle reprît ses sens et leur donnât l'ordre annoncé.

Dans l'arène tout demeurait en suspens. Le grand silence qui régnait, ce silence finit par attirer l'attention d'Oronius et de Jean Chapuis.

Ils échangèrent un regard et une rapide question :

— Qu'arrivait-il ? Pourquoi tout n'était-il pas encore fini ?

Alors seulement ils s'aperçurent de l'évanouissement de leur ennemie.

Les symptômes de cette défaillance étaient des plus singuliers. Fixés enfin sur Atlantéa, les regards perçants du

Maître faisaient leurs observations avec cette curiosité scientifique qui ne se dément jamais.

— Ce serait plutôt une sorte de crise cataleptique, murmura-t-il entre ses dents. Après tout, cet anormal organisme ne saurait se comporter comme les nôtres et il est bien difficile de diagnostiquer par comparaison.

Devant ce nouveau sujet d'étude, il en oubliait sa position critique et tout ce qui le menaçait personnellement. Mais il se rappela bientôt qu'il n'était pas seul en cause : tous ceux qui lui étaient chers n'attendaient-ils pas la mort ?

Malgré lui, ses regards se portèrent sur la monstrueuse idole. Dans ses bras tentaculaires, il vit les vierges dévoilées et pantelantes.

Alors une colère foudroyante, une haine implacable s'allumèrent dans cette âme si calme et sereine. Se sentant prisonnier, désarmé, le Maître qui jamais ne s'abandonnait à aucun transport, céda cette fois à la douleur.

— Puisses-tu connaître la plus effroyable des souffrances, femme sanguinaire ! s'écria-t-il le bras tendu vers la reine. Je me repens de ne pas avoir anéanti ta carcasse quand le hasard la mit entre mes mains.

En prononçant cet anathème, il ne cessait de regarder Atlantéa avec une hostilité croissante. Il frémit soudain. Sur le beau sein découvert, immobile tel un marbre, ses yeux connaisseurs venaient de surprendre une légère palpitation. Elle revenait à elle ; elle allait se relever.

Un immense désespoir envahit le cœur d'Oronius.

La parole fatale… l'ordre meurtrier allait tomber des lèvres barbares.

— Adieu ! chers êtres ! murmura-t-il, en enveloppant sa fille, son élève préféré et ses dévoués serviteurs d'un regard empreint d'ineffable tendresse. Adieu ! ô vous tous que ma science a entraînés jusqu'ici et dont elle va causer la perte ! Un seul coup pouvait m'atteindre : c'est celui qui va vous frapper… Sois maudite, monstre femelle, impératrice des monstres !

— Adieu ! Cyprienne bien-aimée ! murmurait de son côté Jean Chapuis.

Lui aussi avait les prunelles fixées sur Atlantéa. Lui aussi la voyait se relever et reprendre place sur l'énorme crâne ouvragé, digne trône d'une pareille Euménide. Et lui aussi se sentait le cœur broyé en pensant que ce réveil allait être le signal du supplice de sa fiancée.

Pour ne pas voir se refermer sur celle-ci les terribles bras de l'abominable idole, pour ne pas voir les horribles pointes percer la tendre chair de la jeune fille et son sang pur couler sur la repoussante statue, Jean Chapuis ferma les yeux.

Frémissant de douleur, il attendit le déchirant appel de sa bien-aimée livrée à la torture. Mais le silence continuait à planer sur l'arène, uniquement troublé par les grognements des fauves phénoménaux.

L'ordre fatal n'arrivait pas.

À quelle cause attribuer ce nouveau répit ?

La reine, remise de son étourdissement passager, n'avait-elle point repris sa place ? Si ! Mais elle semblait tout autre. Elle examinait l'intérieur du temple comme si ce qui s'y trouvait lui procurait une surprise sans bornes. Bientôt son regard adouci rencontra le groupe des captifs.

Elle eut comme un sursaut d'étonnement. Bien mieux, une expression d'horreur envahit ses traits. Majestueusement dressée, elle étendit son bras éburnéen dans la direction des jeunes filles agonisantes.

— Délivrez ces enfants ! cria-t-elle. Comment ose-t-on offrir un tel sacrifice au principe du Mal ?… C'est à moi, à moi seule qu'elles doivent être consacrées.

Puis se tournant vers l'arène et fronçant les sourcils :

— Tuez ces bêtes funestes… Percez-les de vos flèches ! Et déliez ces humains ! J'abhorre le meurtre !… Je l'abhorre !

Jean Chapuis, stupéfait, put entendre ces étranges paroles. Mais ses compagnons, qui ne les comprenaient pas, pouvaient au moins en contempler l'effet. Ils virent des Atlantes dociles délivrer Cyprienne et Turlurette et les amener auprès du macabre trône d'Atlantéa, qu'entourait un vol d'oiseaux blancs descendus de la voûte avec des cris joyeux.

Ils virent les bestiaires cadenasser les cages des monstres impatients et les flèches à pointe de diamants pleuvoir sur les hideux sauriens et percer les reptiles venimeux dont l'affreux grouillement commençait à envahir le filet. Et ils virent – spectacle plus-être plus merveilleux encore que ce revirement inattendu – ils virent leur ancienne momie, mystérieusement transformée, leur offrir ce visage nouveau : un front extatique et pâle, sous les bandeaux lisses de cheveux que la lune argentait : puis l'énigme de deux yeux clairs, lacs de sérénité qui s'épandaient en rayonnement calme et doux.

La furie sanguinaire avait disparu. À sa place, commandant à la foule barbare, inclinée sous la volonté de sa reine,

Atlantéa érigeait une blanche silhouette de divinité clairvoyante et juste, à qui le sang faisait horreur.

Les martyrs étaient sauvés… sauvés sans pouvoir comprendre par quoi avait été déterminé ce changement d'aspect et d'intention.

— Douze en une seule ! pensa Oronius confondu et d'autant plus frappé qu'il était le plus clairvoyant. Elle est chacune des douze… Qui sera-t-elle encore ?… Que peut-elle être ?…

CHAPITRE XIX

LE MORT AUX YEUX PARLANTS

Plus que jamais, le Maître se trouvait en présence d'une femme-énigme. Instable en tout, dès qu'on avait cru la comprendre, celle-ci se montrait le contraire d'elle-même. Il sentait combien éphémère et fragile serait la sécurité des siens s'il ne parvenait pas à percer ce mystère vivant.

L'humeur variable d'Atlantéa lui tenait lieu de vêtement moral : à tout instant elle modifiait ses idées et son aspect aussi facilement que ses descendantes devaient pouvoir changer de robe, de chapeau et de bas.

À chaque lever de soleil, à chaque apparition de la lune, elle devenait autre : elle était une femme nouvelle. Et nul ne pouvait prédire ce qu'elle serait. Il fallait s'attendre à tout.

En soi, Oronius espérait bien avoir assisté à la pire de ses transformations : celle de la furie aux yeux pourpres, coiffée de serpents.

Ah ! comme il tremblait de la voir reparaître, celle-là !

Il regrettait de n'avoir revu sa « recréation scientifique » en vierge aux cheveux d'or et aux grands yeux bleus, toute

bonté et toute douceur, telle qu'elle s'était montrée lors de la première manifestation de son capricieux esprit. De celle-là, il sentait qu'il eût pu tout obtenir. Avec son appui, il se serait fait fort d'assurer définitivement sa sécurité et celle de ces compagnons.

Si, du moins, le savant avait pu saisir le secret du rythme, réglant ces fluctuations ? S'il avait su dans quel ordre se présentaient ces « modifications d'âme » qu'accompagnaient toujours un changement d'aspect !

Alors il lui aurait été permis de chercher l'antidote, ou tout au moins, de se prémunir en prémunissant son entourage.

Qu'eût-il fallu pour cela ?… Eh ! parbleu ! connaître les Douze !

Dès l'instant où dans le Temple – ce Temple de l'Idole, des monstres, des épouvantes et des prolégomènes de la mort ! – Oronius avait assisté à l'étonnante et providentielle transformation, il consacrait tous ses instants à cette étude. À toute heure, caché ou présent, il épiait Atlantéa.

En effet, délivrés sur l'ordre de la Reine – au moment où elle s'était réveillée de sa crise de folie – lui et ses compagnons, y compris Cyprienne et sa dévouée soubrette, ils avaient été ramenés au Palais et y jouissaient d'une liberté relative.

Des jours passèrent ainsi. Atlantéa, hautaine et lointaine, mais clémente et douce, semblait planer au-dessus de l'humanité. Elle s'était transmuée en idole ; ses regards perdus ne voyaient que l'espace supérieur. Elle s'offrait aux adorations. Et ses sujets dociles – avertis qu'ils étaient de ses

changements et de ces incessants caprices – se prêtaient à celui-là comme aux autres avec une admirable docilité.

Ne s'étaient-ils pas pareillement prêtés – avec les mêmes acclamations, avec la même allégresse – à la scène d'horreur et de torture du Temple des Monstres ? Oronius n'y pouvait songer sans frémir.

Que demain une nouvelle Atlantéa, aussi mauvaise, aussi cruelle, surgît encore, et les Atlantes, sur un geste d'elle, massacreraient les étrangers qu'ils entouraient, à volonté, d'égards, d'indifférence ou de haine.

Le Maître s'en rendait compte : jamais peuple n'avait été aussi totalement l'esclave – ou, mieux encore, le reflet des volontés de sa souveraine.

Et cette constatation rendait les journées d'Oronius pleines d'appréhension. Chaque matin comme chaque soir, il devait s'attendre à un changement de condition. Aujourd'hui toléré dans le palais et y jouissant d'une liberté d'animal familier, il pouvait au coucher du soleil se voir charger de chaînes d'ossements et conduire au supplice.

Sur qui compter ? Ou sur quoi ?

De toutes tes Atlantéa qui s'étaient révélées à lui, seule la vierge aux yeux bleus lui avait semblé bonne et accessible à la pitié. La déesse aux yeux clairs et au front hiératique n'était que sérénité. Ses compagnons et lui avaient dû la vie moins à sa pitié qu'à son horreur du sang…

Peut-être aussi à une jalousie secrète contre la monstrueuse idole d'ivoire dont le culte faisait tort à celui qu'elle prétendait imposer pour son orgueilleuse satisfaction.

Certes, ce n'était pas avec la chatte blonde, aux yeux d'or – si coquette et si féline – qu'on pouvait espérer la sécurité. Pas davantage, de la jolie perfide qui les avait fait tomber dans le piège et dont le savant revoyait, à travers les nuages de fumée soporifique, les yeux verts, les cheveux rouges et le sourire cruel.

Se souvenir de celle-là n'était-ce pas se condamner à trembler de la voir reparaître – elle, ou quelque équivalent ?

Chaque aurore et chaque crépuscule ramenaient pareils soucis, craintes semblables. Pourtant, après l'épreuve du Temple le Maître n'avait-il pas connu le répit de quelques jours calmes ?…

Si les regards d'Atlantéa s'étaient montrés aussi mobiles en leurs nuances, si chaque aube, ou chaque coucher de soleil avait amené une variation dans leur teinte ainsi que dans les manières de la reine, du moins ces changements étaient-ils restés inoffensifs. Ils n'avaient point menacé les étrangers. Successivement, la reine leur était apparue marmoréenne, impassible et froide, passant auprès d'eux sans leur accorder le regard de ses grands yeux. Un jour, ces yeux leur avaient paru noirs, et noire aussi son opulente chevelure assombrie. Statue hautaine, dédaigneuse, inaccessible elle était passée, les ignorant.

Tout ce jour, pensant tirer de cette attitude un funeste présage, le gens de l'*Alcyon* avaient erré dans le palais, à la recherche d'un abri, d'une cachette, où ils pussent se réfugier le cas échéant pour laisser passer les orages futurs. Et le crépuscule de ce même jour avait teinté de mauve les yeux d'Atlantéa. De nouveau sa chevelure avait flambé, s'éclairant de reflets de forge. Alanguie et féminisée, elle avait exigé que le palais s'emplît de jeux et de festin. Elle s'était voulue en-

tourée d'hommages qui ne s'adressaient pas à la reine, mais à la femme.

Décadence étrange de la part de cette super-autocrate !

L'aube avait interrompu ces jeux. Et peu après, Oronius anxieux avait vu passer une Atlantéa mélancolique, dont les yeux gris se voilaient de pleurs. Ce désespoir puéril, tout aussi injustifié que la folie précédente avait assuré aux voyageurs un nouveau répit…

Les jours et les nuits suivantes virent tour à tour dans le visage changeant rire des yeux pailletés d'or, étinceler des regards ardents, ou s'embuer de glauques prunelles mystérieuses. Enfantine, mystique, guerrière, Atlantéa continuait à incarner toutes les femmes – ce qui revenait peut-être à être simplement la Femme.

Car toutes celles-là ne se montraient pas dangereuses et le péril du premier jour n'avait pas renouvelé son alerte. Nos amis en profitaient avec prudence. Ils s'efforçaient pardessus tout de se faire oublier.

Laridon, Julep et Taï rôdaient, cherchant à amadouer des Atlantes et à leur soutirer certains renseignements. Leur grande préoccupation était de retrouver l'entrée du tombeau. Ils savaient que leur salut dépendait de la récupération de l'*Alcyon*. Mais, malgré les leçons de Jean Chapuis, aucun de nos modernes ne parvenait à se faire entendre des farouches préadamites.

Pratiques, les deux matelots japonais creusaient des cachettes au sein des murailles d'ossements.

Cyprienne et ses deux soubrettes, elles, visitaient le palais dans ses moindres recoins.

Quant à Oronius, soucieux mais actif, il était actionné à une mystérieuse besogne pour laquelle il avait requis l'aide de Jean Chapuis.

Tous deux confectionnaient un instrument bizarre, auquel le Maître paraissait attacher une grande importance.

— Il faut l'achever au plus tôt, disait-il fiévreusement. Notre salut en dépend peut-être. Par lui, je trouverai sans doute l'explication du mystère et je pourrai agir… Surtout, monsieur Chapuis, il importe que cela se termine avant le sixième jour de la lune.

Il fallait de graves circonstances ou une grosse préoccupation pour amener le Maître à donner du « monsieur » à son futur gendre.

Pourquoi ce ton cérémonieux ? Et pourquoi cette phase de la lune ?

Jean Chapuis l'aurait peut-être compris si Oronius lui avait expliqué que cette date devait coïncider avec la douzième manifestation de la changeante Atlantéa.

Mais, sur ce point, Oronius se montrait peu communicatif.

Il se gardait bien de livrer le secret de ses suppositions avant d'en avoir vérifié le bien-fondé.

Or, la chance ne l'avait guère favorisé jusque-là. Toujours, la reine d'Atlantide échappait à sa surveillance à l'heure de ses mystérieuses transformations. Ou bien, celles-ci se produisaient, comme celle du Temple des Monstres, en présence des Atlantes, de sorte qu'Oronius ne pouvait s'approcher. Pour contenir sa curiosité scientifique et utiliser l'appareil construit en secret, avec la collaboration de Jean

Chapuis, il aurait eu besoin de se trouver seul avec la reine, pendant une de ces crises d'où elle sortait transformée.

— La guigne, quoi ! aurait dit le mécano s'il avait été mis au courant. Heureusement, le Maître possédait la patience du sage.

Sans se décourager, il attendait son heure. Il en fut récompensé.

Un matin, la mystérieuse Atlantéa s'étant éveillée avec des instincts guerriers, sortit de son palais en présentant la silhouette d'une fière amazone. Sur une opulente chevelure aile de corbeau, dont elle laissait les tresses se dérouler librement sur ses épaules, elle avait posé une sorte de casque. Un oiseau de proie, aux ailes éployées, en constituait le cimier.

En guise de tunique, elle portait une peau de monstre accrochée à l'une de ses épaules et nouée autour de ses reins au moyen des pattes postérieures encore ornées de leurs griffes.

Fièrement, elle brandissait un épieu taillé dans une défense de mammouth. Dans un carquois en peau de serpent, elle emportait un faisceau de sagaies de bois, à pointes de diamant. En cet équipage, elle incarnait presque la Diane chasseresse. Et elle en avait manifestement l'humeur.

— Malheur à l'Actéon qui se trouvera sur son passage ! murmura Oronius, en la voyant enfourcher un sauvage hippogriffe et partir comme une trombe sur cette monture que guidaient ses cuisses nerveuses.

Elle ne rentra qu'à la nuit – un peu avant le lever de la lune.

Elle devait être accablée de fatigue et souhaiter le repos, car elle renvoya brusquement les Atlantes qui composaient son escorte et se dirigea seule vers la salle, tendue de fourrures et de plumages d'oiseaux, dans laquelle elle avait coutume de reposer.

Prestement, l'ayant vue venir, le père de Cyprienne s'était glissé avant elle dans cette salle et bien dissimulé derrière les fourrures.

L'heure de sa crise bi-quotidienne approchait, – il le savait !

— Ah ! cette fois, Atlantéa sera seule ! se réjouissait-il. Je vais donc pouvoir observer à mon aise les symptômes de l'étrange mal qui bouleversent chroniquement l'organisme de cette créature phénoménale.

Ayant laissé retomber la peau de l'*éléphant-primordial* qui fermait l'entrée, la reine jeta sur le sol ses armes et son casque, puis se dépouilla de sa tunique pileuse avec le soupir d'aise que poussèrent les femmes des derniers siècles en enlevant leur corset.

Comme elle s'apprêtait à s'étendre sur le lit de repos, constitué par des dépouilles d'animaux, Oronius, attentif et frémissant, la vit soudain tressaillir et se raidir. Ses yeux reprirent cette fixité qu'ils avaient manifestée dans le Temple.

Sans un geste de volonté, inerte, elle s'écroula sur les peaux.

Alors, le savant sortit précipitamment de sa cachette, courut à elle, et se pencha pour l'examiner. Deux particularités le frappèrent tout d'abord :

En premier lieu, le regard.

Les yeux de la préadamite – ces yeux changeants et toujours admirables qui passaient, selon l'heure, du bleu le plus pur au noir le plus opaque ; ces yeux qui tantôt jetaient des reflets d'or, paraissant pailletés d'étincelles, et tantôt ressemblaient à deux émeraudes liquides ; ces yeux glauques, violets, lilas, mauves, oranges, jaunes, verts, couleur de jour ou de nuit, de soleil ou de pluie, de douleur ou de joie – ces yeux multiples *étaient sans couleur*.

À l'examen d'Oronius, ils ne présentaient que deux billes aussi incolores et aussi impersonnelles que le verre. Par eux-mêmes, ils n'émettaient aucun rayon lumineux, et certainement la source de ces reflets qui leur donnaient vie et couleur *était ailleurs qu'en eux*.

Mais, pour l'instant, ils étaient creux et vides, à l'instar de deux ampoules dont l'électricité n'incendie plus les filaments.

Et, avec la couleur, *toute pensée et tout sentiment avaient disparu du regard d'Atlantéa*. Ces flammes de passion, de colère, de pitié, ces reflets de vie intelligente que le Maître s'étonnait d'y trouver, en étaient bannis à cet instant. La crise faisait de la préadamite ce qu'elle aurait toujours dû être, selon son jugement scientifique, c'est-à-dire une créature passive, incapable de sensations compliquées, et qui, en raison de son organisme rudimentaire, ne pouvait avoir du monde extérieur que des perceptions vagues – à peu près celles d'un enfant nouveau-né.

Mais, alors, d'où provenait cette intelligence – ou *ces intelligences successives et différentes*, qui animaient et transformaient constamment la reine des Atlantes ?

— Intelligence et couleur des yeux proviennent de la même source, se répondait Oronius.

En effet, tout confirmait en lui cette conviction : l'Atlante n'avait aucune personnalité propre, aucune vie personnelle et, d'ailleurs, *elle en était parfaitement incapable*, car sa structure primitive et incomplète, par l'absence de certains organes et la défectuosité des autres, elle n'était qu'une apparence de femme – *une apparence d'humanité*. Sa chevelure fournissait encore une autre preuve. Le Maître constatait qu'à cet instant elle avait, comme les yeux, perdu tout éclat. Elle n'était qu'une masse de fils ternes, semblables à des fibres végétales dépourvues de pigment.

Profitant de ce que cette fière femme de l'instant précédent, poupée sans mécanisme, gisait ainsi, inerte et seulement animée d'une vie latente et végétative, Oronius, aussi calme qu'en son laboratoire, sortit l'instrument qu'il avait construit. Cet instrument était composé d'un cercle d'*irradium*, en forme de couronne ; mais non complètement fermé, de manière à pouvoir s'adapter au corps qu'il devait entourer. Il portait une série de tiges métalliques dressées verticalement ; à chacune d'elles était attaché un fil flottant de *solarium*.

Le Maître posa cette couronne sur la tête d'Atlantéa. Il relia ensuite trois des fils flottants à une sorte de boussole qu'il conserva dans sa main. En réalité, ce simulacre de boussole était une demi-sphère creuse d'*asthenium*, matière parfaitement réfractaire à toute influence extérieure et par conséquent idéalement isolante. Close par une plaque d'asthenium vitrifié et rendu translucide, cette demi-sphère servait de cage à une aiguille d'irradium, mobile autour d'un

axe, non seulement dans le plan horizontal, mais dans tous les autres plans.

L'ensemble de l'appareil constituait un *« mensurateur de courants cérébraux »*. Il en indiquait l'intensité et la direction, étant donné que la boule terminant le plus grand segment de l'aiguille se tournait vers le point d'où venait le courant, tandis que la pointe qui la terminait faisait face au point où ce courant aboutissait. En outre, une série de signes graduant l'intérieur de cet « animomètre » permettait de déterminer la distance à laquelle on se trouvait de la source cérébrale.

Ayant donc placé le cercle autour du front de la reine d'Atlantide, Oronius consulta l'animomètre. L'aiguille ne fit aucun mouvement.

— Aucune pensée ! murmura le Maître. Je m'en doutais. Ce premier échantillon de la femme n'a pas été doté d'un cerveau. Son réseau nerveux doit aboutir à un certain nombre de centres embryonnaires, encore indépendants les uns des autres et incapables d'excitation spontanée. Deux conséquences : Atlantéa n'a point de volonté consciente, et ses actes ne sauraient être coordonnés… Or, j'ai pu constater le contraire. Elle agit ; elle exécute toute une série de mouvements tendant vers un but déterminé. De plus, elle manifeste une volonté indubitable. Je dois en conclure qu'une cause extérieure et variable l'anime. Et cette cause oscille avec la course des astres. D'où vient cette cause et quelle est-elle ?

Les yeux fixés sur l'Atlante passive, il attendit.

Quelques secondes s'écoulèrent. La préadamite poussa un soupir, puis fit un mouvement. Ses yeux se ranimaient,

reprenaient une couleur. On se fût figuré que l'or liquide coulait en eux.

Cet or glissait également dans les microscopiques canaux des cheveux…

Oronius donna un coup d'œil à son mensurateur. L'aiguille oscillait avec violence. Après une légère hésitation, fixée, elle demeura immobile.

Sa pointe se tournait vers le front de la préadamite, et la boule, terminus de l'autre segment, ayant pris une position verticale, désignait un point du sol. Aussitôt, se baissant, le Maître marqua ce point.

Puis, ayant brusquement arraché le cercle du front de la reine d'Atlantide, il se rejeta derrière la tenture de fourrures.

Son visage exprimait une vive satisfaction. L'expérience avait eu un plein succès. Il en avait tiré de précieuses indications.

C'était clair : la force cérébrale qui venait de se réveiller derrière le front de la préadamite n'y prenait point sa source. Elle lui était envoyée de l'extérieur. La double aiguille enseignait le sens de sa provenance : elle sortait du sol pour pénétrer directement dans la tête d'Atlantéa.

Pour s'animer, la femme primitive prenait donc – ou plus exactement *recevait* une conscience et une âme. Cette fois-ci, c'était encore une âme différente de celle qui l'avait abandonnée l'instant d'avant.

Oronius, dont les plus grandes découvertes scientifiques se trouvaient surpassées par ce fait, voyait le prodige se réaliser sous ses yeux. L'Amazone, la Diane chasseresse qu'il avait vue pénétrer dans le temple avait disparu. Seuls ses

armes, son casque et sa tunique de peau, encore éparpillés sur le sol, restaient en témoins de sa précédente incarnation.

À la fière guerrière aux yeux noirs et à la brune chevelure, succédait une sainte de vitrail dont les yeux et la chevelure reflétaient cet or terni qui pare les icônes anciennes.

Mystique, extatique, Atlantéa se relevait, tellement perdue dans son rêve ou absorbée par sa vision qu'elle ne voyait rien de ce qui l'entourait.

Mains jointes, les paupières mi-baissées, elle sortit lentement…

Le Maître ne la suivit pas.

En se prolongeant, à quoi aurait abouti sa surveillance ? Ce qu'il voulait étudier, ce n'était pas le reflet, mais le rayon.

Or le reste du secret était hors d'elle… loin d'elle !

Il revint se placer à cet endroit du sol qu'il avait marqué sur l'indication de l'« animomètre ».

Il souleva les peaux de bêtes formant tapis.

Alors, il aperçut, découpée dans la plateforme de roc servant d'assises au palais de la reine d'Atlantide, une dalle rectangulaire.

En dépit de son grand âge – que démentait, comme nous l'avons dit, son aspect juvénile – Oronius était d'une force peu commune. Glissant ses doigts dans la rainure, il souleva aisément la dalle.

Un escalier apparut. Ses gradins s'enfonçaient en spirale dans le rocher, de telle sorte que son axe se trouvait être

constitué par la verticale du point qu'avait marqué le Maître sur l'indication de l'« animomètre ».

Malgré l'étrangeté de cette voie si singulièrement découverte, le savant n'eut pas une seconde d'hésitation. Résolument, il s'engagea dans l'escalier et laissa la dalle retomber sur sa tête.

Les fourrures, préalablement disposées par lui, suivirent le mouvement de cette dalle et la recouvrirent aussitôt, de telle manière que nulle trace ne pouvait faire soupçonner l'audacieuse entreprise du prisonnier des Atlantes.

Certain de n'être pas suivi ni dérangé, il descendait. Il atteignit bientôt le bas de l'escalier et se trouva dans un caveau de quelques pieds carrés à peine. Ce devait être un caveau funéraire, car selon ce qui paraissait être la coutume en Atlantide, les murs, la voûte et le sol étaient recouverts de diamant.

Grâce à cette disposition, de laquelle découlait la luminosité des murs, Oronius put l'examiner à son aise. Une porte – assurément fermée par un mécanisme secret, puisque aucune serrure n'apparaissait sur son battant, – se devinait à l'une des extrémités du caveau.

Mais Oronius ne lui accorda qu'une attention distraite, car elle était en dehors du champ à explorer.

Au contraire ses regards s'arrêtèrent de suite sur une dalle dont le point central coïncidait avec l'axe de l'escalier.

D'ailleurs, un signe hiéroglyphique, gravé sur la dalle de diamant, paraissait confirmer ce point d'impact.

Méditatif, Oronius considéra ce signe et la dalle.

— Cela paraît être une tombe, murmura-t-il. Comment un sépulcre pourrait-il contenir, une duodecamillénaire source de vie ?… Cela semble être fou ! ajouta-t-il. Mais toute cette existence préadamite au milieu de laquelle nous évoluons, n'est-elle pas le superlatif de la folie !

Il n'en essaya pas moins de soulever la dalle et il y parvint au prix de quelques efforts. Alors, couché dans une niche oblongue – tapissée d'une matière fluorescente manifestement radio-active – lui apparut un vieillard presque entièrement revêtu de son abondante barbe blanche. Sous sa barbe, cet ancêtre de Job était nu. D'ailleurs, au pays des Atlantes, où les vivants allaient, autant dire, *in naturalibus*, pourquoi celui-ci aurait-il été inhumé dans un linceul ?

Sa peau semblait être plus parcheminée que celle des momies les plus anciennes et ses paupières closes, inimaginablement flétries, se concavaient dans la margelle des os. Malgré cela, une indicible sérénité se lisait dans les sillons de ce visage racorni. Celui qui dormait là – et sans doute depuis des milliers d'années, avait dû être un grand sage.

Oronius ne put contempler sans émotion ce vieillard couché dans le tombeau. C'était cérébralement son ancêtre ; il avait incarné la science d'autrefois, celle dont les premiers éclairs ont brillé au milieu des ténèbres de l'humanité naissante et se sont éteints dans les cataclysmes des premiers âges sans que leur trace soit restée visible.

Inconscient de son émotion, le Maître voulut s'essuyer les yeux. Il ne le fit pas assez vite, car une larme roula sur le visage d'ivoire.

Alors le savant recula d'un pas tandis qu'un frisson le parcourait des pieds à la tête. Les paupières desséchées et

comme boucanées venaient de s’entr’ouvrir. Le vieillard le fixait *de ses prunelles parfaitement vivantes.*

Puis un autre phénomène non moins stupéfiant acheva de bouleverser Oronius. Les lèvres se disjoignaient-elles comme les paupières ? Certes non ! Les lèvres demeuraient immobiles. Aucun autre signe de vie que le regard ne se manifestait. Et cependant…

Cependant, le père de Cyprienne sentit une pensée l’atteindre et la sienne répondre, presque inconsciemment.

Un mystérieux dialogue – amorcé et poursuivi en dehors de toute langue humaine – un dialogue qui se passait du truchement de la voix et des mots – s’engageait entre le dormeur millénaire et le violateur de tombe.

Leurs pensées se parlaient et se comprenaient, par l’unique intermédiaire des yeux.

— Qui es-tu, toi dont l’audace profanatrice ose interrompre mon sommeil ? demanda le regard du vieillard.

Et celui d’Oronius répondit par cette autre question :

— Qui es-tu toi-même, *mort aux yeux vivants ?*

Et les yeux déclarèrent :

— Je suis l’Esprit.

CHAPITRE XX

LES RÉVÉLATIONS DE LA MOMIE

Oronius se rappelait l'épitaphe ornant le sarcophage d'Atlantéa :

*« Elle est chacune des douze par l'*Esprit *et avec l'*Esprit*… L'*Esprit *a voulu qu'elle s'endorme avant que lui-même s'enferme dans le sommeil protecteur… Car l'*Esprit *sait que le danger s'approche… Il connaît l'heure… Ô toi qui voudras la réveiller et la rendre à l'*Esprit *qui veille, obéis à l'ordre suprême que l'*Esprit *trace sur la pierre de feu. »*

Oronius avait dit alors :

— Que n'avons-nous connu cet Esprit clairvoyant et avisé.

Maintenant, il l'avait sous les yeux.

La réponse du vieillard signifiait cela. Il s'avouait l'Être Surhumain qui avait prévu le cataclysme destructeur d'Atlantide et avait soustrait à ses effets, par *une mort artificielle qui pourrait cesser un jour*, la reine de la terre antédiluvienne et ses sujets. Il avait fait plus encore ! Il avait conçu, préparé, aidé le merveilleux et flexible réveil d'Atlantéa.

Puis ayant pratiqué son auto-spiritualisation au point de n'être plus que la flamme d'une pensée enfermée sous la terre et sous la mer, et survivant au cours des siècles, il dirigeait, du fond de sa tombe, les quotidiennes et mystérieuses transformations de la reine d'Atlantide.

Il était l'Esprit ! Son propre animateur ! Comment y parvenait-il ?

Ce secret, Oronius brûlait de l'approfondir.

Pour le salut des siens, le Maître devait pénétrer la science incomparable de cet étrange vieillard, réduit à l'état de pensée survivant dans une enveloppe charnelle momifiée. Et cette pensée extraordinaire conservait le privilège d'entrer en communication avec les intelligences extérieures, les intelligences encore drapées de leur chair mortelle.

Cela sans s'exprimer dans aucune langue et en utilisant uniquement la pensée traduite en images, celles-ci étant projetées du fond de la boîte crânienne – cette chambre noire – sur l'écran du cristallin.

— Qu'avons-nous inventé ? pensait amèrement Oronius. N'est-ce point-là le principe de la cinématographie cérébrale ?

En y réfléchissant, il soupçonnait la pensée de ce prodigieux ancêtre d'accomplir quotidiennement un prodige plus grand encore. N'était-ce pas elle, en effet, qui inspirait et faisait mouvoir Atlantéa ?

Croisant avec celui du mystérieux vieillard le feu de son propre regard, il reprit le dialogue muet.

— Ô toi, qui te nommes l'Esprit, consentirais-tu à me faire comprendre qui tu es et par quel sortilège tu parviens à

braver, enfermé dans une tombe, l'action destructrice des siècles. Depuis combien de temps es-tu ici ? Qu'y fais-tu ? As-tu vraiment connu ce passé merveilleux qui fut la jeunesse d'Atlantide aujourd'hui ressuscitée ? Est-ce toi qui a par avance organisé cette résurrection ? As-tu été témoin du cataclysme que tu semblais avoir prévu ?

Le corps parcheminé demeura inerte, telle une pierre. Mais, par les yeux brillants à travers l'hiatus des paupières entr'ouvertes, la pensée du vieillard passa et atteignit son visiteur.

— Pourquoi parler de temps, étranger au puissant cerveau ? Tu sembles cependant avoir les yeux ouverts sur des vérités qui échappent ordinairement aux mortels. Il est parfaitement stupide de prétendre exprimer par des chiffres une portion quelconque de durée. Pour chaque homme, cette durée ne peut être qu'une impression personnelle et variable, dépendant de la vitesse de sa pensée. Tu vis beaucoup, tu vis longtemps, si ton esprit galope, et le temps cesse d'exister pour toi quand ta pensée s'endort. Peu importe qu'il se trouve des gens pour affirmer que les mondes ont continué leur chute dans l'infini et que ton repos a duré des milliers d'années. Ils n'arrivent à ce chiffre imposant qu'en totalisant artificiellement des milliers de durées indépendantes les unes des autres. La chaîne des siècles se succédant n'existe que dans les imaginations humaines. Il y a mon existence et ton existence, ta pensée et ma pensée. Si elles ne coïncident pas, leur somme ne saurait constituer le temps… Ne me dis donc pas que j'ai vécu il y a douze cents siècles, ni qu'Atlantide est restée ensevelie sous les eaux pendant douze mille ans, car je te répondrai : ces douze cents siècles n'ont pas valu pour moi une heure, *puisque ma pensée demeurait inactive*. Je vis quand je pense et seulement autant que je pense. Savoir

cela et le comprendre, c'est posséder le moyen de se rendre immortel.

Stupéfait, Oronius écoutait. Il croyait bien la comprendre.

— Je m'émerveille, songea-t-il. (Et le vieillard sentait en même temps que lui ce qu'il exprimait). Oui, je m'émerveille qu'un esprit aussi puissant que le tien, ô vieux sage, ait pu se développer au premier de âge la création. À t'en croire, tu serais contemporain de l'époque où l'homme apparut sur la terre.

— Ne crois pas cela, riposta l'Atlante. Des générations d'êtres humains avaient déjà passé quand je me glissai, nouveau chaînon, dans l'interminable chaîne. Les graines, tu le sais, n'ont pas toutes la même vitalité. Toutes ne portent pas en elles les mêmes possibilités de développement. Mon cerveau contenait des germes meilleurs. Il y eut dans tous les siècles de ces germes-là. C'est seulement pour la moyenne des hommes – par conséquent pour la masse – que l'évolution est lente et régulière. Puisque, dès l'origine, toutes les forces créées existaient, les possibilités de connaissance existaient également. La Science pouvait être. Mais bien peu d'esprits étaient susceptibles de l'accueillir.

À cette explication, Oronius acquiesça d'un signe de tête. Cependant, l'histoire de l'homme antique étendu devant lui le passionnait davantage.

Or, cette histoire tenait en quelques mots.

Le vieillard momifié – il avait eu nom « Er », morphème signifiant dans le premier langage la force de l'esprit – avait été « Ob », c'est-à-dire une sorte de mage, chargé de conserver et d'enseigner les connaissances qui constituaient alors

la Science humaine. Cet enseignement ne se donnait d'ailleurs qu'à de rares initiés. L'ayant reçu de ses maîtres, « Er » avait poussé fort loin dans la voie qui s'était ouverte devant lui. Ce qu'on devait appeler plus tard les sciences magiques ou cachées n'eurent bientôt plus de secrets pour ce laborieux. Précurseur ignoré, il avait soupçonné et étudié les différentes forces de la Nature des centaines de siècles avant les futurs savants. La chimie et la physique étaient son domaine familier. Il avait exploré la radio-électricité dont les humains ne devaient retrouver le secret qu'au bout de plusieurs millénaires. Maître de la matière, dont il avait dissous les atomes pour les ramener au premier élément, il en connaissait toutes les lois. Il la pouvait créer à volonté en provoquant la vibration génératrice qui entraîne dans un tourbillon giratoire les particules de l'éther pour en former le « noyau » de l'*électron*.

Mais il avait pareillement analysé cette autre manifestation supérieure – et si troublante ! – de la vie : le fluide psychique qui produit la pensée. Du conscient au surconscient (que les philosophes nomment improprement l'inconscient) « Er » était descendu jusqu'aux profondeurs de l'Ego – cette individualité mystérieuse, cachée en nous et qui constitue notre personnalité véritable.

Il avait donc percé le brouillard dans lequel nous vivons et pensons. Il était parvenu jusqu'au secret de l'être ; il avait conquis la lucidité suprême. En possession de cette qualité d'esprit, était-il étonnant que cet être privilégie fût doué de « clairvoyance » et qu'il pût « voir » dans l'espace et dans le temps cet ensemble d'événements – *qui coexistent, alors que nous nous figurons qu'ils se succèdent* – et qui constituent la vie.

Sa connaissance du rythme général de la nature et de chaque rythme particulier aux choses lui avait permis de déterminer le jour et l'heure de l'engloutissement d'Atlantide, aussi nettement que ceux de sa réapparition au jour. C'était alors qu'il avait conçu le projet de préparer la résurrection de la vie millénaire et que, pour en diriger les péripéties, il s'était enfermé dans ce tombeau. Et pendant la fuite des siècles, il avait, par sa seule force psychique, maintenu en son cerveau l'étincelle de pensée, tandis que sa volonté tendue s'opposait à la dissociation des atomes de son corps.

Ceci pouvait passer pour être superlativement merveilleux. Toutefois, à ce miracle réalisé, Oronius préférait ce qui avait précédé. Il voulait connaître l'Histoire de la Reine d'Atlantide – l'histoire d'Atlantéa.

Il s'étonna donc.

Comment Er pouvait-il avoir été le contemporain de celle qu'il avait lui-même nommée la Fille de la Mer, c'est-à-dire la première femme, née de l'élément-matière et non engendrée.

Les yeux du vieillard brillèrent.

— J'ai connu Atlantéa, répondit-il, comme tous l'ont connue, ceux qui m'ont précédé et ceux qui vécurent au temps de mes trois âges. La fille d'Amphitrite n'est point mortelle, puisqu'elle existe par l'action directe des éléments et qu'aucun des organes périssables de l'homme n'est indispensable à sa vie. Atlantéa n'a ni estomac, ni poumons, ni cœur, ni cerveau. Atlantéa ne mange pas, ne boit pas, ne sent pas et ne pense pas. Elle vit *comme l'eau et comme le feu*, sans savoir qu'elle vit.

Oronius s'étonnait incommensurablement et poursuivant ce dialogue psychique, il communiqua cette surprise.

— Elle vit au moins de ta vie, ô toi qui la diriges !

— *Atlantéa ne vit pas de ma vie.* Er assiste et pense. Mais, ne crois pas qu'il commande aux gestes de la Reine. Son rôle est tout autre.

— Comment Atlantéa a-t-elle pu être choisie pour reine ? s'étonna Oronius. Il y a une contradiction dans tes explications. Tu la représentes comme une chose inerte et insensible, certainement incapable d'agir. Et cependant, tu prétends qu'elle agit sans que ta volonté intervienne.

— La Reine agit, rectifia Er.

— La Reine, c'est Atlantéa ?…

— Pas depuis l'origine des choses… Atlantide eut douze reines…

— Douze !

Tandis que cette exclamation s'échappait, cette fois, irrésistiblement de ses lèvres, le cœur d'Oronius se mit à battre la chamade. Il lui semblait que le voile allait se soulever, lui laisserait surprendre le secret.

— Douze reines ont régné sur Atlantide, rêva Er. Ces douze reines sont mortes tandis qu'Atlantéa continuait à exister sans vivre. Durant douze règnes, Atlantéa ne fut rien… rien qu'une créature inconsciente et sans pensée, et *toujours semblable à elle-même.*

Soudain, les lèvres parcheminées remuèrent ; des sons bizarres s'en échappèrent, Oronius les recueillait, tout en

suivant la lueur intelligente qui les expliquait et les complétait.

— *Sol… Grif… Marm… Att… Mug… Thâ… Di… Do-lo-sa… Ri-O-Sa… Felis… Fur…* Ainsi s'appelèrent les douze reines d'Atlantide… La meilleure fut *Sol*, la vierge aux yeux bleus et à la chevelure d'or mat. Att, aux yeux couleur de clair de lune, était gourmande et coquette. *Mug* au regard violet ne songeait qu'au plaisir. *Ri-O-Sa* se montra puérile et *Marm* avait l'insensibilité du marbre. *Do-lo-sa* noyait sans cesse de pleurs ses yeux gris, *Di* voulait qu'on l'adorât comme une déesse… Hautaine, orgueilleuse, fière, son regard distant plongeait par-delà le monde. Il était cependant moins émouvant que celui d'*Amm*, aux yeux d'extase, que sa chevelure enveloppait d'un manteau d'or blanc presque sans reflets… Mais, toutes celles-là, pitoyables ou indifférentes, ne furent point malfaisantes. Et pas davantage ne le fut l'ardente *Thâ*, la guerrière intrépide… Il y eut les terribles et les perfides ; il y eut les féroces et les sanguinaires, les démons après les anges : il y eut *Grif* aux yeux verts… *Furor* aux yeux rouges… Et *Felis !* Felis... la pire de toutes… l'Esprit du Mal !…

Oronius tremblait et pâlissait. Tontes ces femmes, toutes ces reines, il lui semblait qu'il les avait connues, qu'il les avait contemplées.

Les yeux bleus, et les yeux verts, les gris et les pailletés de clair de lune, les noirs et les violets, les pâles et les sombres, et ceux qui brillaient comme des escarboucles… Tous !… *presque tous !* il les revoyait fixant sur lui leur regard ou l'en détournant.

— Elles sont vivantes ! s'exclama-t-il. La plupart de celles que tu viens d'évoquer, je les ai vues !…

À nouveau, le rayon visuel de l'Homme aux douze mille ans railla le Maître.

— Elles sont mortes, t'ai-je dit. Il n'y a plus qu'une reine… la treizième… qui est aussi la première et sera la dernière… Atlantéa…

— La première et la dernière !… peut-être ?… Mais je l'ai vue successivement ressembler à bon nombre de celles que tu viens de nommer !…

— L'esprit anime le corps et lui prête sa couleur, suggéra Er. Atlantéa n'est pas une reine ; elle en est douze. Douze âmes l'animent tour à tour… les âmes des douze reines d'Atlantide. Et tour à tour elle a leurs douze visages.

— C'est toi qui as voulu cela ? c'est toi qui règles ces réincarnations !

— C'est moi… Pourtant, je ne suis qu'un instrument, celui du Destin. Ce qui est, est ce qui doit être. Si je n'avais pas imposé à ces douze esprits d'habiter tour à tour le corps sans âme d'Atlantéa, sois persuadé qu'avec des visages différents, les mêmes femmes… les mêmes femmes toujours se seraient répétées sur le trône durant la suite des temps. Car les douze, de Sol la compatissante à Felis l'effroyable, c'est la Femme !

— Comment as-tu fait ?… Comment fais-tu ?… Par quel lien retiens-tu ces esprits ? De quelle façon les évoques-tu ? Comment les obliges-tu à obéir à ton appel et à se plier à ces réincarnations quotidiennes éphémères ? Se soumettent-ils à ta domination ? La leur imposes-tu ?… Où sont-ils, quand ce n'est pas leur tour d'habiter le corps ?

Cette fois, Er, ouvrant tout à fait les yeux, le fixa.

— Tu veux savoir ?… Tu veux voir ?

— Je veux.

— Soulève-moi donc, ordonna l'emmuré. Et porte-moi hors de ce lieu de la mort. J'y reviendrai… nous ne sommes pas fatigués l'un de l'autre.

Se baissant, le savant prit entre ses bras le corps desséché et l'enleva.

CHAPITRE XXI

LE CAVEAU DES REINES

Ainsi chargé, ô bien légèrement, le Maître s'apprêtait à traverser le caveau de diamant et à s'engager dans la spirale de l'escalier. Er l'arrêta.

— Inutile ! Ce que nous cherchons se trouve ici, devant cette porte.

Son regard indiquait la porte sans serrure, dont nous avons mentionné la présence et dont Oronius s'était dédaigneusement détourné.

Le Maître déféra aussitôt au désir du vieil Atlante.

— Tu vas l'ouvrir, intima ce dernier. Pour cela, tu recevras les indications nécessaires. Mais, à compter de cet instant, et aussi longtemps que cette porte demeurera ouverte, tu devras te garder de m'interroger et de troubler mon recueillement. Tu attendras de moi un signe. Jusque-là, j'ai besoin de concentrer ma pensée sur un seul point. Si j'y manquais, ou si mon attention était détournée vers une préoccupation extérieure, un irréparable malheur pourrait se produire.

Inclinant silencieusement la tête, Oronius formula mentalement la promesse de se conformer à cette recommandation.

De nouveau les yeux vivants fixèrent impérieusement les siens. Les deux cerveaux entrèrent en communication.

— Pour ouvrir cette porte, expliquait le vieillard, tu devras détacher de mon cou ce collier de verre auquel est suspendu une petite sphère de… (Ici Er dut indiquer un métal inconnu d'Oronius, car le cerveau du Maître ne fut impressionné que par des syllabes inintelligibles). Approche cette pierre de chacun des angles de la porte et trace un cercle d'un diamètre égal à la largeur de ta main droite. Quand tu auras tracé les quatre cercles, reporte la sphère au point de croisement des diagonales du rectangle et appuie fortement. La porte s'ouvrira… Dépose-moi aussitôt sur le seuil et pénètre seul à l'intérieur.

Oronius suivit religieusement ces prescriptions.

La porte mystérieuse s'ouvrit… Ce ne fut pas sans un battement de cœur que le père de Cyprienne la vit tourner sur ses gonds.

C'était le mystère lui-même qui béait enfin devant sa curiosité.

Mais, quelle que fût son impatience de jeter les yeux à l'intérieur, il n'omit point de suivre tout d'abord la recommandation d'Er et de porter celui-ci sur le seuil. Après quoi, franchissant le corps qui barrait maintenant l'ouverture, il pénétra dans le second caveau.

Il aurait pu hésiter.

— Tu y entreras seul, avait prescrit l'ancêtre.

Or, obéir c'était se livrer à discrétion. Troublé dans sa méditation millénaire, l'emmuré ne pouvait-il avoir conçu le dessein secret de se débarrasser du trop indiscret étranger en l'emprisonnant ?

Sa promesse de révélation et toutes ses paroles n'étaient-elles pas un stratagème, destiné à piquer la curiosité d'Oronius et à l'amener à commettre cette imprudence ? Pourquoi Er avait-il voulu demeurer hors de la mystérieuse retraite ? Pourquoi avait-il engagé le Maître à y pénétrer seul ? N'était-ce pas que quelque mécanisme secret allait refermer la porte aussi silencieusement qu'elle s'était ouverte ?

C'était peut-être dans un sépulcre – dans son propre tombeau – que pénétrait Oronius. Qu'importe ! Si telle avait été la secrète pensée de l'esprit logé dans ce vieux corps, il avait complètement réussi.

Trop surexcité, le Maître ne songeait même pas à se méfier. Il n'avait qu'une pensée, une seule : savoir !

Il enjamba donc le vieillard et entra.

Tout d'abord, il ne vit devant lui qu'un mur de ténèbres trop épaisses. Ses yeux encore éblouis par l'éclat des murs de diamant n'en pouvaient percer le mystère. Cependant, la porte ne se refermant pas et un peu de clarté parvenant à pénétrer, peu à peu Oronius parvint à distinguer les angles, les murs, la voûte…

Il se trouvait dans une étroite cellule, sans autre ouverture que la porte. Les murs en étaient nus. Elle apparaissait vide.

Vide de mobilier ?… Certes !… Vide de présences animées ?… Moins certainement ! En effet, le Maître avait en quelque sorte la sensation aiguë de n'y point être seul.

D'invisibles présences l'entouraient et le frôlaient.

De seconde en seconde ces sensations s'accroissaient. Elles atteignirent bientôt un tel degré d'acuité qu'Oronius ne put plus douter de la réalité des phénomènes. Comme s'il avait été enfermé dans un Cercle magique, l'irréel se révélait à lui. Il voyait ce que l'imperfection de nos sens dérobe ordinairement aux yeux humains.

Dans l'air de l'étroite cellule, c'était une troublante agitation, comme un vol léger de formes pâles, aussi inconsistantes que des vapeurs. Elles passaient et repassaient autour de l'indiscret visiteur ; elles l'entouraient de leur vol aux capricieux méandres : il sentait le friselis de leur approche. Autour de lui, un cercle de picots brillants dansait : il distingua des cornées vertes, grises, rouges, jaunes, bleues, noires et violettes ; certaines étaient pailletées d'or : d'autres semblaient des flammes vivantes ; il y en avait de glauques et d'autres qui étaient claires comme des miroirs.

Oronius reconnut *les yeux des reines d'Atlantide* – tels que le vieux mage les lui avait dépeints et tels que lui-même se souvenait de les avoir contemplés derrière les prunelles de verre d'Atlantéa.

Puis, il éprouva des contacts soyeux, comme si son visage avait été doucement fouetté par des écheveaux de soie. Il eut la sensation de la caresse des chevelures. Au tourbillon de la ronde, elles balayaient l'air et flattaient au passage la face d'Oronius. La plupart étaient parfumées mais les parfums différaient ; et de même qu'il y avait de douces cheve-

lures et d'autres rudes, de même leurs effluves répandues dans l'air étaient tantôt délicates et enivrantes, tantôt âpres et fauves, comme des relents de bêtes de proie.

Tandis qu'elles le fouettaient en tourbillonnant autour de lui, il évaluait leurs couleurs : cheveux de soleil et de nuit, cheveux fauves et cheveux de chanvre ! il revit toutes les chevelures qui avaient tour à tour casqué le crâne vide d'Atlantéa.

Les formes passaient et repassaient, sans se dessiner. Le corps demeurait vague et fluidique : chaque esprit n'était qu'un regard et une toison. Ils remplissaient pourtant la cellule où Er les retenait prisonniers. Ils paraissaient en occuper tout l'espace, au point qu'Oronius se demandait comment lui-même y pouvait trouver place et qu'il avait constamment l'impression d'être traversé par la ronde fantastique.

Cela était assez impressionnant. Il fallait que le Maître eût les nerfs et le cerveau particulièrement solides et équilibrés pour résister à pareille épreuve. Oronius conservait son sang-froid.

De plus, se conformant aux recommandations d'Er, il gardait une immobilité et un silence scrupuleux, en dépit de l'impression désagréable que lui causaient ces contacts répétés et si étranges.

Il attendait, devinant qu'il avait autour de lui les corps astraux des reines défuntes – ce que les spirites ou occultistes appellent les « Aura » nom par lequel les anciens désignaient aussi les sylphes, émanations subtiles. Pour le surplus et notamment la façon dont Er présidait aux désincarnations et aux réincarnations quotidiennes, les explications du

vieillard pouvaient seules dissiper les ténèbres qui enveloppaient encore cette question.

Ces Aura, Oronius pouvait les compter : ils étaient onze.

Le douzième manquait donc ?…

Oui, car il habitait présentement le corps d'Atlantéa.

Et c'était – d'après la description d'Er et ce qu'avait vu Oronius – celui d'Amm, la reine extatique, auréolée d'or terni comme les vierges de vitrail. Du lever de la lune à celui du soleil, l'esprit mystique devait animer Atlantéa. Cette nuit-là, les compagnons d'Oronius n'avaient donc rien à craindre de la reine des Atlantes. Le Maître pouvait s'initier en paix au mystère des esprits et surprendre le secret de l'âme multiple de la possédée des Douze.

Les minutes… les heures passaient…

Toujours étendu en travers de la porte qu'il gardait, Er conservait son apparence inerte. Il avait refermé ses paupières et était redevenu la momie desséchée qu'Oronius avait trouvée sous la dalle de diamant.

Enfin, ses yeux se rouvrirent. Et dans le silence, Oronius *fut remis en communication avec la pensée du mage*.

— La chaîne est formée… Les esprits voltent, disait cette pensée. Ils tourneront jusqu'à ce que l'esprit absent revienne ouvrir la chaîne. Le mur de volonté n'est donc plus nécessaire pour les retenir. Je puis libérer ma pensée… De quoi t'émerveilles-tu, fils des siècles ? Ta sagesse devrait dépasser la mienne. Le monde a-t-il perdu la science d'évoquer les âmes et de les emprisonner ? Quand ce dessein est né en moi de fixer l'indocilité des Atlantes indomptables par le prodige d'une reine *éternellement la même et différente chaque*

jour, rien ne me fut plus aisé que de l'exécuter. C'était à la mort de Felis la cruelle. Vivante, elle avait su placer le joug et imposer son autorité. Plus que toute autre elle avait régné. L'heure était donc favorable pour faire asseoir sur le trône celle que je tenais en réserve. C'était Atlantéa, fille d'Amphitrite et de… – passons ce détail ! – dont j'avais interrogé le Destin. Elle était la première et l'unique puisqu'aucun esprit ne s'était jamais incarné en elle… C'était un corps ; et ce n'était qu'un corps. Et elle ne devait pas mourir. Je résolus de faire d'elle le chaînon magique par lequel passerait, *suivant le rythme* des jours et des nuits, la ronde des douze esprits des reines, évoqués par moi dans cette cellule et emprisonnés par le cercle. Deux fois seulement par vingt-quatre heures, quand cet endroit de la Terre repasse par *le point de jour ou par le point de nuit*, la ronde s'interrompt, comme elle le fit pour la première fois par l'action de ma volonté, pour *laisser sortir le douzième esprit*. Cet effort que je réalisai alors et qui m'épuisa, n'est plus nécessaire. Maintenant mes forces ne s'appliquent plus qu'à une seule tâche : chasser du corps d'Atlantéa, *quand sonne l'heure astrale*, l'esprit incarné et le ramener ici. Lui-même alors rouvre la chaîne pour reprendre sa place. Et un autre s'envole pour aller s'incarner à son tour. *Je ne sais jamais lequel*.

Oronius ne prêta pas une attention particulière à cette phrase. Il devait s'en repentir amèrement par la suite.

Pour l'instant, prodigieusement intéressé par les révélations d'Er, il négligea ce détail. Er d'ailleurs achevait ses explications et son auditeur n'en voulait pas perdre un mot.

— La catastrophe vint ! La ronde dut rester figée pendant cent vingt siècles. Prisonniers du cercle, les onze esprits demeurant sans emploi attendirent douze mille ans le retour

du douzième. Celui-là endormi par moi dans le corps d'Atlantéa subit le grand sommeil d'Atlantide, au fond des eaux qui lui servaient de linceul. C'était Sol, la douce dame, dont la chevelure a le rayonnement du soleil et dont les yeux contiennent l'infini du ciel.

Oronius se souvenait du réveil d'Atlantéa et de la rayonnante douceur qu'exprimait alors le regard de la préadamite, il ne pouvait que souscrire à une telle révélation… Et de Sol, la sereine incarnation dont il pouvait attendre liberté et sécurité, sa pensée se trouvait tout naturellement ramenée à celles qui s'étaient ensuite manifestées.

Il les avait identifiées au cours de la description qu'en avait faite Er.

Att la coquette, Grif la perfide, Fur la sanguinaire qui l'avait, avec tous les siens, voué au supplice ; Di la hautaine par laquelle ils avaient été sauvés… Sept autres encore s'étaient succédées, dont la dernière était Amm la mystique.

En faisant cette récapitulation, Oronius concluait :

— Att n'était pas dangereuse. Seules Grif et Fur nous ont été néfastes. Elles sont donc seules à craindre avec cette Felis que je ne connais pas encore, mais que mon vieux cicérone qualifie : Esprit du Mal. Cela fait trois sur douze… trois sur douze auxquelles il faudra échapper. Ne serait-il pas possible d'éviter qu'elles se réincarnent ? Ne pourrait-on les exclure du cercle ? C'est cela qu'il faudrait obtenir de ce précieux collègue, à qui l'Académie ouvrirait ses portes si les vrais esprits y avaient droit de cité.

Appelant les yeux de l'emmuré, il formula mentalement cette question.

— Qu'arriverait-il si, au moment de sa désincarnation, un esprit ne pouvait reprendre sa place dans le cercle ?

— Calamité ! gémit le mage. Irréparable malheur ! Le cercle demeurerait ouvert et toute ma force serait impuissante à retenir les onze esprits. Car je ne puis leur opposer le mur de volonté que pendant un laps de temps fort court.

— Dites, un tel accident serait-il possible ?

— Oui… si, au moment du retour du douzième esprit et à l'instant où il rouvrirait la chaîne j'étais distrait par une préoccupation étrangère… Un dixième de seconde de défaillance suffirait. Je ne pourrais obliger l'esprit rentrant à refermer la chaîne et il en profiterait pour reprendre sa liberté, ainsi que tous les autres.

Soudain, un éclair impérieux jaillit de son regard.

— Tais-toi !… Tais-toi ! intima-t-il. Voici l'heure. Le douzième arrive… La chaîne va se rouvrir.

Ses paupières s'abaissèrent. Il redevint étranger au monde matériel.

Haletant, Oronius comptait les secondes…

Il aurait voulu dire les pensées qui le hantaient, traduire sa tentation folle, supplier le vieillard de l'aider. Il lui fallait se taire.

Et c'était l'instant fatidique. La précieuse seconde où tout était possible allait passer. Ensuite, il faudrait attendre douze heures avant qu'elle se représentât. Que se passerait-il pendant ces douze heures ?

Le cœur du père de Cyprienne battait follement. Il se répétait :

— C'est une occasion unique… C'est l'occasion !… Ah ! si la chaîne ne se refermait pas… ?

Er venait de le lui expliquer : si la chaîne ne se refermait pas, les esprits prendraient la fuite…

Et c'en serait fini des mutations quotidiennes et de la perpétuelle menace qu'elles laissaient planer sur les compagnons du Maître. C'en serait fini du retour inquiétant de la perfide Grif, de la sanguinaire Fur et de la terrible Felis. Il n'y aurait plus qu'Atlantéa… un corps sans âme… des yeux vides… Les passagers de l'*Alcyon* seraient sauvés. Dans le désarroi qui suivrait cette étrange vacance du trône, ils parviendraient sans doute à récupérer leur avion. Ils materaient les Atlantes.

Quelle tentation !…

Pour que cette succession d'événements cessât d'être un rêve et devînt une réalité, il suffisait, au moment de la rentrée du douzième esprit *de troubler pendant un dixième de seconde* le recueillement du vieil Er.

Retenant sa respiration, les yeux attachés à la ronde silencieuse, Oronius guettait un signe qui lui révélerait une modification dans l'aspect de la chaîne.

L'événement qu'il attendait se produisit tout à coup.

Il vit la chaîne se rompre en un endroit… Le douzième esprit rentrait…

Alors, cédant à une impulsion désespérée, le Maître bondit sur le corps desséché du vieillard et se mit à le secouer en appelant.

— Er !… Er !… La chaîne est brisée… Je ne veux pas qu'elle se referme !…

Le Mage rouvrit les yeux… Une expression de trouble, de colère et d'épouvante se succéda dans son regard fixé sur Oronius.

Au-dessus de lui l'air s'agita comme si un tumulte d'ailes l'avait frappé. Un souffle balaya le sol et s'engouffra par la porte. Ce souffle si puissant que le savant se trouva projeté à terre sur le corps du mage.

Il sentit alors celui-ci faire des efforts désespérés pour se redresser…

Mais, déjà, autour d'eux, tout redevenait calme et le plus impressionnant silence s'était rétabli. Oronius reporta ses regards en arrière.

La ronde des esprits avait cessé, les lumières s'étaient éteintes, les parfums s'étaient évaporés.

Les *Douze* venaient de s'évanouir dans l'espace. Les prisonnières d'Er avaient reconquis leur liberté. Presque humblement, Oronius reporta ses regards sur celui dont il venait de trahir la confiance et d'anéantir l'œuvre. Il voulait s'excuser, lui expliquer les raisons de son acte.

Mais il n'eut pas le temps de *penser ce qu'il ne pouvait dire*.

Il venait de rencontrer les yeux vivants, attachés sur les siens avec une indicible expression de reproche.

Et un mot l'atteignit qui le fit tressaillir :

— Imprudent !… Malheureux !… Tu as déchaîné le pire des dangers… le pire !… Or, je ne puis plus rien parce qu'en provoquant la rupture de la chaîne et la fuite des esprits, tu m'as frappé à mort…

Avant de retomber pour jamais dans cette immobilité glacée du suprême sommeil – dont il n'avait eu jusqu'alors que l'apparence – ce corps reprenait vie. Ce ne fut qu'un long frisson. Er s'était dressé, les yeux fixes et désorbités. Une frange d'écume mouilla ses lèvres sèches. Poussant un faible soupir, il retomba en arrière, et ne bougea plus.

Mais, cette fois ses yeux, dont l'éclat se ternissait, demeurèrent ouverts.

Le plus vieil homme du monde venait d'achever sa vie… si l'on peut appeler vivre de demeurer dans la tourbe durant douze mille ans…

CHAPITRE XXII

LA PIRE DE TOUTES

Consterné, Oronius considérait le corps du pauvre mage auprès duquel il avait reçu un si parfait accueil. Son acte pouvait avoir des effets meurtriers… Il n’avait pas prévu cela.

Cependant, son émotion ne pouvait lui faire oublier la dernière communication du vieillard. Elle était de nature à le troubler profondément et à faire naître en lui les plus vives appréhensions.

L’avertissement avait été donné en termes trop énigmatiques pour que des conjectures fussent possibles. Oronius ne fit donc aucune hypothèse.

Un dernier devoir lui restait pourtant à remplir. Et ce devoir était d’autant plus impérieux qu’il découlait de la catastrophe imprudemment provoquée par le père de Cyprienne. C’était de restituer à sa victime son lit du grand repos dont il l’avait fait sortir.

Réfrénant son impatience, il reprit entre ses bras le corps privé de vie du vieux mage et s’en fut le replacer dans le tombeau.

Puis, ayant laissé retomber la dalle de diamant dans sa position première, il remonta les marches de l'escalier en spirale et se retrouva dans l'appartement de la reine. Un grand tumulte l'accueillit. Et ce tumulte était tel qu'il se jeta instinctivement derrière les tentures de fourrures pour avoir le temps d'observer et de se rendre compte.

C'était agir prudemment. À peine s'était-il dissimulé dans sa cachette qu'il vit se précipiter dans la salle un grand nombre de femmes atlantes.

Elles paraissaient épouvantées et poussaient de sourds gémissements. Elles obéissaient à une volonté qui s'imposait à elles par la terreur.

Les unes se jetant sur les dalles y formèrent un tapis vivant. Les autres s'accroupissant au milieu de la salle et joignant leurs mains et leurs fronts simulèrent une sorte de trône.

Presque aussitôt Atlantéa entra…

Et dès le premier regard qu'il put lui jeter, le Maître pâlit et comprit le sens des paroles d'Er. Le reflet vivant animait les prunelles de verre ; les cheveux flamboyaient… Une pensée, une volonté animaient ce corps… Plus que jamais Atlantéa était reine.

Un esprit était toujours en elle – un esprit qui n'était plus la mystique vierge nommée *Amm*. Mais la terrifiante vérité apparut à l'imprudent.

Lorsque, par son intervention, il avait rendu impossible la fermeture du cercle magique et la continuation de la ronde, onze esprits s'y trouvaient encore… Onze esprits avaient été libérés et s'étaient perdus dans l'espace. Mais, le

douzième – celui qui, à la rentrée d'Amm venait de quitter la chaîne pour aller se réincarner – ce douzième avait déjà réintégré le corps d'Atlantéa.

Et maintenant, la chaîne s'étant rompue et la volonté directrice ayant été anéantie par le choc, c'en était fini des désincarnations quotidiennes.

Pour toujours Atlantide avait retrouvé une de ses reines.

Laquelle était-ce ? Qui régnait désormais sur le peuple des Atlantes ? Quel allait être le mot d'ordre de demain, de ce soir, ou de tout à l'heure ? Bonté ? Ou Cruauté ? Qui régnait ?

Désolé, tremblant, le savant cherchait anxieusement à deviner quelle âme enfermait l'Atlantéa nouvelle. Laquelle des douze reines incarnait-elle ?

La couleur de ses yeux et de ses cheveux allait répondre. Oronius n'avait qu'à faire appel à ses souvenirs et se remémorer les descriptions du mage. Et tout de suite, il constata qu'il ne retrouvait sur le visage de la préadamite aucune des expressions observées déjà lors des précédentes réincarnations. Les yeux – des yeux d'émeraude, striés de flammes jaunes, froids, inquiétants, terribles – lui étaient inconnus.

Il n'avait pas encore contemplé ces épaisses torsades de cheveux roux d'un roux violent, insolent, rébarbatif, qui mettaient des tons d'incendie autour du visage et sur les épaules de la reine.

Un rictus ironique – sourire bizarre, sourire de félin retroussait les lèvres minces et découvrait d'admirables petites dents.

Ce sourire était féroce. Et pourtant, Oronius, interdit, ne retrouvait en celle qui venait d'entrer, aucune des attitudes effrayantes ou inquiétantes de la perfide Grif ou de la sanguinaire Fur.

La nouvelle Atlantéa était calme, presque sereine. Son visage ne reflétait aucune passion. Un perpétuel sourire se stéréotypait sur ses lèvres.

Pourtant, cette rumeur d'effroi qui parcourait déjà le palais de crânes et arrivait jusqu'à Oronius ?… Cette épouvante qu'il lisait sur le visage des femmes ? Et aussi cette cruelle mise en scène ?

D'un pas lent, majestueux, compassé, la reine s'avançait en foulant aux pieds un tapis vivant, fait du corps de toutes les femmes qui s'étaient prosternées puis écrasées sur les dalles… Cette majesté ne semblait pas entendre les gémissements que chacun de ses pas arrachait aux malheureuses dont elle broyait les côtes ou enfonçait le ventre… Elle souriait !

Elle s'assit sur un siège également constitué par les membres entremêlés de toutes jeunes filles. Et elle apporta à cet acte autant de grâce, autant d'aisance, autant de noblesse – autant d'insouciance aussi – que si elle se fût assise sur l'insensibilité d'un trône d'or. Avec de petits gestes calmes, doucereux, ses belles mains que terminaient des ongles de cornaline polie, pointus comme des griffes fouillèrent les dos, les nuques et les croupes pour rendre ses coussins animés plus confortables.

De jeunes garçons, marchant sur les genoux, lui apportèrent des fleurs tressées en guirlande ; elle s'en couronna, et

se fit remettre un sifflet d'ivoire, dont elle tira un appel bref, impérieux.

Aussitôt deux fauves de grande taille, qui tenaient à la fois du léopard, du tigre et de la panthère accoururent en bondissant. Ils ne se firent pas faute de mordiller de ci de là les corps allongés. Ceux-ci, retenant la plainte ou le râle prêt à s'échapper, se tordaient de souffrance.

Cueilli par une griffe crochue, un des jeunes garçons fut enlevé par le couple. Contre les pieds même de la reine, les fauves, grondant de joie, se mirent à dévorer cette proie vivante, qui poussait de déchirantes clameurs.

Atlantéa allait-elle intervenir et le sauver ? Non ! Souriant toujours, de sa main droite elle flattait les têtes ronronnantes et caressait les pelages ocelles.

En dehors des gémissements ou des râles, un grand silence s'était établi autour de l'Atlante-reine.

Seul un nom, chuchoté par des bouches terrifiées parvint comme un souffle aux oreilles d'Oronius.

— Felis !… Felis !…

Felis la terrible – la pire de toutes – l'esprit du mal ! Tel était le nom de l'esprit qui possédait présentement le corps sans âme d'Atlantéa.

Er l'avait dit : les plus grands dangers étaient déchaînés.

Cette fois, aucune aube, ni aucun crépuscule n'apporteraient plus le changement sauveur. Nul esprit de douceur ou de clémence ne viendrait interrompre le geste malfaisant. Di ne pouvait plus succéder à Felis.

Le Maître courba le front. Par son impatience, il avait déchaîné le mal abominable et détruit le seul remède ! Hélas ! ce ne serait plus pendant douze heures qu'il lui faudrait s'escrimer à détourner de ceux qu'il aimait la froide cruauté de Felis, c'était aujourd'hui et demain. Ce serait toujours… jusqu'à ce que l'inévitable se produisît.

Car on ne peut constamment échapper au destin.

Tôt ou tard le regard de Felis allait le découvrir… dénicher Jean, Cyprienne et tous les autres.

L'événement allait donner raison à ses craintes. Un serviteur tremblant venait de s'approcher de la souveraine et, à genoux, paraissait lui faire un rapport. Soudain, la nouvelle Atlantéa fit peser sur son peuple accroupi un regard mortellement glacial. Après quoi, portant le sifflet d'ivoire vers ses lèvres, elle en tira un son aigu. Tous se relevèrent en désordre et passèrent, craintifs, derrière le trône humain.

Alors, elle se leva et sortit suivie d'un cortège d'Atlantes épouvantés.

Se faufilant derrière les fourrures, Oronius se rapprocha d'une ouverture, afin de découvrir ce qui motivait la sortie de la reine et l'éclair de joie sauvage qu'il avait vu jaillir de ses yeux. Il entendit des hurlements et découvrit un groupe de féroces chefs Atlantes qui s'avançaient au-devant de Felis-Atlantéa en poussant devant eux des prisonniers.

La respiration d'Oronius en fut coupée. Il se sentit défaillir d'angoisse… Car ces prisonniers portaient, non point les peaux de bêtes des primitifs, mais le gracieux *schiste* de Sparte et le *pallium* ou le *péplos* des civilisés du XXIe siècle. C'étaient des compagnons du Maître… sa fille peut-être…

son futur gendre… leurs serviteurs… et leurs servantes, ces dernières vêtues du *catonaca*.

Haletant d'angoisse, Oronius se pencha hors de son abri.

Brutalement, les Atlantes jetèrent aux pieds de la reine et maintinrent deux hommes qui se débattaient furieusement.

C'était Laridon et Julep ; ils avaient été appréhendés alors qu'ils se promenaient sans méfiance aux alentours du palais.

Mais ils étaient seuls. Les regards anxieux du savant avaient été au-delà de la réalité ; ils ne découvrirent ni Cyprienne, ni ses deux soubrettes, ni Jean Chapuis, ni Taï et pas davantage les deux matelots japonais.

— Ce n'est que partie remise ! pensa-t-il tristement. Ils seront de la prochaine fournée.

S'attendant presque à les voir mettre en pièces par les brutes, le Maître osait à peine regarder ses infortunés compagnons.

Mais Felis-Atlantéa ne voulait pas d'un supplice aussi bref. Sa cruauté était raffinée. Nonchalamment, elle prononça quelques mots.

Il n'était pas question d'un massacre immédiat des deux prisonniers qu'on entravait solidement. Ils furent alors entraînés vers une large baie, ouvrant sur une terrasse.

D'où il se trouvait, le Maître pouvait encore les apercevoir, entourés des Atlantes chargés de les maintenir. Il vit également la reine et sa suite s'installer sur la terrasse et les

esclaves dolentes reformer le trône vivant pour permettre à Felis-Atlantéa de contempler commodément le spectacle.

Car il s'en préparait un.

Quelques Atlantes gravissaient les rampes de la terrasse, ramenant une douzaine de ptérodactyles. Ces hideux ancêtres des oiseaux se débattaient désespérément à coups de bec et de griffes. Les gigantesques Atlantes avaient peine à s'en rendre maîtres, en dépit des chaînes.

Ils parvinrent pourtant à les réunir au bord de la terrasse, en deux attelages de trois couples, attachés à l'extrémité de deux longs cordages de lianes tressées. L'autre extrémité de ces cordes fut respectivement enroulée autour des chevilles du mécano et du nègre.

Puis, au signal de la souveraine d'Atlantide, les ptérodactyles furent lâchés et prirent leur essor, enlevant au bout de ces *guide-rope*, les corps des malheureux captifs suspendus par les pieds.

À peine les ptérodactyles eurent-ils atteint une certaine hauteur que des groupes d'archers postés sur les tours commencèrent à leur décocher des volées de traits. Et ces flèches étaient tirées de façon telle qu'elles formaient au-dessus des ptérodactyles une sorte de dôme meurtrier, infranchissable, limitant la zone de leur vol.

Tout ptérodactyle qui s'aventurait dans la zone murée par l'envoi des dards était percé d'une flèche. Il retombait alors le long de la corde et ajoutait au poids mort qu'enlevaient ses compagnons.

Victor fut la première victime.

Trois des ptérodactyles composant son appareil volant avaient été successivement atteints par les fléchades. Leur élan sembla les faire bondir dans les airs. Or, c'était le dernier sursaut d'énergie des monstres épuisés. Presque aussitôt, ils retombèrent et s'abattirent.

Leur chute dut s'achever sur le sol, car on ne les vit plus reparaître. Mais cette dernière péripétie fut masquée par la muraille d'ossements.

Au même moment l'attelage du triste master Julep, pris d'émulation se précipitait furieusement au milieu de l'ouragan de flèches, le traversait emporté par son élan et allait s'écraser avec son fardeau à deux cents mètres de l'enceinte de la ville.

Les Atlantes, empressés à prévenir les désirs de leur terrible reine s'élancèrent pour aller chercher les cadavres… Des appels d'alarme partis de l'intérieur du palais les obligèrent aussitôt à faire demi-tour.

Sortant de sa cachette avec la précipitation d'un fou, Oronius s'était élancé vers le lieu d'où partaient les cris, au milieu desquels il lui semblait distinguer la voix de Cyprienne…

CHAPITRE XXIII

LES CADAVRES VIVANTS

Tandis que notre grand savant, pour une fois si mal inspiré, se faufilait dans les caveaux du palais de la reine, découvrait le mort aux yeux vivants et entreprenait avec son aide les recherches qui devaient si mal tourner, Jean Chapuis et Taï, de leur côté, exploraient une partie déserte du palais. Cette portion de l'immense construction paraissait non seulement abandonnée, mais encore il se pouvait qu'elle fût ignorée de la plupart des Atlantes ou même que le secret s'en fût perdu. Cette dernière présomption était assez vraisemblable, car l'entrée en avait été dissimulée avec un soin particulier. Rien ne la révélait aux regards. Et Jean Chapuis ne l'aurait certainement pas soupçonnée si un heureux faux pas ne l'avait porté à se retenir à la muraille.

Par le plus grand des hasards le crâne auquel il se raccrocha à ce moment était précisément celui qui mettait en mouvement le mécanisme. Douze rangées de crânes pivotèrent donc sous ses yeux stupéfaits, et démasquèrent une ouverture. Jean ne put s'empêcher d'avancer la tête. Il aperçut un couloir, puis une enfilade de salles éclairées par des cheminées d'aération s'élevant jusqu'au faîte du palais. Il eut

l'impression que sa découverte pourrait être utilisée en cas d'alerte.

— Garde cette porte, dit-il à Taï. Si tu vois venir quelque Atlante glisse-toi derrière et referme-la. Il ne faut pas révéler son existence.

Certain de la vigilance de Taï, petit être intelligent et fidèle, il commença donc paisiblement son exploration.

Elle le fit tout d'abord s'enfoncer dans des couloirs ménagés entre les murailles d'ossements. La disposition de cette partie du palais, le silence lugubre qui y régnait, l'absence de ce qui, dans la civilisation atlante, constituait l'aménagement mobilier, confirmait le jeune ingénieur dans son opinion première : il explorait une retraite secrète, ménagée dans l'épaisseur des murailles et dont l'existence avait été soigneusement dissimulée en vue d'un but qu'il s'agissait de déterminer.

En tout cas l'architecte de cette sorte de retraite devait être mort depuis des milliers d'années et personne n'avait plus foulé ces dalles.

— Nous pourrons nous installer ici… tout au moins y mettre en sûreté Cyprienne et ses soubrettes, pensa-t-il. En cas de danger, nous n'aurions plus qu'à les rejoindre et à nous terrer pour laisser passer la bourrasque.

Il arriva devant une porte massive, taillée dans un bloc d'ivoire.

— Peste ! admira-t-il, la défense dont on a pu extraire cette dalle devait appartenir à un animal d'une taille prodigieuse.

Cette porte avait été travaillée de façon telle que Jean Chapuis fut intrigué. L'enduit spécial recouvrant les murailles le frappa également.

— C'est une fermeture hermétique, remarqua-t-il. Et il semblerait qu'on a voulu rendre cette muraille étanche.

Après bien des investigations, des tâtonnements, la chance lui fit toucher le déclic d'un mécanisme compliqué et la porte s'ouvrit silencieusement. Alors il poussa une exclamation de surprise.

Sous ses yeux était un laboratoire !

Dans Atlantide, sur la terre préhistorique ! Rêvait-il ? Non !… L'aménagement de ces sortes de pièces lui était trop familier pour qu'il pût s'y tromper. À n'en pouvoir douter, un savant avait vécu et poursuivi des recherches et des études, dont Jean Chapuis, l'esprit tendu, éberlué d'admiration, commençait à évoquer l'importance.

— Une table d'opération !… Des scalpels… Des scies ! s'exclamait-il. En vérité, serait-il possible que certains des premiers hommes aient poussé si avant dans la voie des sciences ?

Si, comme Oronius, il avait connu Er, il se serait moins étonné. Surtout, il aurait compris qu'il venait de pénétrer dans le laboratoire secret du mage. Mais la surprise de Jean Chapuis n'en était qu'à ses prémices, elle allait se changer en un ébahissement.

En effet, il venait de tomber en arrêt devant une série d'appareils en qui il lui fallait bien reconnaître des machines électriques. Mais, s'il lui était aisé d'en apparenter le principe, il ne pouvait – à cause des particularités de forme et de

dispositifs – en deviner l'usage. Il avait certainement sous les yeux des perfectionnements et des applications *supérieures aux réalisations du XXIe siècle !*

— C'est de la folie ! bien sûr ! murmura-t-il. Comment l'électricité aurait-elle été connue des préhistoriques ? Nous en aurions trouvé des traces à travers les âges. Un pareil secret ne serait pas perdu.

Puis, il réfléchit : l'engloutissement d'Atlantide pouvait tout expliquer. Oronius n'avait-il pas formulé cette opinion que le cataclysme devait avoir interrompu le développement d'une civilisation déjà fort avancée ? En somme, nul œil humain – avant les leurs – n'avait été mis à même de contempler ce continent légendaire. On s'était persuadé de l'avoir imaginé. Stupidité de l'orgueil humain : L'invraisemblable existait !

Soudain il se trouva en face d'un alignement de gigantesques bocaux, dont la taille dépassait de beaucoup la sienne. Ces dimensions s'expliquaient par leur contenu. Jean Chapuis, en les contemplant, se sentit envahi d'une stupéfaction qui contenait une notable dose d'horreur.

C'était, en vérité, à faire dresser les cheveux sur la tête.

Ces bocaux étaient faits d'une matière analogue au cristal le plus pur par sa limpidité et sa transparence. Mais sa dureté révélait qu'elle était une variété de diamant. Chaque bocal enfermait un liquide incolore, *dans lequel baignait un corps humain*.

Cette façon de conserver les cadavres n'aurait eu rien de particulièrement effrayant si ces cadavres n'eussent été *que des cadavres*.

Mais, ses yeux collés à la paroi de diamant-cristal, Jean Chapuis remarqua ceci :

Les corps seuls plongeaient dans le liquide ; les têtes étaient enfermées dans un casque de verre d'où partaient un certain nombre de tubes fabriqués avec une substance gommeuse semblable à celle que procure l'*isonandra-percha* de Sumatra. D'autres tubes tout pareils étaient adaptés aux poignets et au sein gauche, par le moyen de bracelets et d'une ceinture en matière élastique. Et tous ces tubes, à leur sortie du bocal, se dirigeaient en faisceau vers une machine électrique et vers un immense réservoir empli d'un liquide rouge. Réservoir, cadavres enfermés dans les bocaux et machine électrique formaient un circuit fermé. De toute évidence, par l'action de la machine électrique – agissant vraisemblablement comme régulatrice – *quelque chose* parcourait sans arrêt les tubes, traversait les cadavres et revenait au réservoir.

Or *ce quelque chose* c'était le liquide rouge *qui ressemblait à du sang humain*.

À quoi tendait donc ce bizarre ensemble ? Avec un involontaire frisson d'horreur, Jean ne tarda pas à le constater.

Sous la peau légèrement colorée des corps *en conserve*, les artères battaient ; un rythme lent mais régulier soulevait les poitrines et enflait les gorges. À l'intérieur des casques de verre, les bouches étaient entr'ouvertes. Les cadavres respiraient *artificiellement*, tandis qu'une circulation imposée entretenait la vie en eux. Si les tissus baignaient dans une solution qui les nourrissait et les conservait de leur côté, par l'action combinée des électrodes, chaque organe poursuivait sa tâche.

Jean Chapuis avait sous les yeux des *cadavres vivants*, conservés tels par un procédé que devait – des milliers d'années après – retrouver Carrel. Mais alors que les timides essais du vingtième siècle ne pouvaient porter que sur des fragments de tissus ou, au maximum sur un organe détaché – tel que le cœur – ici, c'était tout le corps humain conservé dans son intégralité que Er parvenait à faire vivre.

Devant la révélation de ce fabuleux génie, Jean demeurait pétrifié d'admiration et presque de terreur. Détournés du spectacle effarant, ses yeux erraient à travers la pièce, y cherchant d'autres traces.

Il aperçut alors, roulés dans leurs étuis, une série de papyrus jaunis.

Assez semblables à ceux que devaient par la suite utiliser les Égyptiens, ces papyrus d'Atlantide se composaient de fibres végétales, chimiquement préparées. Des hiéroglyphes les recouvraient.

Ceux-ci ne pouvaient plus embarrasser l'ingénieur ; par son étude de ceux du sarcophage, il était préparé à les déchiffrer. En poursuivant sa traduction à vue, l'ingénieur apprit ceci : les trente corps étaient ceux de trente chefs atlantes, successivement vaincus par Atlantéa. Celle-ci les avait remis au Mage avec ordre de préparer leurs squelettes.

Mais Er leur avait substitué des ossements quelconques et s'était approprié leurs corps pour la poursuite de ses recherches personnelles.

— J'ai retrouvé le secret de la vie, affirmait-il orgueilleusement. Il m'est permis d'empêcher aussi longtemps qu'il me plaira la dissociation de la matière et de prolonger la vie des cellules, des tissus et même des organes. La vie artificielle

maintenue dans ces corps les rend propres à revivre à n'importe quel moment. Il suffirait de les placer sur le *résurrecteur électrique*, qui rétablirait la communication entre le cerveau et les différents organes et transformerait la circulation lente de chacun, en circulation active et coordonnée. Je tenterai un jour cette expérience.

Suivaient une description de l'appareil et des indications détaillées en vue de l'opération à effectuer.

Cet appareil existait. Er l'avait construit avant le cataclysme. Jean Chapuis le découvrit dans un angle du laboratoire.

— L'expérience n'a pas été tentée, songea-t-il, passionné par les recherches de Er. Il serait cependant intéressant de vérifier si cet arrière-grand-père de la science avait vu juste. Je trouve dans ses notes une suite de déductions fort logiques qui tendent à établir une séparation précise, radicale entre la vie des corps et ce que nous appellerions celle des âmes. D'après ce papyrus, l'âme – qu'il appelle Spir – s'enfuit au moment de la mort. Ces corps en seraient donc dépourvus. Le cerveau existe toujours, par contre l'hôte principal a déguerpi. Ce que le *résurrecteur* pourra réveiller dans ce cerveau ne sera pas la *pensée*, mais *les instincts*. En d'autres termes, en coordonnant les vies séparées de chacune des parties constitutives de ces organismes pour y rétablir la vie générale, je ne ferais que rendre ces homme à l'animalité. Il leur manquera l'*Ego* immatériel de la direction… Cette théorie vaut d'être vérifiée.

Décidément tenté, oubliant presque le but de sa visite, il organisa l'expérience en se conformant aux indications fournies par le papyrus. Il suffisait de brancher un courant sur les appareils et les trente corps, mécaniquement extraits des bo-

caux, seraient étendus sur les tables du résurrecteur, dont les diverses énergies entreraient aussitôt en action.

Ainsi fit Jean Chapuis. Il n'eut que la peine d'assister émerveillé au fonctionnement des singuliers appareils. Il vit le *résurrecteur* pratiquer de savants massages et des tractions rythmiques de la langue. Sous cette action, les muscles se ranimèrent, les yeux se rouvrirent. Un à un les trente cadavres se dressèrent.

C'était l'instant qu'attendait avec curiosité l'expérimentateur.

Comment allaient se comporter ces bonshommes sans cerveau ? Comment pouvaient agir des *humains privés d'âme ?*

Jean Chapuis ne tarda pas à être fixé. Ranimés, les corps tressaillirent, se convulsèrent, puis se ramassèrent sur eux-mêmes. Le temps de jeter autour d'eux un regard affolé et ils bondirent à bas des tables et s'enfuirent en poussant des grognements d'effroi.

— Le réveil des instincts… La peur d'abord, pensa l'ingénieur. La théorie du papyrus avait prévu juste. Ces anciens humains sont des animaux… et me voici bien en peine de poursuivre mes observations.

Il ne s'inquiétait pas d'avoir lâché ces créatures inconscientes dans les couloirs des catacombes. Il pensait qu'elles n'en pourraient sortir, grâce à la présence d'esprit de Taï qui saurait refermer la porte secrète.

Il s'apprêtait à quitter sans hâte le laboratoire, quand des cris de frayeur, mêlés à des rugissements parvinrent jusqu'à lui.

— Au secours, Jean ! criait la voix de Cyprienne.

*** ***

Si l'ingénieur avait imaginé être seul avec Taï à explorer le sous-sol du palais, il s'était copieusement trompé. Lorsqu'il y avait pénétré, trois paires d'yeux malicieux le guettaient – trois paires d'yeux qui appartenaient à Cyprienne, à Turlurette et à Mandarinette.

— Où va-t-il ? s'était demandé la jeune fiancée.

Elle s'était approchée à pas de loup pour interroger Taï.

Le jeune sous-terrien n'avait pas de secrets pour Cyprienne, sa première protectrice, et ne savait pas résister aux désirs qu'elle exprimait. Quand la jeune fille lui eut signifié son intention de rejoindre Jean « pour lui faire peur », Taï dit toute de suite amen. Il n'était nullement ennemi d'une douce gaîté et la plaisanterie lui paraissait enfantine.

En somme, l'ingénieur lui avait simplement donné la consigne de garder la porte contre l'approche des ennemis. Donc, ni Cyprienne, ni ses deux soubrettes ne pouvaient être visées par cette consigne.

Fort de cette logique, il laissa passer les jeunes filles, et celles-ci s'enfoncèrent à leur tour dans les méandres des couloirs tapissés d'ossements.

Cyprienne voulait seulement surprendre Jean. Mais il lui arriva de se perdre avec ses compagnes. Comme elle ne voulait pas appeler ni révéler sa présence – ce qui aurait rendu impossible la petite espièglerie projetée – elle se mit à errer

au hasard, passant plusieurs fois devant le laboratoire du Mage sans avoir l'intuition que son fiancé y était enfermé.

Un certain temps se passa ainsi. À la fin, lasses de chercher, les jeunes filles s'étaient postées à l'angle d'un couloir.

— Ce n'est plus du jeu ! Jean triche ! sourit Cyprienne. Cachons-nous ici. Il sera bien obligé de repasser, et nous lui ferons peur au passage.

Malheureuse idée ! Tout à coup un bruit effrayant emplit les couloirs et au lieu de celui qu'elles guettaient, les imprudentes virent apparaitre trente silhouettes terrifiantes, trente faces féroces avec des yeux égarés.

Les trente chefs libérés des bocaux se ruaient à l'assaut de la liberté. Épouvantées, les jeunes filles s'enfuirent. Mais elles avaient été aperçues et aussitôt l'instinct de chasse lança les ressuscités sur leurs traces.

Taï effaré vit arriver la charge des deux groupes.

Aucun ennemi venant de l'intérieur n'avait été prévu, ni visé. D'autre part, pouvait-il, en exécutant quand même la consigne, couper toute retraite aux jeunes filles sur le point d'être atteintes ! Il préféra laisser la porte ouverte et se joindre à elles quand elles la repassèrent folles d'épouvante. Les trente chefs volaient sur leurs talons.

Arrivant en trombe, Jean Chapuis bondit au milieu d'eux, et les attaqua comme un forcené à l'aide d'un fémur cueilli dans les panoplies de ce musée funéraire. D'abord, ils reculèrent en grondant.

Mais, d'autres instincts se réveillaient en eux. Avec des hurlement féroces, ils se précipitèrent sur Jean. Une lutte

sauvage commença, dans laquelle le courageux fiancé devait fatalement succomber.

En dépit de l'aide que lui prêtaient Taï et les jeunes filles, que pouvait-il contre ces trente géants ? Il vacilla. Il était perdu…

Comme une meute hurlante, les trente chefs atlantes se jetèrent sur lui, prêts à le dévorer vivant.

Ils n'eurent pas le temps de se livrer à cette affreuse agape, car, sur chaque silhouette hurlante, comme sur chacune des jeunes filles tremblantes, des guerriers bondirent soudain… les guerriers de Felis-Atlantéa attirés par le bruit du combat.

En un clin d'œil ils eurent terrassé Jean Chapuis et ses agresseurs, Taï et ses trois compagnes subirent le même sort. Et tous furent triomphalement entraînés vers le lieu où se tenait la Reine de l'Atlantide.

CHAPITRE XXIV

LA MARMITE DE CHAIR HUMAINE

À la vue de ces proies nouvelles, des prunelles d'émeraude de la reine parurent jaillir des flammes vertes.

Dissimulé, mais présent, Oronius était sur des charbons ardents. Hélas ! il voyait et reconnaissait les siens au nombre des imminentes victimes, et la sueur froide des agonies découlait le long de ses tempes.

L'heure terrible – l'heure fatale allait sonner.

Le sourire de Felis s'accentua… Son regard alla caresser Cyprienne…

D'un doigt nonchalant, elle la désigna à ses esclaves…

Horreur !… Elle la donnait à l'un des monstres prisonniers.

Oronius était libre…

Au moment où le hideux visage frôlait la blonde chevelure de Cyprienne et où la féroce mâchoire s'ouvrait pour mordre la gorge blanche, le père bondit hors de sa cachette,

s'abattit sur la brute et d'une torsion des doigts lui brisa le larynx et la trachée-artère.

La bête humaine poussa deux ou trois râles et retomba morte.

L'intervention d'Oronius avait été si rapide que les Atlantes n'avaient pas eu le temps d'intervenir.

La reine elle-même paraissait ne pas comprendre. Enfin ses sourcils se froncèrent ; d'un regard impérieux elle lança sa meute sur l'audacieux. N'avait-il pas osé interrompre le spectacle auquel elle prenait tant de plaisir ?

Appréhendé et garrotté à son tour, le Maître fut placé auprès de ses compagnons. Que lui importait de s'être livré ? Il avait sauvé Cyprienne d'une mort par trop hideuse. Tout en appréhendant les représailles certaines, Jean Chapuis paraissait l'en remercier.

L'inhumanité de Felis était cérébrale. Cérébralement elle jouissait des tortures infligées à ses victimes. Aussi ne pouvait-on rien espérer d'elle.

Félinement, elle guettait ceux qu'elle s'apprêtait à torturer.

Les visiteurs d'Atlantide resurgie des eaux et repeuplée par ses anciens habitants devaient avoir un point sensible. Depuis un moment la préadamite cherchait à le découvrir. Les deux principaux chefs de la troupe étrangère venaient de lui révéler ce point. Ils s'étaient trahis eux-mêmes.

C'était Cyprienne !…

Certainement la fille d'Oronius aimait autant qu'elle était aimée.

Torturer leur chair, à eux, c'était la torturer elle. Le plus sûr moyen de supplicier les étrangers assez fous pour s'être égarés sur ses domaines, c'était de les faire souffrir tous ensemble et les uns par les autres.

Voilà ce que Felis-Atlantéa avait trouvé.

— À la piscine ! prononça-t-elle en accentuant son sourire.

De nouveau, les Atlantes obéissants emportèrent les captifs à l'intérieur du palais.

La perspective d'une nouvelle salle se révéla bientôt aux regards pleins d'appréhension de ceux-ci. Ils poussèrent un soupir car, à première vue, la destination de ce hall ne paraissait pas effrayante.

C'était tout bonnement une piscine, composée d'une vasque de diamant circulaire et profonde, mais vide en ce moment, et qui n'était remarquable que par ses proportions. Un double rang de gradins formait corbeille sur l'un de ses côtés. Une simple marche fermait le restant du cercle. La reine et sa suite s'installèrent dans la corbeille.

Au milieu de la piscine se voyaient de hauts fauteuils à dossier. Les prisonniers furent descendus dans le bassin et attachés sur les fauteuils au moyen de lianes solides qui leur enleva toute faculté de se mouvoir.

La hauteur des sièges était calculée de manière à permettre aux têtes d'émerger. Felis-Atlantéa ne méditait donc pas de noyer ses captifs.

Cette constatation les rassura en partie. Aussi ne s'émurent-ils pas trop de voir l'eau, jaillie de diverses conduites. Une sensation de tiédeur enveloppa tout à coup leurs

membres, puis leurs corps entiers… Ils durent se rendre à l'évidence : autour d'eux, l'eau tiédissait, puis s'échauffait graduellement sous l'action d'un invisible et immense chauffe-bain.

Dès lors, le dessein de la préadamite apparut dans toute son horreur.

Elle avait résolu de les traiter, comme on a la cruelle coutume de traiter les langoustes. Oui ! de *les faire bouillir vivants*…

Lentement… lentement, pour ne rien perdre de leur angoisse ni de leur souffrance, elle faisait élever la température de l'eau…

Autour des visages anxieux, une légère buée commençait à monter de la surface… La sueur ruisselait sur les tempes, sur les crânes et sur les faces des martyrisés. Ils échangeaient des regards horrifiés et malgré tout l'empire qu'ils souhaitaient conserver sur eux-mêmes, des gémissements douloureux leur échappaient déjà.

C'était horrible. Tout à l'heure cela deviendrait pire…

Quand les globules d'air qui s'accumulaient au fond de la vasque commenceraient à s'élancer vers la surface, la cuisson agirait sur les chairs qui se détacheraient des os…

— Écoutez ! cria Oronius éperdu. Ce supplice est trop inhumain… Je vais essayer de vous délivrer en empoisonnant cette eau. Les vapeurs qui s'en dégageront atteindront vos narines et ce sera la délivrance instantanée… Le voulez-vous ?

— Oui ! crièrent-ils tous.

Alors, inclinant sa tête sur sa poitrine, le Maître s'efforça de plonger dans l'eau un petit sachet qu'il gardait toujours suspendu à son cou…

Un cri – un sanglot de joie le fit se redresser.

— Père !… Père !… clamait Cyprienne, arrêtez !… La mort n'est plus nécessaire !… Voilà la vie !… J'entends l'*Alcyon-Car !…*

Elle parlait encore quand, avec un bruit formidable, une partie de la muraille s'écroula sous un terrible coup de bélier frappé de l'extérieur et, par la brèche ainsi ouverte, s'élancèrent douze masses pesantes : les automates de fer d'Oronius, dirigés par Victor Laridon…

*** ***

Le mécano avait pourtant cru sa dernière heure venue.

Quand les derniers ptérodactyles qui constituaient son attelage ailé s'étaient laissés choir du haut du ciel, il avait fermé les yeux, pressentant l'affreux choc sur le sol. C'est pourquoi un soubresaut de désespoir avait galvanisé son corps et dans l'élan du balancement il était venu frapper contre la corde à laquelle il était suspendu par les pieds.

Instinctivement ses mains avaient saisi le cordage.

Il se maintint dans cette position verticale pendant le reste de la chute, de sorte que ce furent ses pieds et non point sa tête qui heurtèrent le sol. Mais, fort en tous sports, il exécuta une flexion de première et en fut quitte pour une forte secousse. Il roula sur les corps inanimés des ptérodac-

tyles, qui l'avaient précédé. Lorsqu'il revint de son évanouissement, il poussa un cri de stupeur et de joie.

— L'*Alcyon-Car*.

Sa chute l'avait ramené à son point de départ ! Il était tombé, non dans l'enceinte de la ville des squelettes, mais sur la plate-forme de roc qui dominait le tombeau de l'Atlantéa. Et l'*Alcyon-Car* y était toujours.

Le découragement n'était plus de saison. Rongeant ses liens avec ses dents, il parvint à reprendre la liberté de ses mouvements.

Quelques instants plus tard, il redressait son corps endolori et parvenait à se remettre sur pied. Son premier soin fut de rentrer dans l'*Alcyon-Car* et de s'assurer que l'appareil fonctionnait.

La disparition du sarcophage avait, on le sait, entraîné celle de la cause mystérieuse qui paralysait les moteurs. Laridon put donc remettre en marche les merveilleux propulseurs qui actionnaient les automates de fer. Puis, s'installant avec eux dans l'avion, il avait pris son vol.

Son plan était simple. Il possédait maintenant la force. Une attaque brutale du palais royal d'Atlantide n'était donc point audacieuse.

Voilà pourquoi, fonçant sur les murailles d'ossements, le Parisien s'était introduit dans la place de la façon brutale que nous avons rapportée.

Et tandis que les irrésistibles automates mettaient à mal l'entourage de la reine et assommaient consciencieusement tous ceux qui n'avaient pas l'intelligence de s'enfuir, Victor,

en garçon avisé, capturait Felis-Atlantéa. C'était une précieuse otage.

En un clin d'œil la déroute des Atlantes fut complète et l'agresseur resta maître du champ de bataille. Confiant sa captive à la garde d'un automate, il s'empressa alors d'éteindre le foyer et de tirer les victimes de la barbare Felis de leur position effroyable.

— Mince de pot-au-feu ! ne put s'empêcher de constater l'impertinent Parigot. Si qu'on était encore au temps de la soupe bourgeoise, j'aurais plus de goût pour le consommé !

L'*Alcyon* était là avec toutes ses ressources. Les bienfaisants rayons des appareils d'Oronius allaient panser et cicatriser les brûlures.

CHAPITRE XXV

DEUX DRAGONS FULGURANTS…

Par la brèche ouverte dans la muraille d'ossements, on apercevait l'appareil sauveur, pour la circonstance métamorphosé en *Alcyon-tank*.

Laridon l'amena au milieu de la vasque, vidée de son eau, et les jeunes filles, dont les fines tuniques avaient été pour ainsi dire dissoutes, purent rapidement se réfugier dans la péplumenterie où elles trouvèrent un choix de nouvelles tuniques. Felis-Atlantéa, rugissante, fut enfermée dans une autre sous la surveillance de son automate.

Ainsi, grâce à l'intervention du mécano, la situation se trouvait brusquement retournée. En réponse aux questions d'Oronius, il dut conter son aventure et la façon miraculeuse dont il s'en était tiré.

Non sans quelque confusion, le jeune ingénieur confessa avoir été l'auteur involontaire de tout le mal, en tentant l'expérience indiquée par Er. Il expliqua sa découverte de l'entrée secrète et du laboratoire préhistorique. L'intérêt d'Oronius fut aussitôt éveillé au plus haut point par cet exposé.

— Retournons voir cela ! s'écria-t-il, en s'emparant du bras de son futur gendre. Ce que tu m'apprends ne m'étonne pas. Je t'expliquerai moi-même qui était cet Er, dont j'ai recueilli les dernières paroles et dont – non moins imprudent que toi – j'ai malheureusement causé la mort.

La vue des appareils construits par le vieux mage et la lecture des papyrus l'emplit d'enthousiasme. Sa science était rejointe.

— Ce vieillard était réellement extraordinaire, reconnut-il. J'éprouverais un inapaisable remords d'avoir causé sa fin.

L'inimaginable histoire des douze esprits qui animaient successivement le corps sans âme d'Atlantéa passionna à son tour Jean Chapuis.

C'était vraiment le principe du mal incarné dans un corps de femme. Mais était-il suffisant d'avoir capturé la dangereuse créature ? L'avait-on pour cela rendue inoffensive ? En raison du mal qu'elle pouvait causer encore si elle parvenait à s'échapper, son existence était une perpétuelle menace.

Jean Chapuis n'hésita pas à communiquer ses pensées à Oronius.

— Sinon pour nous, du moins pour ceux qui pourraient devenir ses victimes, nous avons le devoir de la mettre hors d'état de nuire, dit-il.

Oronius hochait la tête. Évidemment il approuvait dans une certaine mesure la façon de voir du jeune ingénieur. Mais, déférer au désir que Jean Chapuis n'exprimait que d'une façon voilée, c'était décider la mort de Felis-Atlantéa. Cette exécution répugnait au Maître.

Ne serait-ce pas faire tort à la science ? Il éprouvait quelques scrupules.

Pourtant, Jean Chapuis avait raison. Il était impossible de courir le risque d'une évasion de Felis-Atlantéa : car celle-ci rendrait au fléau vivant toute sa nocivité. En y réfléchissant, le Maître découvrit un moyen terme, une solution qu'il annonça en ces termes sibyllins :

— Fais-moi amener ici cette néfaste créature ; je me charge d'en délivrer le monde.

Le fiancé de Cyprienne le regarda avec une surprise non dissimulée.

— Ne pourriez-vous charger de cette besogne vos automates de fer ?

Oronius sourit ironiquement.

— Non pas ! je suis seul qualifié pour cette besogne.

L'ingénieur dut s'incliner. Quelques minutes plus tard, aidé de l'automate, il ramenait lui-même à Oronius la reine d'Atlantide.

— Laisse-nous, intima le Maître.

Il s'enferma dans le laboratoire avec la captive, tandis que Jean rejoignait Cyprienne.

Pour cet échange de doux propos, le palais de crânes, aussi bien que les rues de la ville de squelettes était un bien effrayant décor. Nos amoureux le comprirent. Ils s'empressèrent de sortir du palais, puis de la ville, pour chercher hors de l'enceinte un paysage mieux approprié.

Ni Jean, ni Cyprienne ne mettaient en doute la victoire totale et facile des hommes de fer. Ils n'entrevoyaient aucune créature assez formidable pour résister aux attaques sans merci de ces guerriers redoutables.

Se tenant par la main et regardant le paysage dans les yeux l'un de l'autre, ainsi qu'ont coutume de faire les amoureux, ils avançaient ravis.

Jamais ils n'avaient fait plus exquise promenade.

Cette extase paisible ne dura point. Un grand bruit de branches brisées et de grondements de basses les environna soudain, et comme ils arrivaient à proximité de la lisière des forêts, ils en virent sortir Laridon et Taï, poursuivis par deux formidables monstruosités de la faune disparue que les automates s'efforçaient vainement d'arrêter.

Ces monstres, dont l'aspect était effrayant, tenaient à la fois du reptile et du multipède. Leur corps était formé de souples anneaux recouverts d'écailles rouges, bleues, vertes et jaunes. Mais ils portaient sur le dos de petites ailes griffues, accouplées et ils avançaient, moitié en se traînant moitié en sautillant sur six paires de jambes dont la hauteur allait croissant de la queue à la tête. Longs, chacun, d'une vingtaine de mètres, ils avançaient dressés sur leurs membres antérieurs ; les derniers, au contraire, demeuraient repliés horizontalement et reposaient avec leur queue sur le sol. Ils balançaient au bout d'un très long cou d'énormes têtes aux yeux flamboyants et dont les gueules béantes crachaient du feu.

Il y avait vraiment de quoi s'affoler.

Échelonnés en tirailleurs entre les humains et les monstres, les automates se *dévouaient* tour à tour pour retar-

der l'avance de ces derniers et donner à ceux qu'ils protégeaient le temps de fuir.

Nous disons : « se dévouaient ».

En effet, contre toute attente, les invincibles automates combattaient, cette fois, sans espoir. Ils avaient trouvé leurs maîtres.

Onze avaient accompagné Laridon et Taï dans leur mission de poursuite… Onze s'étaient enfoncés dans la forêt sur les traces des Atlantes.

Sept seulement reparaissaient.

Qu'étaient devenus les autres ? Jean Chapuis et Cyprienne allaient l'apprendre. Un regard en arrière suffit à les renseigner.

Ils virent les deux fantastiques animaux se rapprocher par une série de bons si rapides que leur vitesse dépassait celle d'un cheval au galop.

Deux automates s'étaient arrêtés. En posture de gladiateurs, ils leur faisaient face… Puis, au moment même où les dragons se ruèrent sur eux pour les renverser et les happer, ils se mirent à tourner autour des carapaces en les frappant des harpons dont ils étaient armés.

Les monstres, eux aussi, se mirent à volter sur eux-mêmes avec une extrême rapidité. C'était maintenant une lutte de vitesse, qui prit fin quand la queue d'un des monstres atteignant le trop audacieux homme de fer le renversa.

Aussitôt le second dragon se précipita et d'un seul coup de gueule engouffra l'indigeste vaincu qui disparut entre la

double rangée de scies des mâchoires. Retournant alors leur fureur contre l'autre automate, les deux bêtes apocalyptiques unies reprirent l'attaque et finirent par lui faire subir le même sort.

Le nombre des automates protégeant encore la retraite se trouvait réduit à cinq. Mais, durant ce combat, les fugitifs avaient pu reprendre de l'avance et se rapprocher de l'enceinte.

Ils l'atteignaient… Ils allaient en franchir la porte quand… derrière les fugitifs, un galop précipité retentit et une voix haletante appela :

— Massa !… Mazelle !… Moi avoir vu… moi savoir…

Tous se retournèrent au son de cet organe bien connu.

— Master Julep ! mon cœur à la crème ! fit Victor ébahi.

Jean et Cyprienne s'exclamèrent. Tout en courant vers le palais encadrés des trois derniers automates car, derrière eux, le combat avait recommencé et le sacrifice de deux nouveaux défenseurs se consommait.

Le nègre semi-blanc courait aussi à toutes jambes. Il expliqua :

— Non, moi pas ciel ! Oui, moi pas mort !… Mais bien failli… Méchants oiseaux vouloir faire casser gueule à Julep ! Tombé sur bûche… Non, sur arbre !… Manque être broché… Heureusement, li feuillage amorti chute… Alors, master couri… sauté de branche en branche… tout pareil, singe… volé d'arbre en arbre, si qu'oiseau… rentrer dans li ville et trouver massa Oronius… Mais, forêt longue… longue… Pauvre Julep perdu… Toujou couri… toujou sauté… toujou volé… À li fin, li trouver clairière… et voir… tout voir… et savoir vérité…

Julep couri encore pour prévenir massa… Mais bébêtes couri encore plus fort et rencontrer massa Laridon, Taï et bonhommes en fé… Manger bonhommes. Massa Laridon croire… Mais Julep savoir, ça pas bébêtes… bonhommes pas mangés… prisonniers…

— Prisonniers !… Prisonniers dans les entrailles de ces affreux dragons ! Tu rêves, mon pauvre Julep ! se récria l'ingénieur.

— Julep savoir… Julep avoir vu ! répéta-t-il avec entêtement. Ça pas bébêtes… pas z'animaux – Ça macines camouffles… Ça vrai *Snaky* et piti *Snaky*… et dans boyaux massa Hantzen et baba Yogha… Un dans chacun…

Quelle révélation !… Hantzen et Yogha, les éternels ennemis ![7]. Hantzen et Yogha dans deux serpents métalliques camouflés en monstres préhistoriques !

Tout devenait clair, maintenant. C'était une ruse. Après leur fuite, ils avaient dû eux aussi gagner l'Europe et découvrir Atlantide au lieu et place de la mer des Sargasses. Au sein des sombres forêts du continent ressuscité, ils avaient dédoublé le *Snaky* et réalisé le camouflage de leurs machines rampantes, déjà si semblables à de monstrueux reptiles. Puis, ils avaient attendu le moment favorable pour attaquer.

— Prévenons le Maître ! cria Jean Chapuis en se ruant dans le palais de crânes. Lui seul saura trouver la riposte né-

---

[7] Voir *Les Fiancés de l'An 2000* et *Le Monde des Damnés* (même collection).

cessaire puisque les automates sont impuissants à nous protéger.

Suivi de ses compagnons, il courut vers le laboratoire du vieux Mage…

CHAPITRE XXVI

L'AIR SOLIDE – L'AÉROLITHE ANIMÉ

Les appels répétés décidèrent le Maître à ouvrir. Il se montra, masquant d'ailleurs de son corps l'intérieur du laboratoire.

À quelle mystérieuse besogne était-il donc occupé ? Jean Chapuis était le plus à même de soupçonner la préoccupation du Maître ; mais, à cette heure, il était tout entier à la nouvelle qu'il apportait.

— Yogha et Hantzen nous attaquent ! dit-il. Ils disposent de deux engins reptiliformes et semi-volants, dont l'un est le *Snaky*. Ils ont capturé huit de vos automates et ceux qui restent subiront certainement le même sort s'ils sont contraints d'accepter la bataille. Que faut-il faire ?

Oronius fronça le sourcil.

— Je n'aime pas à être dérangé quand je travaille, répondit-il d'un ton de mauvaise humeur : Enfermez-vous dans l'*Alcyon-Car*. Prenez votre vol et attendez mon appel. Je me débarrasserai seul de ces indésirables.

L'ingénieur savait qu'on ne faisait pas revenir le savant sur une décision prise. Il se retira et rallia Cyprienne et ses autres compagnons.

— Conformons-nous aux directives du Maître, dit-il brièvement. Cela ne nous empêchera pas d'ailleurs de surveiller du haut des airs les événements et de nous tenir prêts à intervenir s'il en était besoin.

Tous s'enfermèrent donc dans l'avion. Laridon et Jean Chapuis le mirent aussitôt en marche.

Un instant plus tard, ils planaient au-dessus de la cité des squelettes.

Précisément les pseudo-monstres qui dissimulaient dans leurs flancs Hantzen et Yoga s'élançaient à l'assaut du palais d'Atlantéa.

Ils approchaient de la partie où se trouvait le laboratoire et Jean Chapuis se demandait si l'heure n'était pas venue de se mêler au combat.

Il n'en fut pas besoin, car, au moment où les deux *Snaky* se dressaient une troisième fois pour prendre leur élan, l'air vibra longuement et épouvantablement. Un claquement terrible suivit. Ce claquement avait une certaine analogie avec le bruit centuplé qu'auraient pu produire en s'entrechoquant les millions de dents d'une mâchoire géante.

Et c'était un peu cela.

En effet, la muraille de crânes venait de s'entr'ouvrir, puis de se refermer en grinçant sur les queues métalliques des deux engins happés au vol.

Arrêtés net dans leur bond, les *Snaky* poussèrent des mugissements de sirène et, se tordant comme des fauves pris au piège, ils cherchèrent à broyer leurs membres postérieurs. Ils se secouèrent désespérément.

La mâchoire d'ossements tenait ferme et ne lâchait pas ses proies.

Du haut du ciel, l'*Alcyon* fondit sur eux pour les anéantir.

— Ils sont pris ! venait de radiophoner Oronius. Je leur ai cassé les reins, je pense ? Ceci, grâce au mécanisme protecteur dont le savant des temps préhistoriques se servait pour assurer la sécurité de son labeur. Descendez et fixez-les au sol par les crampons électro-magnétiques.

Les passagers poussèrent des hourras enthousiastes.

Or, au moment où ils touchaient le sol, un double cercle de flammes jaillit de la croupe prisonnière des *Snaky*. Les derniers anneaux des monstres métalliques se dessoudèrent. Mutilés, mais libérés, les reptiles d'airain s'enfuirent, abandonnant leur partie postérieure, et laissant derrière eux une traînée de feu qui incendiait les ossements. Le macabre incendie se mit à gagner de proche en proche. Des torrents de fumée nauséabonde s'élevèrent dans l'air, le rendirent irrespirable ; le jour était obscurci.

Bientôt toute la cité des squelettes ne fut plus qu'un immense brasier.

Ce sinistre eut pour conséquence d'empêcher l'*Alcyon-Car* de s'élancer à la poursuite des deux tronçons de monstres. Il fallait recueillir Oronius.

Jean Chapuis laissa donc les *Snaky* disparaître dans la forêt et, confiant au mécano la direction de l'avion, il mit

pied à terre pour aller chercher le Maître. Ce dernier sortait précisément des ruines. Aussi calme qu'en son ancienne propriété de Belleville, il marchait à petits pas, prenant grand soin de différents paquets qu'il avait sur les bras.

— Les rapaces ont fui, dit-il jovialement. Ils ont dû tout de même laisser leur arrière-train entre les dents de Er, mon vieil ami. La prochaine fois nous aurons le reste… Dieux de l'Olympe ! Quelle insupportable odeur ! Remontons bien vite dans l'azur, mon cher garçon.

— Vous êtes seul maître ? Vous n'emmenez pas Atlantéa ?

— Que si !… Que si ! riposta narquoisement le savant. Cette très vieille petite fille sera du voyage… de tous les voyages que nous pourrons encore avoir à faire… Seulement, elle sera sage et ne nous encombrera pas.

Et montrant les paquets dont il était porteur, il ajouta :

— La voici !

— Oh ! s'exclama Jean Chapuis, saisi d'horreur. Vous l'avez…

— Je l'ai démontée, répondit paisiblement Oronius. Et je la conserverai sous la forme de fragments selon le procédé de Er. Il fallait en venir là… d'abord pour chasser l'esprit qui s'était installé en elle… et ensuite pour pouvoir étudier à loisir cette curieuse exception anatomique… Felis n'a pas résisté au charcutage. Dès que j'eus commencé à débiter mon Atlantéa, elle partit sans demander son reste et je ne sentis plus sous mon scalpel qu'un corps sans âme… Au surplus, rassure-toi. Je n'ai pas gâché irrémédiablement cet incomparable spécimen des fantaisies de la nature. Non seulement

j'ai recueilli et numéroté tous les fragments, mais encore chacun d'eux a été plongé par moi dans une solution faite pour en assurer la conservation. Chaque morceau d'Atlantéa continue à vivre et pourra répondre : « Présent ! » au jour de mon premier jugement, quand il me plaira de procéder au rassemblement… Allons ! Embarquons mes bagages et… moi… Mais, oui ! Passez donc devant, madame.

Et l'humoristique savant jeta à Julep les paquets qui contenaient les morceaux d'Atlantéa.

— J'ai hâte d'explorer dans toute son étendue le continent d'Atlantide.

— Auparavant, il nous faudra en finir avec Hantzen et Yogha.

— Si tu y tiens !… Nous aurons du mal à les retrouver !

Tout d'abord, le pronostic du Maître parut se justifier. L'avion s'étant éloigné du foyer d'ossements calcinés qu'était désormais la cité des squelettes, survola en vain toute l'étendue avoisinante. On ne découvrait rien.

Du continent ressuscité, la griserie d'une nouvelle jeunesse montait. Tous les germes réveillés sortaient du sol et se développaient avec une exubérance fougueuse. La végétation prenait des proportions gigantesques ; des arbres-fleurs paraissaient vouloir escalader le ciel en répandant dans l'atmosphère des ouragans de parfums. L'Atlantide n'était plus qu'un vaste jardin édénique, ensorcelant sans doute ses féroces habitants ; car on n'apercevait plus de monstres aux prises avec les Atlantes et jamais des clameurs de bataille ne montaient du sol.

— Qu'y a-t-il donc là-bas ? demanda tout à coup Cyprienne.

Son bras tendu indiquait la ligne violette d'une colline au-dessus de laquelle l'air bizarrement coloré, paraissait vibrer et « trembler » ainsi qu'il fait lorsqu'il se trouve au-dessus d'un brasier.

Oronius observa ce phénomène avec surprise, puis avec méfiance. Sans mot dire, il saisit l'œil cyclopéen et regarda.

— Hantzen et Yogha sont là, annonça-t-il posément. Ce couple sympathique s'occupe à quelque cuisine infernale.

— Quand je le disais, grogna le Parisien. La vie était trop belle !

— En avant ! À toute vitesse ! Et passez au-dessus de leur camp.

Sur cet ordre du Maître, l'avion fit un bond… Un seul…

Car sa vitesse se brisa aussitôt. Ce fut comme s'il venait d'entrer dans l'eau… une eau invisible mais épaisse et qui à chaque seconde offrait une densité plus considérable. L'*Alcyon* s'y engluait. Il semblait maintenant enlisé dans une masse de boue dont la pâte, agglutinée par des forces mystérieuses, se raffermissait de plus en plus.

Puis, cette pâte se durcit… se solidifia… et avec un petit bruit étrange, aussitôt étouffé, l'atmosphère se pétrifia en un seul bloc…

— L'air solide !… Ils font de l'air solide ! avait bégayé Oronius, surpris par les premières phases du singulier phénomène physique.

Déjà la masse d'air emprisonnant l'avion changeait de couleur en se solidifiant. De même que l'eau cesse d'être translucide en se congelant, de même l'air solidifié prenait une teinte grisâtre et s'opposait au passage des rayons solaires. La nuit régna à la surface d'Atlantide rendant également inobservable l'étendue et les péripéties du phénomène.

Par une compression des atomes, sous l'énergique action de radiations condensatrices, Yogha était parvenue à provoquer dans la masse atmosphérique une série de réactions chimiques qui en précipitaient, sous la forme de sels, les particules gazeuses. Et ces sels brutalement agglomérés ne formaient plus qu'une seule masse enrobant et détruisant d'un seul coup tous les germes et tous les êtres qui s'y trouvaient. L'*Alcyon-Car* emmuré avec tous ses passagers ne devait plus être, au sein de l'atmosphère solidifiée, qu'un amas d'atomes pétrifiés.

Pour réaliser la solidification de l'atmosphère, Hantzen avait dû aspirer vers le continent d'Atlantide la presque totalité de l'atmosphère terrestre. Il s'en suivit tout autour un vide formidable dont l'action détruisit, en les dépassant, les forces aspiratrices mises en œuvre par Hantzen. Tout le bloc atmosphérique qu'il avait réussi à solidifier, éclata soudain et se projeta dans l'espace en des millions de fragments – dont quelques-uns parvinrent jusqu'aux limites de l'attraction terrestre.

La plupart, désagrégés et aspirés par le vide se désolidifièrent et tendirent à emplir de nouveau l'espace un instant déserté. Cela n'avait pas été sans produire d'effroyables perturbations. En reprenant sa place, l'air libéré ébranlait jusqu'aux derniers atomes de la stratosphère, jusqu'à l'éther environnant notre globe.

Or, au-dessus de l'Atlantide, existait de formidables masses de vapeurs. Elles provenaient de l'évaporation des eaux océaniques – cet autre phénomène provoqué par le même Hantzen et qui avait fait ressurgir le continent englouti. Ces masses de vapeurs, on peut le penser, devaient tôt ou tard retomber sur la terre sous forme de pluie. L'ébranlement causé par la désolidification hâta l'événement. Un formidable déluge s'abattit, égalant en violence ceux des premiers âges de la terre. Et l'ancien cataclysme se renouvela. Sous la masse des eaux reconstituant l'Océan Atlantique et reprenant la place désertée, le continent maudit disparut de nouveau – et cette fois peut-être définitivement.

Un instant réveillée, l'Atlantide s'était rendormie…

*** ***

Cependant le ciel était plein d'aérolithes.

Ceux-ci, fragments d'atmosphère solidifiée, avaient atteint ou dépassé les limites de la stratosphère… Quelques-uns même – sortis de la zone d'attraction terrestre – paraissaient condamnés à une chute éternelle dans les espaces interplanétaires.

Un à un d'ailleurs, ces morceaux d'air compact se dissociaient… Un seul paraissait vouloir subsister – le plus important par ses dimensions.

Ce condensé affectait une forme curieuse : elle représentait assez exactement un aéroplane. Et c'en était un – l'*Alcyon-Car*, encore environné de la carapace d'air comprimé qui l'avait transformé en aérolithe.

Comment avait-il conservé sa forme ? Comment n'avait-il pas été disloqué et broyé par le travail chimique de la masse qui le bloquait de partout ?

Contenait-il encore des vivants ? N'emportait-il que des morts ? Que s'était-il passé à l'intérieur pendant le drame qui, pour la seconde fois en quelques mois, avait fait de notre planète l'arène des pires cataclysmes ?

Il renfermait des vivants… Oronius et les siens avaient survécu.

Au moment où le Maître s'était rendu compte du phénomène dont la menace le surprenait, il ne s'était pas affolé. Il s'agissait de le parer.

Avant qu'il fût trop tard, Oronius s'empressa de faire glisser sur les surfaces de la carlingue de l'avion l'involvérant isolateur.

Désormais, on pouvait vivre à l'intérieur de l'*Alcyon*. Quoi qu'il arrivât, les passagers ne succomberaient pas. C'était donc une cellule vivante qu'avait emprisonnée la masse solidifiée.

Et au moment où la brusque décompression – due à l'action du vide environnant – s'était produite avec des effets analogues à ceux d'une explosion, c'était toute la partie enfermant l'avion qui avait été projetée dans l'espace en un seul bloc. Oronius ni aucun des siens n'avaient senti le choc, ni éprouvé aucune sensation de mouvement.

Ils s'imaginaient toujours encaissés dans la croûte d'air coagulé. Ils ne soupçonnaient pas le cataclysme consécutif à la machination de Hantzen.

— Cette fois encore nous l'aurons échappé belle !

— C'est tellement notre manie ! remarqua l'optimiste Laridon. Tout de même, patron, faut en mettre un coup… Ne nous laissez pas « gendarmer » dans cette boîte de *cornman*. On nous attend à la mairie… C'est pour notre mariage… ce célèbre mariage qu'on ne célèbre jamais !

— Égoïste ! sourit Jean Chapuis. T'imagines-tu avoir été seul soumis cette épreuve de patience ?

Tout en écoutant cette conversation, Oronius manipulait et ajustait bout à bout différents tubes de solarium, dont le calibre allait en diminuant. Il adapta le tout à un réservoir d'énergie-radio-active et coiffa l'extrémité du tube d'une sorte de pulvérisateur. Une poire de caoutchouc actionnait cet instrument. Oronius la garda dans sa main.

Ayant ouvert un minuscule volet, il appliqua contre la paroi d'air solidifié ainsi découverte le bec du vaporisateur. Il pressa la poire.

Aussitôt, comme brûlée par un gaz incolore, une surface circulaire se découpa, se détacha et tomba à l'extérieur. Le jour apparut.

— La couche n'était pas fort épaisse, remarqua le savant. Ceci ne donne pas une fameuse idée des inventions de Hantzen.

Il se pencha par l'ouverture, après l'avoir agrandie. Cyprienne et Jean, ainsi que Laridon, Turlurette et les autres passagers s'étaient approchés pour se rendre compte de la situation de l'*Alcyon-Car*.

En dessous, mais à une distance considérable qui donnait une idée flatteuse de la hauteur qu'avait atteinte l'appareil, le sol apparaissait.

— Comment avons-nous atteint pareille altitude ? rêva le Maître. Il faut que nous ayons été projetés dans l'espace par la réaction des couches atmosphériques un instant solidifiées… Et maintenant nous tombons… ce qui constituerait une chute terrible, si nous n'étions en mesure de l'arrêter. Prends patience, impétueux Victor… Et vous aussi, mes chers petits fiancés… Bientôt nous pourrons reprendre notre vol vers Paris… la terre est prête à accueillir votre tendresse…

Était-ce bien la terre ?… Un pareil doute n'effleurait même pas la pensée d'Oronius ni celle d'aucun des passagers.

Le Maître venait d'achever de dégager l'avion. Reprenant son vol, il se rapprocha rapidement de la surface et se posa doucement sur le sol.

Les cris joyeux des passagers saluèrent cet atterrissage longtemps problématique. Leur aventure prenait fin et ils n'avaient plus rien à redouter des destructeurs d'Atlantide.

Un sol hospitalier les accueillait… La Terre ?… Sait-on jamais ?

Qui peut se vanter d'avoir délimité le possible et l'impossible ?

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en août 2019.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Bernard Goorden (Ides et autres), Jean Michel T., Sylvie, Françoise.

— Sources :

Pour réaliser une édition numérique de ce roman, devenu quasi-introuvable, plusieurs collaborations ont été nécessaires. Le facsimilé de cette œuvre de 1922 a été publié sur le site *Ides et autres* (https://www.idesetautres.be/ où vous pourrez télécharger gratuitement une cinquantaine d'autres œuvres). Merci à de Bernard Goorden de nous en avoir autorisé l'utilisation ! Merci également à Jean Michel T. qui en a fait la retranscription et la première version éditable ! Notre édition de référence reste l'édition originale (facsimilé par les éditions *Recto Verso* (Bernard Goorden), Bruxelles, 1994, mis en ligne sur le site *Ides et autres*) : *Les Mystères de Demain, Le Réveil de l'Atlantide par Paul Féval fils et H. J. Magog*, Paris, Ferenczi et fils, 1922. La maquette de première page reprend la couverture de l'édition d'origine avec une illustration de Raphaël Courtois.

mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.